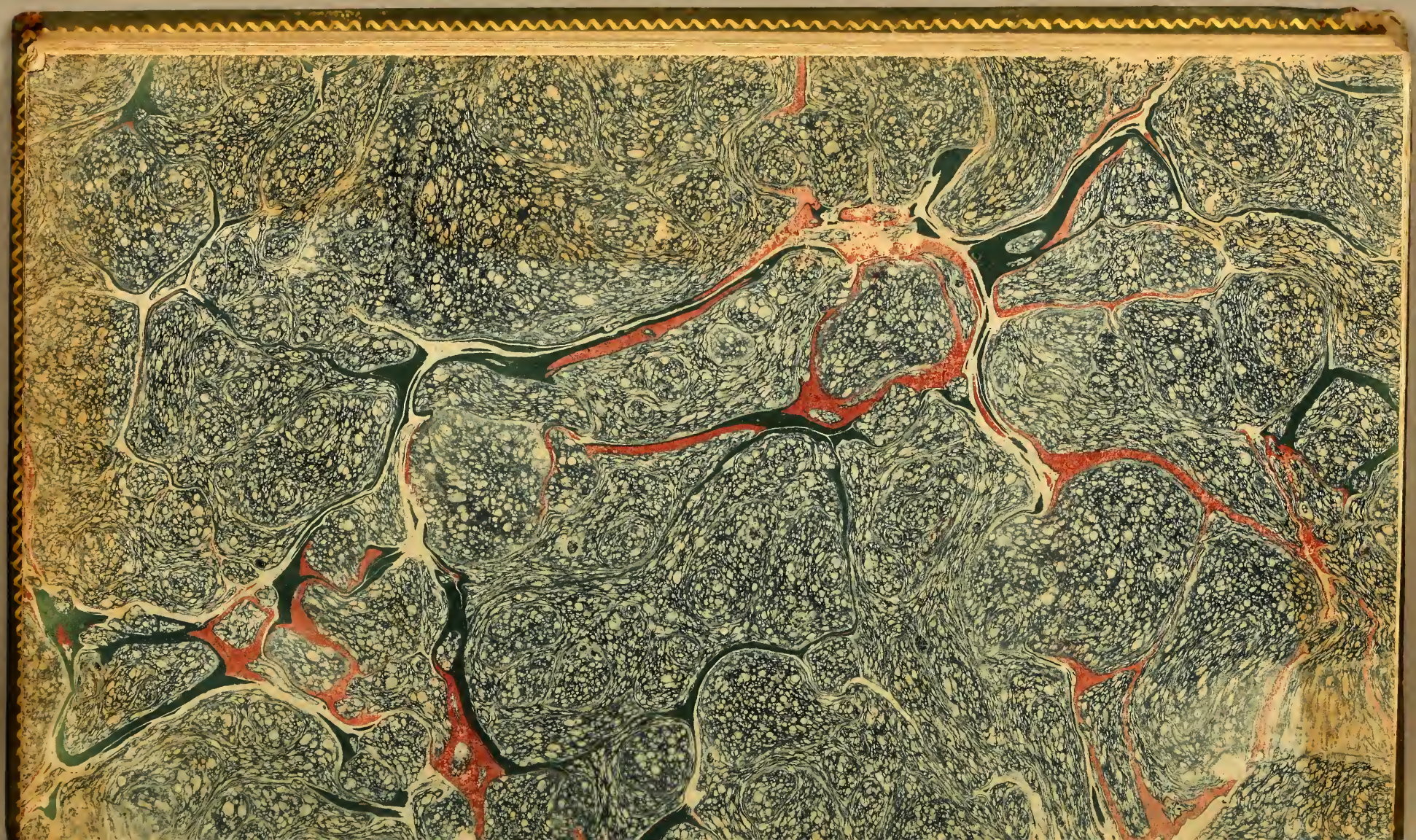
AEQUO
ANIMO

Acquired with the assistance of the

Sophia Augusta Brown

Fund

JOHN CARTER BROWN LIBRARY



A Monsieur et à Madame
de Lestrade,

de la part de l'auteur
Maillet Lacoste

ŒUVRES

DE

M. MAILLET-LACOSTE.

IMPRIMERIE DE A. BELIN.

RPJ

ŒUVRES

DE

M. MAILLET-LACOSTE;

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE, PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÉGE ROYAL DE ROUEN, MEMBRE DES ACADÉMIES DU GARD ET DE ROUEN.

PARIS,

CHEZ A. BELIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES MATHURINS S.-J., n°. 14;
ET CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1822.

RPJCL

PRÉFACE.

Rouen, 20 novembre 1821.

Cette loi, qui nous prescrit généralement le silence sur nous-mêmes, serait le conseil de la vanité, si elle n'était pas le précepte de la modestie. Il faut, en effet, tant de précautions en parlant de soi, que le plus habile est, très-souvent, celui qui a pris la précaution de ne point parler de lui. Je ne me serais pas écarté ici d'une loi, qui est, en quelque sorte, sous la garde de tous les amours-propres, si elle n'avait souffert une grande exception dans les préfaces; et je n'aurais pas entrepris cette préface elle-même, avec tant de développemens hasardeux où l'auteur paraît toujours, si un critique du premier ordre ne me l'avait, pour ainsi dire, commandée. J'ai obéi d'abord en tremblant. Je ne me suis ranimé qu'en jugeant enfin, non plus d'a-

près mes premiers aperçus, mais d'après l'autorité du grand critique. Je me suis dit, que le littérateur bienveillant et éclairé, qui m'avait indiqué une pareille tâche, ne devait pas y voir de si grandes difficultés, puisqu'il me croyait capable de les vaincre.

Je dois avouer d'ailleurs, que, dans la plupart des productions qui vont suivre, j'avais été un peu attiré par les difficultés elles-mêmes. Si donc les obstacles ont été aussi grands ici que j'ai pu d'abord le craindre, le grand critique n'aurait fait que me prescrire, pour la préface, une loi que j'avais déjà suivie, pour le recueil. Or, il était bon, peut-être, d'annoncer ce recueil par une pièce qui en portât le caractère.

Qu'on n'aille pas, cependant, attribuer la première de ces productions au désir de surmonter une difficulté, ou de braver un péril. Elle a été comme l'inspiration du moment. J'ai vu l'humanité outragée; et, dans ma douleur, s'est développé le peu de talent que m'avait donné la nature.

Je ne puis pas même dire que j'aie eu le mé-

rité du courage. Dans la jeunesse surtout, celui qu'un sentiment généreux domine, ne brave pas précisément le danger ; il ne le voit plus.

Eh ! faut-il donc tant de courage à l'homme qui parle en faveur de l'humanité, chez des Français ? Ne doit-il pas se dire qu'il est dans les rangs d'une armée immense, qui, tôt ou tard, demeure victorieuse ?

Aussi, le vrai courage, c'était de braver dès-lors les reproches de ces âmes honnêtes, si long-temps opprimées, pour les disposer à ne pas ensanglanter leur triomphe ; pour leur faire envisager, plutôt dans la classe des malheureux que dans celle des coupables, tant d'hommes qui, dans l'effervescence des révolutions, ne font des victimes que parce qu'ils le sont d'avance de leur propre délire. C'est par un tel motif que doit s'expliquer une partie de la production suivante. Après tant d'horreurs, dont je venais de déplorer la plus grande, je me hâtais de jeter dans des esprits, justement indignés, quelques germes de tolérance, afin d'épargner à ma patrie une de ces catastrophes, où des âmes vertueuses,

mais trop ardentes, compromettant leurs immenses avantages par la colère, font gémir cette humanité même qu'elles prétendent venger. Il en résultait pour moi cette position singulière, qu'en paraissant plaider ma cause devant un tribunal, qui, armé d'un grand pouvoir, venait de me condamner, sans donner ses motifs, j'ai plaidé bien davantage la sienne, devant un nouveau tribunal, un nouveau gouvernement, qui, vu la mobilité de la scène politique, pouvait s'élever d'un moment à l'autre, et transformer les juges en accusés. Dominé par de semblables idées, je ne me jugeais plus si malheureux d'avoir perdu et ma fortune par les décrets sur les colonies, et la perspective d'une carrière honorable par cet arrêté qui me renvoyait de l'École polytechnique; parce que, dans la bouche de celui qui avait souffert, ce langage de la modération ne devait plus sembler suspect.

Le vrai courage encore, c'était de ne pas rougir de la liberté, au milieu des débris qui semblaient son ouvrage. Lorsque je l'ai vantée sous le joug de ses tyranniques amis, j'ai fait un effort

douloureux sur moi-même, puisque, en cédant alors à mon enthousiasme pour elle, je pouvais paraître obéir à la peur ou insulter à l'infortune.

J'ai dû être absous, aux yeux des juges les plus sévères, lorsque j'ai fait entendre que, dans un grand État et dans un État chrétien, elle avait été arrachée à ses deux alliées naturelles, la royauté et la religion.

J'ai tenu ce langage, au moment où un message imprudent du Directoire venait de faire du serment de haine à la royauté un objet de délibération, pour une assemblée française; présentait même une telle mesure, comme si toute délibération devenait superflue.

Des discussions si hautes, en accablant sans doute ma faiblesse, éveillaient bien davantage, en moi, cette ardeur naturelle au premier âge. Elles agissaient sur mon âme, bien plus par ce qu'elles avaient d'élevé que par ce qu'elles pouvaient offrir de hasardeux. Une fois placé sous le charme de ces grandes idées d'ordre, si souvent éclipsées dans nos orages politiques, je m'aveuglais à chaque instant, non-seulement sous

le point de vue du danger personnel, mais encore sous le point de vue de l'exécution littéraire. Aussi, je sens bien que je soumets ces premières productions à une épreuve bien périlleuse, en les présentant aujourd'hui qu'elles n'auront plus pour elles cet intérêt des circonstances, ce prestige du moment.

Les principes insinués dans ces premiers essais, lorsqu'il fallait les opposer aux fougueux partisans de la démocratie, ont été clairement exprimés dans plusieurs des productions suivantes, lorsqu'il a fallu les opposer à ces âmes respectables (1) qui, au milieu des tempêtes de la société humaine, s'obstinent à voir son unique refuge dans le pouvoir absolu d'un seul. Ils ont même été, en quelque sorte, enseignés dans le discours prononcé, en 1820, à Montpellier, sur l'influence prétendue républicaine du système de nos études. Presque toute la seconde partie est,

(1) L'auteur désigne surtout ici l'écrivain qui a le mieux reproduit le style de Montesquieu, tout en combattant ses systèmes, M. de Bonald.

en effet, consacrée à indiquer l'ordre, dans lequel on pourrait conduire l'esprit de la jeunesse à ces précieuses idées de la monarchie tempérée, en prenant, pour point de départ, les anciennes républiques, avec leurs vertus et leurs fautes. Dans ce dernier ouvrage, rien ne devait plus s'opposer à la hardiesse des développemens, puisque cette liberté, telle que l'auteur en offrait la théorie, après avoir été, tour à tour, la proie des factions et d'un soldat, était devenue pour la France un présent de son roi. Cette uniformité de doctrine sur ces points fondamentaux, objets aujourd'hui des plus grands débats parmi les hommes, devrait être une recommandation pour un recueil dont plusieurs pièces ont été produites, à de longs intervalles, dans les circonstances les plus diverses. Envisagé sous ce point de vue, ce recueil pourrait s'offrir comme un seul ouvrage.

Dois-je dire que dans une de ces pièces, où j'ai voulu résoudre une question politique bien délicate, j'aurais parlé avec moins de sévérité de l'homme le plus extraordinaire de nos temps

modernes, si j'avais eu à parler de lui après sa mort; si j'avais pu me le représenter dans ces derniers momens, où les sentimens les plus nobles qui puissent honorer l'homme privé et l'homme public, ont dû faire oublier les torts du conquérant et du despote? Ah! malheur à celui qui n'a pas senti expirer sa colère, à la seule pensée d'un tombeau, dans une terre d'exil, après tant de grandeur! Malheur à celui qui n'a pas entendu ce sublime rappel à l'humanité, prononcé du haut du trône, lorsqu'on a vu ce guerrier, pleurant, devant son roi, l'homme qui en fut le plus grand ennemi; et ce grand roi, consolant, complimentant ce guerrier!

Dans une autre pièce, purement politique encore, j'ai soutenu un rôle bien pénible, celui d'accusateur ou de juge; mais, il m'était imposé par l'amitié. Un de ces hommes, dont l'Université s'honore, voulait connaître des événemens qui devaient sembler incroyables à une âme comme la sienne. Pourquoi donc, me dira-t-on, communiquer aujourd'hui au public ce qui, dans le principe, devait être confié à un seul? C'est

qu'ayant à prononcer sur deux partis opposés, j'ai vu que je les jugeais moins sévèrement qu'ils ne se jugeaient entre eux. Or, je me consolerais d'être haï de tous les deux, si je pouvais faire en sorte que chacun d'eux haît un peu moins l'autre.

Mais je craindrais de donner une fausse idée de ce recueil, si je parlais toujours de ces productions relatives à la politique. Pour me soulager moi-même, je veux en indiquer une d'un autre genre à ces âmes contemplatives et tendres, que les discussions politiques importunent. Si elles daignent la parcourir, elles pourront bien y être blessées encore sur quelques points. Mais, dans le lointain où tout leur sera offert, elles n'éprouveront plus que des souffrances, ou plutôt, que des émotions du genre de celles que nous allons chercher à nos spectacles. C'est même le plus imposant de tous les spectacles qui leur sera présenté. Je veux désigner l'essai sur la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine. On trouvera, sous le rapport du style, un grand contraste entre cet aperçu et l'ouvrage que j'ai voulu com-

battre. Le philosophe que j'attaque présente de séduisantes erreurs, avec ce calme qui semblerait convenir à la vérité ; et je lui oppose des vérités austères, avec cette exaltation qui semblerait conduire à toutes les erreurs. Mon excuse, si ce n'est pas ma justification, se trouvera dans ce sujet extraordinaire, le plus magnifique, sans contredit, qui puisse s'offrir, et au philosophe, et à l'orateur, et au poëte. A la hauteur où il fallait me placer pour le bien voir, il m'était impossible de n'être pas ému. J'avais, à chaque instant, sous les yeux, l'espèce humaine avec sa grandeur et ses misères. Cette doctrine erronée elle-même, qui me la présentait dans un jour si éclatant, devait opérer sur moi, ne fût-ce que, son effet d'un moment, comme ces météores qui brillent, pour s'évanouir. Elle me ramenait même à quelque chose de positif et d'auguste. Rien ne prouverait, en effet, la sublime horreur de notre nature pour le néant, comme ces écarts du malheureux philosophe, qui, à force de rêveries, ne voyant plus rien après la mort, retombe épouvanté dans une rêverie nouvelle, lorsque,

dans la vanité de ses pensées, il va jusqu'à reculer indéfiniment (1) cette limite importune de la vie, pour transporter à l'homme, sur la terre, ce que la religion ne lui promet, que dans une autre existence. En dissipant ce brillant prestige, dont le philosophe voulait entourer notre humanité, je la voyais encore assez belle, même indépendamment de son éternel avenir. Si je pouvais cesser d'admirer, c'était pour plaindre, et jamais pour haïr. Ah ! celui que je combattais ne m'en donnait pas l'exemple, lui, dont l'ouvrage aurait pu paraître l'émanation d'une âme heureuse, égarée par l'admiration ou par la reconnaissance, au milieu des plus sublimes exemples de vertus, tandis qu'il écrivait sous le joug de ses bourreaux. Aussi, au milieu du grand spectacle déployé devant moi, j'ai fini par ne plus voir que lui. J'ai oublié l'ouvrage lui-même, pour

(1) Ce philosophe unissait ces deux erreurs, qui, en effet, doivent aller ensemble : la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine et le prolongement indéfini de la vie.

l'auteur qui s'oubliait toujours. Et j'ai demandé, dans ma vénération et dans ma douleur, où étaient ses statues et sa tombe.

Afin de compléter l'idée que je voulais donner de ce recueil, je descends de ces hauteurs de la philosophie contemplative, au-dessous de cet ordre des idées politiques d'où je suis parti, et j'arrive à deux productions d'un ordre purement littéraire, la préface de l'éloge de Rollin et le traité de la critique exercée par les journalistes. Je m'arrête, de préférence, à ces deux pièces, parce que je veux faire évanouir ce qu'elles pourraient offrir de superbe à des esprits inattentifs. Elles pourraient sembler, en effet, au premier coup d'œil, deux manifestes, dictés par la passion, contre les deux grandes puissances qui se disputent la république des lettres. Or, je ne veux pas plus insulter que flatter les puissances.

Pour justifier cette préface de l'éloge de Rollin, il me suffira de deux remarques, et elles me conduiront précisément au point d'où je suis parti, pour la commencer.

La première, c'est qu'on pourrait contester aux jugemens académiques jusqu'à cette qualification d'*académiques ;* puisque très-peu d'académiciens, surtout, depuis nos malheureuses divisions politiques, prennent connaissance de tous les ouvrages envoyés au concours ; que, dès lors, il est possible que tel ouvrage, qui n'a pas même été mentionné, eût obtenu le prix, si tous l'avaient connu. Avec cette simple attention, on doit cesser de voir, d'un côté, l'académie entière ou même la majorité de l'académie, et de l'autre un seul individu ; ce qui en effet serait accablant. Et, en présentant cette première remarque, je signale plutôt un abus des comités, que je n'accuse la négligence des académiciens ; et, lors même que j'accuserais leur négligence, je serais loin d'attaquer leur caractère. Je déclare, sans ironie, que l'élevation même de certaines âmes peut les égarer ici. Elles ne conçoivent pas que ce soit un si grand malheur d'être frustré de la palme académique ; elles ne s'arrêtent pas aux conséquences qui peuvent en résulter : et voilà pourquoi elles s'épargnent la fatigue non-seule-

ment de juger avec circonspection, mais même de juger. Leur modestie vient nuire à leur justice. J'ajouterais que, vu les grands travaux où elles sont très-souvent absorbées, leur justice viendrait nuire à nos plaisirs.

La seconde remarque, et elle exigera quelques développemens, c'est qu'il s'en faut beaucoup que ce secret sur les noms des auteurs soit observé, comme je l'avais pensé. Des motifs même respectables, joints à un peu de paresse dans les académiciens, peuvent conspirer avec l'ambition des concurrens pour violer cette loi. La tâche de juger tant d'ouvrages devient, en effet, moins effrayante; on est exposé à de moins fortes méprises, lorsque les noms des auteurs peuvent faire pressentir les beautés et les fautes. Mais alors, en supposant même les juges les plus éclairés et les plus intègres, il leur est difficile de se soustraire complètement à cette première influence sous laquelle ils se placent. L'écrivain obscur doit toujours un peu craindre d'avoir été opprimé par un grand nom. Il leur est difficile encore de résister toujours aux impulsions, aux

illusions même de l'amitié, de la haine peut-être. Qu'on ne me dise pas qu'ils doivent être au moins disposés à traiter, avec ménagement, les concurrens qui ne se sont pas fait connaître. Puisque l'intrigue est si générale et si active, ils leur supposeront bien moins de scrupule que de prudence. Leur premier mouvement sera de penser que de tels hommes n'ont pas d'amis au sein de l'académie, ou qu'ils n'ont pas un nom qui puisse fournir des présomptions en leur faveur; qu'ils forment dès lors ce vil peuple, qui n'observe la loi que parce que la loi les protège. Je viens de supposer ce tribunal, jugeant ou s'efforçant de juger sans passion. Mais, n'est-ce pas là surtout que la passion règne sans remords; que tel homme, qui dans nos tribunaux civils, aurait fait l'héroïque sacrifice de l'amitié à la justice, se croit même obligé de prononcer en faveur de celui qu'il aime; que d'autres âmes plus fortes, qui ne voudraient pas commettre l'injustice, daignent rarement la combattre, parce que l'injustice ne leur semble, en pareil cas, un malheur que pour la vanité? J'ai supposé encore

tout ce tribunal composé de juges éclairés. Mais, sans sortir, ou du moins, sans nous écarter beaucoup de cette supposition, en effet, vraisemblable, il faudra bien nous attendre à trouver là, comme ailleurs, cette inégalité dans la force des volontés ou des talens, qui établit la domination, la tyrannie de quelques-uns. Voyez, dès lors, comme l'intrigue pourra être, à la fois, invisible et puissante. Que l'auteur d'un ouvrage médiocre, où se trouvent cependant quelques beautés, se soit secrètement ménagé la faveur de deux ou trois académiciens d'une grande influence. Leur sera-t-il difficile, avec une volonté fixe, d'entraîner ces esprits qui, étrangers peut-être à des affections personnelles, peuvent même faire des vœux pour qu'un ouvrage, tant soit peu recommandable, vienne les arracher à ce supplice d'une discussion minutieuse, prolongée? Je ne conçois qu'une supposition où ces académiciens influens seraient forcés d'être justes. C'est celle où le concours offrirait un ouvrage d'un grand talent, protégé par un grand nom. Mais, s'il faut que cet ouvrage d'un grand talent se protège lui-même,

je ne crois même pas qu'il leur faille un grand effort, pour faire prévaloir l'ouvrage médiocre, lorsque je considère que, dans les réunions les plus distinguées par l'esprit, les seules illusions du ton de la lecture ont pu souvent faire trouver risibles des morceaux sublimes, et sublimes des beautés communes. Enfin, lorsqu'on touche au dénoûment, lorsqu'on va découvrir le nom de cet écrivain secrètement favorisé; comme ces acteurs, qui soignent surtout la fin de leur rôle, ces mêmes hommes, qui connaissaient ce nom d'avance, sont ceux qui affectent le plus vif désir de le connaître; et tous proclament, à la fois, la modestie et le talent du vainqueur.

Me dira-t-on que ce tribunal doit au moins redouter cet autre tribunal du public? Il compte bien plus y trouver un complice qu'un juge, toutes les fois qu'il aura sacrifié des écrivains inconnus. Si, heureusement pour la société, nous nous intéressons à l'innocence qu'on opprime, très-malheureusement pour cette république des lettres, nous nous intéressons bien peu au talent qu'on méconnaît ou qu'on outrage. La paresse à

examiner, les préventions dans l'examen, deviennent bien plus fortes, lorsqu'un tribunal imposant a parlé. Par une suite et de la rareté du vrai talent et de la vanité naturelle à l'homme, nous sommes bien plus disposés à voir de la vanité que du talent dans cet écrivain inconnu qui réclame; et, sans même l'avoir jugé, nous nous hâtons de le punir par le ridicule.

Il est bien évident que, dans ces considérations, je n'ai pas prétendu parler plutôt pour moi que pour tous ces concurrens sans intrigue, qui auraient surtout exprimé des opinions contraires à celles de leurs juges. Je serais d'une présomption sans excuse, si je n'étais pas disposé à croire que, dans ce nombre, il s'en trouve plusieurs dont les ouvrages sont de beaucoup supérieurs au mien.

Cette partie où je viens de m'engager est si délicate, que des esprits difficiles pourraient bien voir, dans cette justification, un nouveau tort. Mais on doit se résigner à de tels arrêts, lorsqu'on a pu se résoudre à traiter des sujets hasardés. Dans beaucoup d'occasions, la devise de l'écrivain

doit être celle du guerrier : *per tela, per ignes.*

Je devais être surtout animé de cet esprit, en parlant de la critique exercée par les journalistes; puisque, dans ce sujet comme dans le précédent, j'avais à faire voir une belle institution pervertie; que, dès lors, j'aurais mérité les mépris de cette critique contemporaine, si je n'avais pas, sur quelques points, bravé sa colère. Il est vrai que je n'ai pas été condamné à blâmer toujours. Si, dans ce siècle comme dans tous les autres, cette institution de la critique a été très-souvent corrompue par la passion, elle a été plus que jamais honorée par le talent. On peut même citer des circonstances où le caractère et le talent se sont unis pour enlever tous les suffrages. Quoi de plus noble, par exemple, que la joie avec laquelle le grand écrivain (1), que la France vient de perdre, a annoncé au monde littéraire celui (2) qui en est aujourd'hui un des plus beaux ornemens? Mais les motifs puisés dans l'intérêt personnel

(1) M. de Fontanes. (2) M. de Châteaubriand.

sont toujours les plus décisifs. J'avouerai donc que rien ne m'a distrait des tristes vérités renfermées dans ce discours sur la critique, comme la conduite des deux littérateurs, qui, sans aucun e relation avec moi, avaient parlé les premiers de quelques-uns de mes essais, l'un dans le journal de l'Empire du 8 mai 1811; l'autre dans plusieurs numéros du Mercure des années 1811 et 1812. Si l'on peut me reprocher d'avoir trouvé plusieurs pages de ce discours dans la colère, je dois à ces deux écrivains d'en avoir trouvé quelques unes, au milieu de l'effusion des sentimens les plus affectueux. Il est tel passage où, lorsque je semblais n'exprimer qu'une vérité générale, j'exprimais ma reconnaissance. Les louanges que m'ont données ces deux écrivains, en m'ôtant, peut-être, le droit de les louer ici, m'imposent, au moins, le devoir de les nommer : MM. Dussault (1) et Boufflers.

J'allais nommer encore celui qui m'a fait con-

(1) L'auteur des *Annales Littéraires*, ouvrage en 4 forts volumes in-8°., imprimé chez Maradan.

naître au premier des écrivains (1), que je viens de désigner; qui, dans ces derniers temps, a surmonté ses souffrances pour me recommander au second (2) dans une lettre, brillante expression de son âme; et je l'aurais d'autant plus volontiers nommé, qu'il n'a plus aujourd'hui d'autre pouvoir que l'ascendant de ses qualités personnelles. Mais j'ai craint que ma reconnaissance ne fût pas d'accord avec sa modestie. J'ai craint d'offenser, par un tel hommage, l'homme qui n'a pas voulu, jusqu'ici, communiquer au public une seule ligne de ces nombreux manuscrits, sur lesquels j'ai entendu le premier de ces deux grands écrivains s'exprimer avec admiration. Avec tant de titres et tant d'indifférence, tout ensemble, pour la gloire, il sera le premier, peut-être, à condamner la publication d'un si faible recueil. C'est cependant à lui que j'ose le dédier.

---

(1) M. de Fontanes. Le résultat de cette recommandation a été pour l'auteur l'entrée dans l'Université, par la chaire de rhétorique, au Lycée de Nice, en 1812.

(2) M. de Châteaubriand.

TABLE
DES MATIÈRES.

PRÉFACE ..... Page j
Sur la Fête du 21 janvier, ordonnée par la Convention 1
Au Directoire, qui avait renvoyé l'auteur de l'École polytechnique, à cause l'article précédent. 5
Sur le Serment de haine à la Royauté, demandé par le Directoire..... 15
Sur les outrages qu'avait essuyés, dans le palais du Directoire, un Journaliste connu par son horreur pour les excès de la révolution..... 25
Sur le système de la Perfectibilité indéfinie, et sur l'un de ses auteurs..... 29
Sur Brutus faisant mourir ses enfans..... 40
Ad summun Pontificem per Nicæam iter facientem (postridiè ejus adventûs). Anno 1814 mense februario 44
Traduction de l'article précédent..... 47

Considérations générales sur les Juifs, depuis le retour de la captivité de Babylone jusqu'à la destruction de Jérusalem par les Romains.... 50
Sur les troubles de Nîmes..... 53
De la Critique Littéraire, exercée surtout par les Journalistes..... 66
Préface de l'Éloge de Rollin..... 145
Éloge de Rollin..... 173
Extraits d'un discours sur l'Instruction, prononcé en français dans l'année 1809, et en latin dans l'année 1811..... 264
Question nouvelle sur un point de politique et de morale..... 306
Sur l'Influence prétendue républicaine du système de nos études..... 319
Discours prononcé par l'auteur, dans l'Académie de Rouen, en 1821, lorsqu'il y fut nommé à la place de M. Lepitre..... 357

OEUVRES

DE

M. MAILLET-LACOSTE,

DE SAINT-DOMINGUE.

SUR LA FÊTE

DU 21 JANVIER,

ORDONNÉE PAR LA CONVENTION.

(Imprimé le 21 janvier 1796, dans le journal intitulé *le Censeur des journaux.*)

Je suppose que, transporté chez un peuple inconnu, je visse tout l'appareil d'une grande fête nationale ; je me dirais : Peut-être est-ce aujourd'hui l'anniversaire d'une victoire éclatante, ou d'une paix long-temps désirée, ou d'une révolution heureuse. Si j'apprenais que

l'objet d'une telle fête fût le supplice d'un homme qui aurait péri dans le cours d'une révolution sanglante, d'une révolution souillée par des crimes inouis : ces crimes, me dirais-je, auront été sans doute son ouvrage ; (1) peut-être est-ce un prince insensé et cruel qui aura voulu étendre au-delà des bornes l'autorité de ses pères. Pour lui la probité aura été une chimère, la religion un ridicule, la contrainte salutaire des lois un attentat, le cri respectable des peuples un blasphème ; (2) ou, au lieu d'un prince né sur le trône, peut-être est-ce un monstre né de la lie des factions qui aura usurpé tous les pouvoirs. L'envahissement des propriétés, la tyrannie des consciences, la proscription des talens, auront signalé cette désastreuse époque. Je suppose qu'un vieillard, auquel j'ou-

(1) Ce que Louis XVI ne fut pas.

(2) Ce que Robespierre fut.

vrîrais ainsi mon âme, m'arrêtât et me dît : « Les derniers crimes dont votre imagination vient d'ébaucher la peinture, et d'autres encore, que je vous pardonne de ne pas pouvoir imaginer, ont effectivement souillé notre âge, mais ce n'est pas leur éclatante punition que nous célébrons ici, nous célébrons plutôt leur affreux prélude.

» Le prince qui à pareil jour fut conduit à l'échafaud n'y avait fait monter personne.

» S'il eût eu quelques vertus de moins, il n'aurait pas péri.

» Son prédécesseur, au milieu des transports d'amour de tout son peuple, disait : Qu'ai-je donc fait pour être tant aimé ? Lui, il aurait pu dire : Qu'ai-je donc fait pour être tant haï ?

» Revêtu d'immenses pouvoirs, il a mieux aimé les communiquer que d'en user. Il est, dans une longue suite de siècles, le seul prince qui ait voulu voir son peuple libre,

et le seul qui ait été puni comme un tyran. »

Surpris d'un récit aussi étrange, et déchiré tout ensemble par le contraste de ce que j'aurais imaginé d'abord et de ce que je viendrais d'entendre, je me croirais transporté dans une contrée barbare, où les idées de justice seraient effacées : je verserais des larmes amères sur l'aveuglement de ce peuple, qui perpétuerait ainsi lui-même sa honte, en consacrant, en immortalisant ses propres écarts; et me hâtant de fuir une terre où le crime aurait des fêtes, je supplierais le Ciel de préserver à jamais ma patrie d'aussi déplorables excès.

AU DIRECTOIRE,

Qui avait renvoyé l'auteur de l'École polytechnique, à cause de l'article précédent.

« Les princes équitables n'ont jamais balancé à se condamner eux-mêmes dans les discussions douteuses; et » la position la plus avantageuse au bon droit est d'avoir » à se défendre contre une partie intègre et éclairée, » juge dans sa propre cause. »

J.-J. Rousseau.

Je m'étais déterminé d'abord à subir en silence votre arrêté qui me renvoie de l'École polytechnique, mais j'ai craint que par là je ne parusse me défier ou de mon innocence ou de votre justice.

Je me suis dit : Il a été évidemment fait une surprise à l'autorité. La détromper, c'est la servir, et sans doute aussi ce sera lui

plaire ; car, que peut-on faire de plus agréable à des magistrats qui se respectent, que de leur offrir l'occasion d'être justes ou de reconnaître qu'ils ne l'ont pas été ?

Je vais donc, citoyens Directeurs, poursuivre, en quelque sorte en votre nom, ceux qui ont abusé de cette inattention que des hommes occupés de grandes affaires doivent naturellement porter dans les petites, pour vous entraîner à l'acte irrégulier contre lequel je réclame.

Il est irrégulier, cet acte. Il condamne et n'est pas motivé (1). Cependant, si jamais un arrêté a besoin d'être motivé, c'est bien, ce me semble, lorsqu'il condamne.

Je me voyais donc réduit à deviner mes torts. Mais inutilement, pour les découvrir,

---

(1) L'arrêté portait simplement : « Le Directoire exécutif renvoie le citoyen MAILLET-LACOSTE de l'École polytechnique. »

j'ai interrogé ma conscience ; je l'ai trouvée muette, comme l'arrêté lui-même.

Enfin, des personnes qui voient autrement que moi, ont indiqué à mes scrupules une lettre publique où je condamnais l'anniversaire du 21 janvier. Eh bien ! donc, que ce soit là mon crime ; c'est celui de la presque totalité des Français.

Sans doute que *nos* adversaires n'exigeront pas de nous un respect aveugle, une vénération superstitieuse pour tous les événemens dont la révolution se compose. De leur propre aveu, nous pouvons, nous devons même en condamner quelques uns. Or, oseront-ils bien fixer le terme où doit s'arrêter notre censure ? Ils diront peut-être que présenter la mort du Roi comme un crime, c'est signaler à la France ses premiers magistrats comme des hommes criminels. S'ils pouvaient lire au au fond de mon âme, ils verraient combien une conséquence aussi odieuse répugne à mes

principes. Il est en effet une vérité dont je suis plus frappé que jamais ; c'est que dans les révolutions plus qu'en aucun autre temps, le crime le plus horrible s'offre quelquefois à nous sous les apparences de l'action la plus belle. Dans ces effroyables crises, les âmes énergiques deviennent aisément des âmes atroces. Leur propre vigueur leur est fatale. Elles ne s'en plongent que plus avant dans les excès. On les voit, dans leur délire, prendre l'exagération pour l'héroïsme, la cruauté pour la grandeur. Elles ne sentent plus, ne jugent plus, n'agissent plus comme les autres. Vous diriez que, transformées en de nouveaux êtres, elles ont une autre conscience, une autre raison, une autre morale. Ces idées, dont l'effet naturel, lorsque nous voulons nous en pénétrer, est de nous incliner à la tolérance ; de nous disposer à plaindre plutôt qu'à haïr ; à voir des hommes égarés plutôt que des hommes coupables ; à

être indulgens pour les personnes, lors même que nous sommes inexorables sur les choses : ces idées, que doit avoir sans cesse présentes à son esprit tout homme qui veut juger les acteurs d'une révolution, ont toujours été présentes au mien. Elles ont fait, à mes yeux, la justification d'une foule de personnes, que j'estime en dépit de leurs écarts, et sans doute, citoyens Directeurs, elles feront ici la mienne.

Voilà mes adversaires désarmés dans une partie à laquelle ils auront cru peut-être que je n'aurais pas même osé toucher. Du respect que nous devons aux hommes ils passeront sans doute à celui que nous devons aux choses; ils diront que flétrir un événement qui a eu une influence immédiate sur l'affermissement de la république, c'est flétrir la république même. Républicains éclairés, j'en appelle à vous : est-il vrai que l'affermissement de cette république,

qui vous est si chère, ait tenu dans le principe à la mort d'un homme ? Vous rougiriez, vous frémiriez de le penser. Que direz-vous donc de ceux qui veulent lui faire, de cet événement même, un de ses titres de gloire? Vous ne verrez sans doute en eux que des hommes tout au moins aveugles, qui l'outragent en croyant l'honorer, qui la compromettent en la croyant défendre. Mais je vais plus loin, il serait vrai que cet événement déplorable aurait été nécessaire à l'affermissement de la république, que je pourrais encore le condamner hautement sans être pour cela ennemi de la république. Et, en effet, ne puis-je pas désapprouver les excès qui ont accompagné la naissance d'un certain ordre de choses, et néanmoins approuver et chérir cet ordre de choses en lui-même? Pour juger un gouvernement, on le prend, ce me semble, tel qu'il est, et non tel qu'il a pu être d'abord. S'il fait

le bonheur du peuple (et si notre gouvernement n'a pas encore atteint ce but, il peut l'atteindre), s'il fait, dis-je, le bonheur du peuple, il a par là même rempli sa destination, et l'on peut bien encore déplorer, mais non plus reprocher le passé. Que penser en effet d'un homme qui viendrait dire à une nation heureuse sous un gouvernement régulier : Il faut détruire l'ordre actuel des choses; il a commencé par des crimes. Le détruire, dirait-on, ce serait chercher un remède violent pour un mal qui n'est plus; ce serait immoler le présent au passé; ce serait sacrifier notre bonheur à notre vengeance. Telle serait la réponse que dicterait le simple bon sens, et telle n'est pas cependant la logique de nos adversaires; car, selon eux, se déclarer contre la révolution, c'est se déclarer contre le gouvernement; faire la censure de l'une, c'est vouloir la ruine de l'autre.

Il reste donc démontré que j'ai pu désapprouver l'anniversaire du 21 janvier, et être attaché à la république. Bien plus, c'est parce que je suis attaché à la république que j'ai désapprouvé l'anniversaire du 21 janvier. J'ai cru non-seulement exercer un droit, mais même remplir un devoir, en condamnant une fête qui déshonorait à mes yeux le gouvernement de mon pays, et offrait à mon imagination des conséquences beaucoup plus graves qu'on ne serait tenté de le croire d'abord. Il est en effet dans le cœur de l'homme des sentimens qu'on ne heurte pas toujours impunément, surtout lorsqu'ils tiennent à un fond de générosité, à la compassion pour le malheur, à des souvenirs chers ; surtout lorsqu'une nation nombreuse et éclairée les éprouve avec énergie et les manifeste avec éclat. Un gouvernement sage doit fléchir alors devant cette redoutable puissance de l'opi-

nion, s'il ne veut pas compromettre la sienne? Que sera-ce, si dans une solennité publique il met une sorte d'ostentation à la fouler aux pieds? Une fête nationale, en contradiction avec le vœu national, offrait certainement une absurdité; mais les esprits accoutumés à réfléchir sur les causes des révolutions pouvaient y voir quelque chose de plus; ils pouvaient se rappeler que plus d'un gouvernement a péri, pour avoir imprudemment choqué les opinions populaires. Quant à moi, si l'on me demande à quelle époque la république m'a paru le plus près de sa ruine, je dirai : C'est dans le moment même, où, sur la tombe d'un Roi, on lui pronostiquait une durée éternelle; c'est dans cette journée funèbre, où je voyais le gouvernement seul d'un côté et la nation de l'autre.

Ah! au lieu de chercher à nous rendre l'image de la révolution sans cesse présente,

on devrait chercher plutôt à l'écarter pour toujours. Que je voudrais enfin la voir, cette liberté, laissant après elle, dans un éternel oubli, les événemens malheureux qui ont souillé ses premiers jours, s'élancer pure et brillante de son berceau! Quand un édifice est construit, on élague les échafaudages informes qui ont servi à sa construction, et l'édifice paraît à nu dans son imposante simplicité. La république est fondée. Dérobons, s'il est possible, à notre souvenir l'effroyable révolution par laquelle il nous a fallu passer pour arriver jusqu'à elle. Qu'elle se présente seule aux regards de la postérité. Mais non, il lui restera le magnifique cortège de nos victoires.

SUR LE SERMENT

DE HAINE A LA ROYAUTÉ,

DEMANDÉ PAR LE DIRECTOIRE.

(*Imprimé dans le Censeur des Journaux en* 1796.)

Je ne saurais voir dans le serment qu'une institution empruntée par la politique à la religion.

Or, peut-il subsister dans une législation d'où l'on a pris soin d'écarter toute idée religieuse ?

Dépouillé de ses imposans accessoires, séparé du principe qui le vivifie, que peut-il être autre chose qu'une vaine formule ?

J'admire ces législateurs qui voudraient étouffer la religion d'une main et emprunter son secours de l'autre.

Dois-je ici dissimuler un regret que partageront sans doute avec moi tous les esprits vraiment philosophiques? Elle s'élevait, cette religion, au milieu de la dépravation sans cesse croissante des mœurs, comme la dernière espérance du sage, comme la source sacrée où une république naissante pouvait puiser sa morale la plus pure. Quel magnifique témoignage c'eût été de la sagesse des vues de nos derniers réformateurs, si, dans le désordre d'un gouvernement qui s'écroule; dans le feu, dans l'impétuosité d'une destruction générale, ils se fussent respectueusement arrêtés devant cette institution d'un ordre supérieur, qui, suppléant à la faiblesse de notre nature par la grandeur des menaces et des promesses; qui, élevant par la puissance de ses inspirations les âmes les plus vulgaires à la hauteur des plus sublimes, s'est comme chargée de rendre la vertu commune sur la terre! La religion et la

liberté, ces deux grands principes qui gouvernent les hommes, eussent confondu leurs influences. L'une n'eût plus été considérée comme une conquête sur l'autre. On n'eût pas révolté des esprits paisibles, on n'eût pas déchaîné des monstres. Des résistances fatales n'eussent pas arrêté la liberté dans son essor, des crimes inouis n'eussent pas souillé ses triomphes.

Je sais que des esprits exagérés me reprocheront chacune de ces lignes; qu'ils n'écarteront pas seulement ces premières idées comme étrangères au sujet, mais comme indignes du sujet. Qu'ils daignent au moins l'envisager avec moi sous les rapports plus sensibles d'une politique qui doit leur être familière.

Je le demande : Le serment peut-il convenir à un peuple tel que le nôtre? Il a fait des prodiges dans Rome naissante. A quoi a-t-il servi dans Rome corrompue?

Il se concilie parfaitement bien avec les vertus naïves des premiers âges. Peut-il se concilier de même avec les raffinemens des siècles policés ?

Je frémis, quand je vois le législateur compromettre périodiquement la gravité de l'institution la plus sainte avec la légèreté du caractère national.

Mais, dites-vous, c'est cette légèreté que vous voulez fixer. Vous craignez les révolutions. Ah! ce n'est pas par ces formes vaines qu'on les prévient. Le charme d'un gouvernement prospère, voilà le seul lien qui puisse désormais retenir et fixer les peuples. La liberté et la raison n'en reconnaissent pas d'autres.

Le grand principe, nous dit-on, est que la volonté du peuple soit toujours faite. Or, ou le peuple voudra toujours ce qu'il a juré, ou il ne le voudra pas toujours. S'il le veut toujours, le serment est superflu; s'il ne le

veut pas toujours, le serment doit être rejeté comme contraire au principe, que la volonté du peuple soit toujours faite. J'avoue que je raisonne ici dans une théorie nouvelle ; mais cette théorie est la vôtre. Posez le principe de la souveraineté du peuple ; vous ne pouvez me répondre : niez ce principe ; mon dernier argument reste à la vérité sans majeure, mais en même temps tous vos dogmes politiques croulent de fond en comble. Je vous renferme ici dans un cercle dont je ne vois pas que vous puissiez sortir.

Il m'est pénible de voir des hommes à qui on ne peut refuser d'ailleurs de la modération et des lumières, employer, pour le maintien d'un gouvernement libre, les mêmes moyens qu'emploierait un monarque absolu, pour l'affermissement de sa puissance. Est-ce donc par des sermens qu'une république doit se soutenir, ce gouvernement dont la liberté est l'âme, ce gouvernement

dont l'essence est de n'exister qu'autant qu'il plaît au peuple? Quels hommes qui, pour affermir la république parmi nous, choquent les principes de la république!

Dirai-je que ce serment de haine à la royauté sera une des superstitions de ce siècle de raison! Si cette forme de gouvernement n'avait pour elle ni les lumières de la théorie, ni la sanction de l'expérience; si elle avait été constamment réprouvée des peuples comme un obstacle insurmontable à leur bonheur, j'avouerais que le serment qui la proscrit ne serait que ridicule à mes yeux; car, dans cette supposition même, je ne sache pas qu'on ait jamais juré de haïr son mal, et je ne crois pas qu'il soit besoin d'un serment pour cela : mais elle a été exaltée par les philosophes les plus éclairés; mais elle a obtenu une sorte de culte chez la plupart des grandes nations, et spécialement chez la nôtre; mais, aujourd'hui même

et presque sous nos yeux, elle fait le bonheur et la gloire d'un peuple célèbre, chez lequel, quoi qu'on en dise, nous voyons la liberté s'embellir à l'éclat du diadème, bien loin de s'y éclipser. La proscrire pour toujours serait donc protester à la face de tous les siècles, et contre le cri des nations, et contre les oracles de la sagesse, et contre les témoignages subsistans de l'expérience.

Je le vois, les hommes, qui, dans ces derniers temps, ont eu en leur puissance les destinées de la France, voudraient qu'elle restât à jamais telle qu'elle est sortie de leurs mains. Ils voudraient que la même forme de gouvernement, les mêmes lois, les mêmes idées qui ont prévalu à la fin de ce siècle, prévalussent dans tous les siècles. Or, je ne crains pas de le dire, je ne sache rien de plus directement opposé au vœu de la nature, qui n'a pas voulu sans doute qu'avec cet esprit qui tend sans cesse

à varier ses productions, nous prissions pour modèles des êtres d'une espèce inférieure à la nôtre ; des êtres qui, mus par un instinct toujours le même, se comportent aujourd'hui dans les sortes de sociétés qu'ils ont formées entre eux, de la même manière qu'ils se comportaient dès le premier jour. Exiger de nous cette permanence, cette perpétuité dans nos institutions sociales, c'est supposer de deux choses l'une, ou que les ouvrages de l'homme sont parfaits dès l'abord, ou qu'il est incapable de les perfectionner. Dans le premier cas, c'est faire de nous des Dieux ; et dans le second cas, des brutes. Or, de grâce, ne sortons pas de notre espèce. Ne nous élevons pas jusqu'au point de nous croire infaillibles ; ne nous abaissons pas jusqu'au point de remplacer l'esprit par l'instinct : sachons reconnaître notre place entre ces deux extrêmes.

O homme ! Quel est ton aveuglement,

de te prosterner devant l'œuvre de tes mains ! Quel est ton orgueil, d'exiger de ta postérité qu'elle se prosterne après toi pour lui rendre éternellement hommage ! S'il appartenait à une génération d'enchaîner les suivantes, ce serait à la plus éclairée. Mais la plus éclairée sera probablement la dernière. Celle-là du moins aura pour elle l'expérience de toutes les autres.

Il suit de tout ce discours, que le serment suppose ces mêmes idées religieuses que le législateur a bannies de son ouvrage; qu'il tend à corrompre la morale des peuples; qu'appliqué aux peuples mêmes, il est en opposition directe avec ce principe de leur souveraineté, fondement des théories nouvelles sur le pouvoir; qu'il contrarie enfin le plus simple bon sens, qui veut qu'une institution quelconque puisse être indéfiniment perfectionnée ou même complètement refondue. Il doit donc être re eté : 1°. parce

qu'il est défectueux dans son principe; 2°. parce qu'il est pernicieux dans ses effets; 3°. parce qu'il est vicieux dans son application; 4°. parce qu'il est absurde dans son objet.

SUR LES OUTRAGES

Qu'avait essuyés, dans le palais du Directoire, un journaliste connu par son horreur pour les excès de la révolution.

(*Imprimé dans le Censeur des journaux en* 1796.)

Il fut un peuple chez lequel toute injure faite à un individu de la part de ses magistrats devenait le signal d'une révolution.

Le fils d'un de ses rois crut pouvoir attenter à l'honneur d'une femme, et la royauté disparut.

Un décemvir farouche voulut renouveler le même crime, et les décemvirs ne furent plus.

Un citoyen se présenta sur la place publique, saignant encore des blessures qu'il

avait reçues d'un sénateur ; et le sénat faillit périr, et le gouvernement changea de face.

Quels hommes ! chez lesquels on voyait la société frémir et s'ébranler toute entière, à l'aspect d'un de ses membres outragé. De quelle religieuse vénération ils étaient donc pénétrés pour la dignité du citoyen, puisque le gouvernement qui s'oubliait au point d'y porter ou d'y laisser porter atteinte, était anéanti sur l'heure ; et que, dans les irrésistibles accès d'une fureur généreuse, l'État se trouvait tout à coup renouvelé, comme si on eût voulu le purifier d'une profanation !

Il n'est pas dit que chez un tel peuple on parlât beaucoup des *droits de l'homme* ; mais je doute qu'ils aient été mieux respectés, mieux sentis nulle part : je doute que leur violation ait nulle part obtenu d'aussi promptes et d'aussi éclatantes vengeances.

Ce peuple, il est inutile de le dire, fut le plus libre de la terre. Comment en effet,

dans les jours de son énergie, la tyrannie aurait-elle pu se perpétuer chez lui? C'est la patience des opprimés qui fait l'audace des oppresseurs.

Des hommes, que je ne veux pas caractériser, ont voulu, dans ces derniers temps, nous le donner pour modèle. Ils ont osé nous parler des Romains. Insensés! Eh! si nous étions des Romains, vous ne seriez plus.

Quoi donc! veux-je ici, m'appuyant sur des exemples célèbres, provoquer, en présence de tous les partis, la terrible ressource des insurrections? A Dieu ne plaise! Je sais que ce serait le comble de la folie de vouloir, dans ce siècle de lumières, reproduire, chez une grande nation, de ces résistances désordonnées et convulsives, qui pouvaient tout au plus convenir à de petits peuples barbares, dans des âges d'ignorance. Qu'ai-je donc voulu? Quel a donc été mon

but, en rappelant ces terribles catastrophes? J'ai voulu en prévenir parmi nous de semblables. C'est parce que je redoute, avec tous les amis de l'ordre, une révolution nouvelle, que j'ai cru devoir retracer, aux yeux du gouvernement, les causes légères en apparence qui, chez un peuple célèbre, ont souvent suffi pour déterminer une révolution. Certes, un ennemi de l'autorité établie ne lui tient pas un pareil langage; au contraire, il voudrait que les salutaires leçons de l'histoire fussent perdues pour elle. Il ne lui montre pas les écueils contre lesquels elle pourrait se briser, il les lui cache; il n'élève pas la voix sur ses moindres écarts, il se tait, afin que, ne trouvant des contradicteurs nulle part, elle se livre avec sécurité à des écarts nouveaux, et prépare elle-même sa ruine, en provoquant, par l'excès de la tyrannie, de ces insurrections fatales qui sont la mort violente des gouvernemens.

SUR LE SYSTÈME

DE LA PERFECTIBILITÉ INDÉFINIE

ET SUR L'UN DE SES AUTEURS.

(*Fait en* 1802, *et imprimé pour la première fois dans le Journal des Arts.*)

Qui sait apprécier l'insuffisance des méthodes et la puissance de l'habitude; qui a réfléchi sur les développemens des êtres dans les périodes variées de leur existence, doit voir qu'il ne serait possible à l'homme de perfectionner indéfiniment ses facultés, qu'en prolongeant indéfiniment ses jours, c'est-à-dire, que nous ne pourrions arriver à un prodige que par un autre. Aussi un philosophe distingué, toujours conséquent dans ses erreurs mêmes, a-t-il donné à la fois ces

deux magnifiques espérances au genre humain. Il a même osé prétendre que dans ce progrès de nos facultés comme de nos jours, que dans cette lumière sans cesse croissante de notre intelligence, toutes les passions viles ou cruelles, ces taches de l'humanité, seraient comme consumées. Dans cette hypothèse, imposante au moins par son objet, ce drame mystérieux du monde irait donc, après tant de catastrophes, se dénouer dans un nouvel âge d'or. Admirons ici comment la poésie et la philosophie tour à tour balancent l'espèce humaine entre les regrets et les espérances; comment cette félicité, qui nous fuit toujours, est reléguée par l'une à l'origine du monde, et nous est montrée par l'autre dans les siècles à venir. Ainsi roule ce globe infortuné entre deux grandes images du bonheur.

Si je pouvais me résoudre à démontrer en quelque sorte ici la fausseté des titres de notre noblesse; si je me bornais du moins

à un essai rapide, j'observerais d'abord qu'en admettant les plus favorables suppositions sur l'état futur de nos sciences et de nos arts, ce serait toujours une opinion étrange que celle qui nous ferait arriver, en si grande pompe, à l'innocence et à la vertu : et il serait superflu peut-être de recourir à des théories, lorsque je pourrais opposer si souvent aux lumières modernes des vertus antiques; lorsque du moins je pourrais représenter nos arts, qui jusqu'ici ont eu un charme pour adoucir, mais non pour épurer nos mœurs; véritables bienfaiteurs des nations, dans ces orageuses périodes d'une civilisation naissante, mais toujours impuissans contre la dépravation des peuples policés, s'ils n'en sont pas les complices. Je demanderais même si, en supposant que nos facultés pussent atteindre à des développemens nouveaux, nous ne devrions pas nous attendre aussi à une éner-

gie nouvelle dans ces passions qui naissent avec nous; qui croissent avec cette raison même qui les combat; que notre déclin seul affaiblit. Des exemples viendraient encore à mon appui. Jetant mes regards sur ces contrées brillantes, où la nature plus féconde a semé l'esprit et développé les génies supérieurs, j'y montrerais les écarts de l'homme plus multipliés, malgré le joug des lois et les chaînes innombrables de l'opinion. Je rappellerais ces êtres extraordinaires qui fatiguent si souvent leurs siècles. Pour un qu'on admire et qu'on aime, j'en ferais voir tant d'autres qu'on n'admire qu'en pleurant; et peut-être que nous envisagerions alors cet accroissement même de nos facultés comme une calamité : peut-être que frémissant à la vue de notre espèce agrandie, comme à la vue d'une mer devenue plus vaste, sur laquelle souffleraient des vents plus impétueux; que reculant devant cet

avenir si brillant et si terrible, nous nous rejetterions dans notre médiocrité, comme dans un asile ; nous bénirions le ciel qui nous aurait fait moins grands, pour nous faire plus heureux et meilleurs. J'attaquerais ensuite ce principe lui-même de la perfectibilité indéfinie de nos facultés, et j'aurais pour moi les réponses de la physiologie ; la considération frappante de ces rares génies, qui sont venus de siècle en siècle expirer à peu près au même point, pour la vigueur, pour l'élévation de la pensée ; le plan général de la nature, variée dans la conduite des individus, mais uniforme dans la direction des espèces, que, dans ce balancement des individus, elle maintient et sépare ; enfin l'appréciation exacte des méthodes, dont les unes, comme les langues, ont bien pu perfectionner nos facultés, mais dans des limites déterminées et connues, tandis que d'autres, comme le langage analytique, ne

font plus que les aider sans les étendre. Passant de l'homme à ses ouvrages, je ferais voir que nos beaux-arts ne sauraient toujours suivre nos sciences dans leurs progrès, et que, par un effet de notre impuissance, nos sciences elles-mêmes, ce riche héritage des siècles, ce magnifique résultat des travaux de l'espèce entière, doivent s'arrêter un jour. Arrivé à ce dernier terme, qui, heureusement pour notre orgueil, se perd à une distance incalculable dans notre avenir; à ce terme fatal, au-delà duquel le système de nos connaissances, enfin invariablement fixé, ne fera plus que se transmettre d'âge en âge, pour être le désespoir de l'esprit humain encore plus que son triomphe; placé dans ce nouveau jour, où se découvriraient à moi ces trois grandes périodes de toute l'histoire des hommes, la première où se développe leur esprit (1),

(1) Par l'invention des langues.

la seconde où se développent leurs beaux-arts, la troisième où s'arrêtent leurs sciences mêmes : dans ce moment, où je verrais les destinées humaines accomplies, où j'éprouverais comme le besoin d'une espèce nouvelle qui vînt avec des facultés plus puissantes pour continuer notre ouvrage, je ne sais si, malgré cette vue importune de nos limites, et dans ce spectacle de nos passions sans cesse renaissantes, l'admiration et un tendre intérêt pour notre humanité ne seraient pas encore les impressions dominantes de mon âme. Je ne sais si je ne m'inclinerais pas, dans mon respect et dans mon amour, devant cet être merveilleux, jeté nu sur une terre sauvage, au milieu d'autres êtres qui semblent ne voir qu'une proie à dévorer, et bientôt l'ornement de cette terre et son roi : transformant, par ce prodige des langues, son instinct en génie ; par la puissance de ses arts, ses cabanes en

palais; par la sagesse de ses lois, d'errantes peuplades en sociétés florissantes; forcé dans ses progrès de tout disputer, de tout arracher à la nature, et plutôt son rival que son ouvrage.

Voilà et la marche que je pourrais suivre et les ménagemens que je devrais m'imposer, si j'entreprenais de combattre, avec quelque méthode, cette brillante erreur née de nos lumières mêmes, cette opinion si séduisante de la perfectibilité indéfinie. Mais il me serait trop pénible, et il serait déplacé peut-être d'aller débattre de point en point un système où se sont réfugiées les plus belles espérances de l'humanité. Qu'il me soit plutôt permis de louer l'auteur lui-même, de retracer l'impression que fit sur moi son ouvrage. Trop souvent la critique d'un système n'est que la satire de son auteur. Couronnons notre critique par notre hommage.

Ce fut dans ces premiers jours d'une ardente jeunesse, où l'âme neuve demande des émotions, comme un âge plus mûr cherche des vérités, ce fut alors que je parcourus les pages de l'écrivain infortuné dont le nom ne retentit pas assez à mon gré pour sa vengeance et pour notre honneur. Frappé d'abord de la nature de ses idées, je crus entendre Platon même : mais, lorsqu'au milieu de tant d'objets imposans et vagues, je remarquai un style simple et précis ; que toujours ébranlé, je trouvai l'auteur toujours froid et tranquille, cet enthousiasme qu'il m'inspirait, sans le partager, n'eut plus de bornes, et il me sembla qu'une intelligence céleste daignait parler aux hommes. Quel surcroît d'étonnement, lorsque je me rappelai que l'homme qui concevait une si grande idée de son espèce, qui lui prophétisait d'un ton si calme d'aussi hautes destinées, écrivait sous l'empire de l'ignorance

et de tous les crimes (1); que des bourreaux avaient proscrit cette tête qui rêvait leurs vertus; que, contraint de se dérober du milieu des hommes, il fuyait dans des lieux écartés, dans des bois, comme un monstre poursuivi par des sauvages! Quelle est donc, me disais-je, cette âme si ferme et si pure, qui, dans la situation la plus déchirante, développe tout un système, et n'interrompt par aucune plainte le tranquille cours de ses pensées! Je ne pus m'empêcher de donner des larmes à celui qui ne s'en permettait aucune sur lui-même; et, le front incliné dans un recueillement presque religieux, j'admirai profondément l'homme vertueux qui sait souffrir, pardonner et se taire. Cette sérénité dans la douleur, ces idées si élevées, ces sentimens si magnanimes, au milieu du délire de toutes les factions,

(1) Sous la Terreur.

brillèrent alors à mes yeux, comme ce léger azur qui se découvre dans la tempête; et je vis bien que dans l'ordre éternel des destinées, lorsqu'arrivent ces jours d'égarement et de fureur, où les nations sont comme abandonnées à un déluge de crimes, s'élèvent aussi de ces âmes privilégiées, où l'humanité menacée d'un naufrage universel trouve encore un asile.

Vous, les amis de l'homme dont je cherche vainement les statues et la tombe, dites à ceux qui pourraient le haïr encore, qu'au milieu de ses maux, il n'a songé qu'aux prospérités d'une génération meilleure. Vous, peintres, qui demandez de grands objets, représentez-le debout parmi des ruines, les regards tournés sur l'avenir, et dans sa main le livre de *la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine.*

SUR BRUTUS

FAISANT MOURIR SES ENFANS.

(*Imprimé pour la première fois, en* 1798, *dans le journal intitulé :* Les Nouvelles Politiques.)

Préférer l'univers à sa patrie, sa patrie à sa famille, sa famille à soi-même; voilà l'ordre de nos devoirs, tels qu'ils ont été réglés par la raison. Se préférer soi-même à sa famille, sa famille à sa patrie, sa patrie à l'univers; voilà l'ordre de nos affections, telles qu'elles ont été inspirées par la nature. Comme on le voit, dans chacun des points de la grande division que je viens de tracer, nos affections sont aux prises avec nos devoirs, et la vertu n'est elle-même que le triomphe de ces derniers sur les premières.

Si la nature nous inspirait tout ce que la raison nous commande; si nous voulions tout ce que nous devons; alors, faisant le bien sans effort, nous n'aurions plus précisément de vertus, mais des perfections; nous ne serions plus des hommes, mais des dieux. C'est de ce point de vue général qu'il faut envisager les choses, si l'on veut voir les questions les plus compliquées de la morale se simplifier et se résoudre. Descendons au cas particulier de Brutus.

L'action de Brutus n'est pas un crime, s'il a immolé ses enfans à sa patrie. Elle est une vertu, si, en les immolant à sa patrie, il les a aimés. Je ferai donc deux questions :

1°. Brutus voulait-il la liberté de son pays? Il l'a voulue, puisqu'il l'a fondée; il l'a voulue, puisqu'il est mort pour elle. On m'objectera peut-être que c'est moins la puissance du peuple que du sénat, qui remplaça

d'abord l'autorité des Rois. Je réponds que Brutus me paraît plus grand par là même. Il se garda bien de transporter l'autorité toute entière à une multitude ignorante et presque sauvage. Vrai modèle des chefs populaires, il sut concilier l'énergie et la mesure; il voulut tout ensemble la liberté et l'ordre.

2°. Brutus aimait-il ses enfans? S'il ne les aimait pas, le sacrifice qu'il en a fait n'a pas coûté à son cœur, et dès lors point de vertu, car point d'effort. Or, suivant des témoignages respectables, le jour où il les condamna peut être aussi appelé le jour de son supplice. Bien loin de les immoler à son orgueil, il parut s'immoler avec eux à sa patrie; de sorte que, dans cette même journée, où l'on ne veut voir en lui qu'un bourreau, il fut peut-être la première victime.

Il ne nous reste donc qu'à l'admirer et le

plaindre. Admirons le citoyen qui sacrifiait ses enfans à sa patrie ; plaignons l'homme contraint de faire un pareil sacrifice. Car on est toujours à plaindre, quand on se trouve placé entre ses affections et ses devoirs ; et, pour ne pas sortir de mon sujet, entre les tendres sentimens de la paternité et les sévères idées de l'ordre public.

AD SUMMUM PONTIFICEM

Per Nicœam iter facientem (postridiè ejus adventûs.)

ANNO 1814 MENSE FEBRUARIO (1).

(*Imprimé, en* 1814, *dans le journal de Nice.*)

Ex his populorum obsequiis, qui tibi obviàm effusi procurrunt, tanquam omnes in patris amplexum involarent, judicare potuisti, venerande Pontifex, ut nostris animis firmiter hæc religio inhæreat, quam aliquot insanientis sapientiæ professores evellere tentârunt.

Dùm eam, quasi imperiorum ritu senes-

(1) L'auteur professait alors la rhétorique dans le lycée de cette ville.

centem, facilè se eversuros arbitrarentur, in te præsertim pristinæ ejus ætatis decor ac velut flos juventæ refulsit.

Ejus profectò eximias exprompsisti virtutes, quæ in dolore vigent, in squalore enitescunt; adeò ut, omni magnitudinis humanæ præsidio destitutus, apparueris major. Exilium, vincula tibi gradus extiterunt, quibus suprà cæteros homines nobis visus es ascendere. Hoc ipso quòd ex illâ primariâ Christianorum civitate aberas, tua nobis veneranda imago vividiùs affulsit.

Dicam quod sentio, et quæ fortiter egisti, fortiter extollam. Non solùm Ecclesiæ sanctitas, sed Europæ dignitas, quantùm in te fuit, illibata mansit. Tu adversùs illam vim cæteros principes obruentem, ut bellator inter ruinas, stetisti inconcussus. Tu eam propriis Christianorum armis, patiendo, devicisti.

Si quid in hâc terrâ tuam animam ad

cælestia eminentem recreare valeat, fruere illâ, quæ jam nunc tibi decernitur, virtutum mercede; fruere universi Christianorum orbis acclamationibus, qui, certantibus studiis, te iterùm quodammodò ad hanc supremam Sedem eligit, quam tunc præclariùs implevisti, cum profanorum oculis vacua videretur.

L'auteur a essayé de traduire ce discours en français, et, dans cette lutte avec lui-même, il s'est convaincu, comme dans beaucoup d'autres circonstances, qu'un moderne, qui veut se familiariser avec cette belle langue des Romains, ne doit pas tarder à la trouver plus commode pour l'expression de ses idées, que sa langue maternelle même.

TRADUCTION

DE L'ARTICLE PRÉCÉDENT.

Harangue au Pape, passant par Nice, le lendemain de son arrivée.

(10 Février 1814.)

Ces hommages des peuples qui accourent au-devant de vous, comme on accourrait au-devant d'un père, vous font juger sans doute combien est puissante sur nos âmes cette religion que des philosophes insensés ont essayé d'abattre.

Tandis qu'ils espéraient en triompher sans effort comme d'un Empire parvenu à sa décrépitude, elle a reproduit en vous tout l'éclat de ses plus beaux jours et comme la fleur de sa jeunesse.

Certes, vous avez déployé de ces vertus qui ne sont qu'à elle, de ces vertus dont le caractère est de briller dans les humiliations et de croître dans les souffrances; en sorte que, dépouillé de tout l'appareil de la grandeur humaine, vous avez paru plus grand. L'exil, la captivité, ont été pour vous comme les degrés par lesquels vous vous êtes élevé au-dessus des autres hommes. Dans toute cette période, où vous avez disparu de la capitale de votre Empire, votre image vénérable n'en a que plus vivement frappé nos âmes.

J'exprimerai ma pensée toute entière, et je mettrai à vous louer le même courage que vous avez mis à bien faire. Vous avez sauvé, autant qu'il a été en vous, non-seulement les droits de l'Eglise, mais l'honneur de l'Europe. Tandis qu'une puissance inouie dans l'univers accablait toutes les autres, vous avez constamment paru devant elle

comme un guerrier debout sur des ruines; et armé de la seule patience du chrétien, vous êtes resté vainqueur.

Si quelque chose sur la terre peut captiver une âme qui soupire vers le ciel; en attendant les récompenses éternelles, jouissez de celle qui vous est dès maintenant offerte; jouissez de ces acclamations de tout le monde chrétien qui, dans ses transports, fait de vous comme une réélection pour ce siége auguste, que vous n'avez jamais si bien rempli, que lorsqu'aux yeux des profanes il pouvait paraître vacant.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LES JUIFS,

Depuis le retour de la captivité de Babylone jusqu'à la destruction de Jérusalem par les Romains.

Depuis le retour de la captivité de Babylone, on vit les Juifs moins enclins à leurs premiers désordres par le souvenir de leur châtiment; mieux connus des autres peuples par la traduction de leurs Écritures en langue grecque, et par leur dispersion dans différentes contrées, où ils parurent comme soldats, comme marchands, comme colonie; mais, en général, méprisés et haïs, à cause de leurs coutumes qui semblaient absurdes et tristes, et de leur insurmontable aversion

pour les coutumes étrangères; dans les pays les plus éloignés, ne perdant jamais de vue Jérusalem et leur culte; envoyant de toute part à leur commune patrie les tributs que leur religion prescrivait; confiant partout à des synagogues le dépôt de la loi, à des ethnarques l'administration de la justice; par la mutuelle assistance qu'ils se prêtaient dans le malheur ou dans les voyages, offrant l'image d'une grande famille dispersée par toute la terre; se laissant abuser, dans les derniers temps, par leurs docteurs, dont les uns, mettant des cérémonies à la place de la morale, ne firent que des hypocrites; et dont les autres, niant l'immortalité de l'âme, ne firent que des libertins; au milieu de ces écarts de l'esprit et des passions, qui venaient signaler le déclin de l'ancienne loi, quelques âmes pures pratiquant d'avance les vertus de la nouvelle; de sorte qu'on pouvait déjà prévoir

ceux qui devaient combattre la vérité, et ceux qui devaient mourir pour elle; et, dans toute cette période qui embrasse plus de 600 ans, la nation successivement placée dans les circonstances les plus diverses; paisible sous les Perses et sous les Macédoniens; favorisée, puis persécutée par les rois de Syrie, et montrant alors au monde les premiers martyrs; se relevant avec éclat sous Juda-le-Machabée; livrée à des dissensions sous ses derniers successeurs; ravagée par les Parthes; tyrannisée par Hérode; et tombant enfin sous le joug des Romains, qui, après l'avoir opprimée par leurs gouverneurs, détruisirent la ville capitale, et par là consommèrent, dans ce peuple extraordinaire, cette dispersion qui dure encore.

SUR

LES TROUBLES DE NISMES.

(*Envoyé de Nîmes a un inspecteur de l'Université, le* 21 *janvier* 1816.)

Vous m'avez demandé des renseignemens sur les troubles de cette ville. C'était m'imposer la tâche d'un juge sur une matière bien délicate. Si j'ai tardé à vous écrire, voyez en moi non de la paresse, mais du scrupule. Je me sentais bien assez d'impartialité, mais non assez de lumières pour vous répondre sur-le-champ. La même situation, qui peut contribuer chez moi au premier avantage, s'oppose au second : je vis dans un isolement étrange. Pour vous plaire, j'ai essayé d'en sortir. J'ai interrogé quelques personnes des deux partis, et d'autres qui

ne sont d'aucun parti. J'ai même pris sur moi, chose bien rare, de lire d'un bout à l'autre un ouvrage sans style ; mais l'auteur, au défaut de l'esprit et du goût, me paraissait avoir de la conscience.

Cette ville renferme sans doute d'excellens esprits, des âmes généreuses, capables des plus beaux dévouemens. Ainsi le gouvernement libre, donné par le roi, n'a pas aujourd'hui de plus zélés partisans que beaucoup de ces protestans, désignés comme les éternels ennemis de l'autel et du trône par des catholiques exaltés. Et, parmi ces catholiques eux-mêmes, tout exaltés qu'ils peuvent être, il s'en est rencontré, dans ces derniers malheurs, d'assez magnanimes pour sauver leurs ennemis, lors même qu'ils n'étaient pas assez justes pour les croire capables de leur rendre la pareille? Et cependant ils ne faisaient que payer alors cette dette de l'héroïsme, que tous les partis en

France, nous ne saurions trop le redire, ont payée tour à tour. Il existe donc ici (et c'était pour moi un besoin de vous le dire d'avance), il existe ici, comme ailleurs, de ces âmes qui, au milieu de toutes les fureurs des révolutions, sauvent l'honneur de l'humanité. Il ne me reste plus qu'à vous offrir de ces aperçus d'après lesquels vous pourrez juger quel a été leur nombre ou leur influence.

Les protestans ont cruellement abusé de la victoire en 1790. Égarés par des craintes chimériques sur la résurrection d'un ancien ordre de choses qu'ils abhorrent, ils n'ont pas suivi le duc d'Angoulême en 1815; s'aveuglant et s'endurcissant toujours davantage, ils ont tourmenté ceux qui l'avaient suivi. De là les excès du parti catholique dans les commencemens de la seconde restauration. Des milliers d'hommes de la ville et des campagnes, poussés par tous les motifs qui

font les révolutions, se sont montrés dans un instant partout, et sont devenus la seule puissance. Des pillages, des assassinats, étaient les nouvelles de chaque jour, de chaque nuit. Ce torrent écoulé, quelques centaines de furieux, enrégimentés sous les ordres d'un homme qui s'était fait leur chef par son audace, se sont pour ainsi dire chargés d'entretenir à eux seuls le même système d'horreurs; et secondés, dans une grande portion du peuple, par l'activité des uns, par l'inertie des autres, ils ont commis tous les excès que l'on peut attendre d'une tribu de sauvages, pendant plusieurs mois, en plein jour, avec une sorte de discipline et d'ordre, avec impunité. Du moins, dans les trois mois de l'usurpation, si des horreurs ont eu lieu dans les campagnes, la ville restait paisible. Les chefs du parti vainqueur, accoutumés à une longue domination, avaient su, dès l'abord, ressaisir les

rênes, de manière à tout diriger dans ce parti, comme à tout comprimer dans l'autre. Alors, si je puis le dire ainsi, le mal qui était dans le gouvernement même, coulait paisiblement par le canal des lois. A cette tyrannie des lois la multitude n'avait pas mêlé la sienne : en sorte qu'aux yeux d'un observateur qui, comparant les deux époques, ne considérerait que la ville et les apparences, un gouvernement, qui devait recommencer la révolution, s'est annoncé comme s'il devait la finir, et un gouvernement qui devait la finir, s'est annoncé comme s'il devait la recommencer. Le comble des maux, à cette seconde époque, c'était que des hommes d'une conduite d'ailleurs irréprochable, que des femmes même étaient loin d'en gémir. Quoiqu'ils dussent craindre que cette populace de furieux ne frappât au hasard, ce qui est arrivé quelquefois, ils se consolaient de leurs terreurs

par la perspective de leur vengeance dans l'émigration forcée de la partie protestante. Nous avons vu des hommes, qui se disaient catholiques et royalistes, rester sourds aux remontrances de leurs pasteurs, aux ordres de leur roi, chercher même dans un prince du sang un chef de parti, qu'ils pussent opposer à l'autorité royale. Vainement cet excellent prince, animé de tout l'esprit de son oncle, proteste, à son passage, contre des horreurs par lesquelles des insensés croyaient peut-être lui plaire. Lorsque, deux jours après son départ, le temple des protestans se rouvre, sur son ordre; la populace les insulte; le général qui veut la réprimer, trouve des soldats trop peu dociles, est lui-même blessé presque à mort, et l'assassin se dérobe. Je ne puis croire qu'une maison riche du parti catholique lui ait donné asile, qu'elle ait fait faire pour lui une collecte abondante, qu'elle lui ait mé-

nagé les moyens de s'enfuir à Gênes, où il jouirait, où il vivrait de son crime. Quoi qu'on ait voulu me persuader de ces derniers détails, je suis tenté d'y reconnaître un de ces bruits qu'auront imaginés, dans le parti contraire, quelques uns de ces malheureux qui se consoleraient ainsi par des mensonges, en attendant qu'ils puissent se venger par des assassinats ; car je ne puis dissimuler que de ce côté aussi la férocité se trouve souvent dans cette portion du peuple où nous aimons à rêver de la simplicité et de la bonté. Et, à l'occasion du dernier événement, je manquerais à la vérité, si je n'ajoutais que la fureur de la multitude catholique avait été un peu provoquée par la joie insultante, par l'air de menace de quelques protestans, qui, dans cette ouverture de leur temple, voulaient voir non le triomphe de la loi, mais le leur. Vous voyez que, dans cette douloureuse

exposition où je m'engage, je porte de tous côtés mes regards, pour ne laisser échapper aucun tort. Aujourd'hui enfin la ville est calme, mais elle n'a pas tout le mérite de sa tranquillité. Elle la doit en partie à des forces étrangères et à l'opinion qu'elle s'est enfin formée de la vigueur du roi, de sa persévérance à se montrer le roi de tous les Français. En 1790, l'effusion du sang a été plus grande et le scandale moindre, parce que tout s'est passé en quelques jours, dans le feu, dans l'impétuosité de la victoire. Et alors aussi les vainqueurs n'ont pas su s'arrêter d'eux-mêmes. Il a fallu que la généreuse garde de Montpellier vînt les comprimer. Ainsi, de quelque côté que vous vous tourniez, lorsque vous considérez les malheurs de cette ville, vous frémissez toujours; et vous lui soupçonnez enfin un esprit vindicatif, dans un degré d'énergie qui n'existe point ailleurs. Voilà la cause secrète

qui explique à mes yeux tous ses maux ; voilà la vraie raison pour laquelle la révolution, si séduisante à son aurore dans plusieurs parties de cet Empire, a offert, dès l'abord, ici l'affreux caractère qu'elle a pris enfin partout.

Quelle magnifique occasion de rompre ce long enchaînement de vengeances ne s'était pas offerte aux protestans en 1815 ! Qu'ils eussent marché pour le duc d'Angoulême, au moment où ce prince pouvait leur avoir manifesté quelque méfiance, à la suite des rapports exagérés dont il était assailli ; qu'ils eussent rivalisé de zèle avec le parti de leurs accusateurs ; qu'ils eussent combattu pour lui, malgré lui-même (car ils en étaient réduits à cette étonnante extrémité), la beauté d'une telle conduite aurait subjugué les âmes les plus grossières, les plus haineuses, et la réconciliation se faisait sur le champ de bataille. Que les catholiques, à

leur tour, dans leur dernier triomphe, eussent accueilli avec bienveillance, ou du moins sans colère, les protestans confus et tremblans; dans l'effusion des plus nobles sentimens produits par une si noble démarche, il n'aurait plus subsisté de distinction entre les partis qu'en ce que les vaincus auraient plus chéri les vainqueurs que ceux de leur parti même. Il est vrai que cette sublime avance faite à un parti par l'autre est une de ces choses que le législateur ne doit pas généralement attendre de la nature humaine, réduite à ses seules forces. Il aurait fallu surtout cet esprit évangélique que Louis XVI a porté sur l'échafaud et Louis XVIII sur le trône; il aurait fallu la religion même pour éteindre ainsi des haines que nous sommes convenus d'appeler haines de religion; comme si le langage de l'homme s'était mis d'accord avec ses passions, pour calomnier ce qu'il faut qu'on adore, en

présentant le remède comme le mal lui-même.

Nous ne jouissons donc ici que d'une suspension d'hostilités. S'il existait un ouvrage sorti de la main des hommes, qui pût en faire une paix sincère et durable ; qui pût consommer au fond des cœurs ce que l'autorité n'a fait qu'ébaucher au dehors ; ce serait sans doute cette pure émanation d'une âme royale et chrétienne, ce testament, le plus beau trésor de la dynastie renaissante. A la première lecture publique que j'ai entendue de cette pièce où la bonté devient sublime, j'ai été si fortement ému, que je croyais ma sensibilité épuisée. J'ai osé me présenter à une cérémonie nouvelle et plus imposante, c'était comme défier la douleur ; j'en ai été accablé. Il me semblait alors que le pardon des plus cruelles offenses me serait échappé avec mes larmes. Abandonnant mon âme à des fictions dans lesquelles je refaisais en quelque sorte notre

histoire, je rêvais aux résultats qu'auraient pu produire ces admirables paroles, si elles avaient été entendues dans nos temples et dans nos camps, aux jours mêmes du délire et du crime, et je me figurais le peuple français paraissant enfin lui-même, après tant de factions, pour opérer comme la révolution de la douleur et de l'humanité; je me figurais les citoyens et les soldats confondus, brisant, les larmes aux yeux, cette monstrueuse puissance d'une assemblée qui croyait les représenter par un assassinat, et, dociles sujets du roi qui n'était plus, se montrant les dignes vengeurs de la victime en épargnant jusqu'au sang de ses bourreaux. Elle sera donc aussi magnifique dans l'avenir qu'elle a pu être douloureuse d'abord, cette destinée d'un prince dont les paroles dernières vont devenir un bienfait pour toutes les générations, en se présentant sans cesse aux esprits, à côté de notre révolu-

tion, comme la plus salutaire moralité du plus terrible des drames. Ne vous semble-t-il pas, dès lors, que cet empire de la bonté, dont il avait fait un si malheureux essai sur son peuple, lui est donné, après sa mort, sur tous les peuples, pour tous les siècles ?

DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE,

EXERCÉE

SURTOUT PAR LES JOURNALISTES.

Ce discours, imprimé en 1815, à Marseille, a été fait à l'occasion du sujet proposé par l'Institut, sur les avantages et sur les inconvéniens de la critique littéraire. Il est postérieur au concours.

Pénétrée du sentiment douloureux que doit produire la vue des obstacles qui se présentent au-devant du génie, une assemblée, bien digne d'en être l'organe, a jeté un regard sur ce tribunal élevé à côté d'elle pour juger les titres à la gloire littéraire. Trop grande pour chercher ailleurs que dans ses travaux un rempart contre la critique;

trop éclairée pour ne pas lui reconnaître quelques avantages, même lorsqu'elle s'égare, et quelques inconvéniens, même lorsqu'elle est juste, elle a voulu, non la combattre, mais la juger, et, par un appel fait à tous les talens, provoquer un nouvel ouvrage qui devînt, pour la littérature, un nouveau trésor, comme il pouvait devenir, pour la critique elle-même, une occasion plus éclatante de faire ressortir et ses avantages et ses inconvéniens.

Je viens après le combat; et, quels que soient mes succès, sans doute que j'envierai toujours le sort de ce jeune vainqueur, dont le triomphe est devenu celui des lettres elles-mêmes, dans ce jour mémorable où il a vu de si grands princes s'efforçant d'éclipser la majesté de leur rang, pour ne laisser briller que sa gloire (1). Mais, outre que cette car-

(1) Ce trait est relatif à la séance académique, où

rière, où l'on cherche la vérité, reste éternellement ouverte à tous les concurrens, qui, dès lors, en se disputant la palme, doivent se voir sous les yeux, non plus d'une assemblée, mais de toutes les générations; la question que j'entreprends aujourd'hui de résoudre, s'est présentée à moi avec une telle grandeur, que j'ai jugé impossible de la traiter dignement, dans les jours de notre servitude. C'est à cette époque heureuse où un grand peuple a retrouvé sa liberté avec ses rois (1); où rien n'a pu

---

M. Villemain, auteur d'un discours sur le même sujet, fut couronné en présence de l'Empereur de Russie, de l'Empereur d'Allemagne et du Roi de Prusse, qui étaient venus à l'assemblée, sans appareil.

(1) [*Note faite en septembre* 1815.] L'histoire des nations n'offre rien de comparable au phénomène de cette liberté française, d'abord flétrie dans les malheureux essais d'une république, rêve de quelques âmes honnêtes, prétexte de quelques monstres; bien-

enchaîner nos pensées que ces convenances sacrées qui les embellisent, c'est alors qu'il m'a semblé recevoir, dans une inspiration irrésistible, l'ordre de commencer.

---

tôt après détruite par l'homme qui n'avait semblé vaincre que pour elle, et qui sans doute aussi avait un peu vaincu par elle; reparaissant d'une manière imposante, avec la dynastie même proscrite en son nom; une seconde fois détruite dans ce pacte monstrueux entre le despotisme et l'anarchie qui feignaient de s'unir; une seconde fois reproduite au milieu d'un appareil de forces étrangères ordinairement employé à la détruire, dans cet événement que nous pourrions appeler le pacte entre un grand prince, sans cesse tourmenté du besoin de pardonner, et un grand peuple fatigué enfin du scandale des révolutions : accord sublime, où l'on ne peut pas même dire, à l'égard de la majorité de ce peuple, qu'aux larmes de joie se soient mêlées celles du repentir, puisqu'au moment même où le prince et cette majorité de son peuple semblaient armés l'un contre l'autre, ils ne voyaient leurs ennemis que dans ceux qui les avaient séparés.

Si quelque chose au monde doit se présenter avec tous les attributs de l'indépendance, c'est le rôle du critique, disons mieux, de l'homme de lettres en général. Que dans ce système, où il existe, on ne lui oppose pas des prétentions qui ne peuvent avoir lieu que dans un autre. La république des lettres a dû échapper aux lois de la société sur les prééminences. L'homme est dans cette république, par les facultés de l'esprit, ce qu'il est dans l'état sauvage par les facultés du corps. Il ne voit autour de lui ni sénat, ni prince. Tout ce qui n'est pas doué des qualités éminentes de l'esprit, est peuple à ses yeux. Si, dans ses pressantes attaques, il paraît blesser quelques convenances, il s'absout par la victoire. Dans ce perpétuel conflit, l'empire est au plus digne. Il en est comme de cet autel mystérieux, dont le sacrificateur devait sans cesse disputer ses droits au premier

rival, qui se présentait pour le combattre. Et il est heureux qu'au milieu des distinctions nécessaires de l'ordre social, se maintienne cet ordre de choses où chacun ne peut se distinguer que par ses qualités personnelles. La critique est donc le droit de tous. Ne doit-elle pas être de plus envisagée comme le premier besoin des lettres ? En supposant même que des génies supérieurs ne manquent jamais à un peuple, deux causes de décadence menaceront toujours sa littérature : l'indocilité de l'esprit de l'homme impatient de secouer le joug des règles, et la nature des obstacles que le grand écrivain est forcé de vaincre à son début ; c'est-à-dire, que nous devons craindre que des ouvrages bizarres ne prospèrent, et que des chefs-d'œuvre ne puissent parvenir à se faire connaître. Pour échapper à ce désordre des talens restés dans l'obscurité, et des innovations où les talens mêmes seraient fu-

nestes, des âmes généreuses et des esprits réfléchis, tout ensemble, ont dû soupirer après l'établissement d'une critique régulière, qui mît autant de soin à faire connaître le grand écrivain, qu'il a pu en mettre à se rendre digne d'être connu; qui, pour mieux remplir ce noble projet de faire apprécier les vrais chefs-d'œuvre, se hâtât de nous dévoiler ces fautes subtiles où pourrait échouer notre goût, et enlevât au génie qui s'égare, ce prestige avec lequel il pourrait égarer la foule.

Mais cette critique, qui est légitime, lorsque sa puissance n'est fondée que sur les talens de l'esprit; qui peut être éminemment utile, lorsqu'elle s'attache à les faire ressortir dans les autres, devient évidemment une usurpation, lorsqu'elle refuse aux auteurs la faculté de se faire entendre dans cette feuille publique où elle les juge, et, dans cette supposition surtout, peut devenir

une grande calamité, lorsqu'elle rassemble en elle-même les vices qu'elle devrait combattre. Observons-la d'abord dans cet état même d'usurpation, qui, comme tant d'autres, peut se légitimer par un noble usage de la puissance. Ce sera l'observer dans toute l'énergie de ses moyens pour le bien comme pour le mal. Ce sera dès lors disposer les esprits à mieux apprécier son influence, dans tous les états où elle pourrait s'offrir. Et, pour établir un ensemble qui embrasse tout, dans ce système où nous allons entrer, imaginons un point de perfection qui devienne notre terme de départ. C'est-à-dire, dans cette institution de la critique, telle qu'elle existe réellement de nos jours, essayons de concevoir un grand critique tel qu'il pourrait exister.

Supposons donc, dans l'homme chargé d'un tel ministère, une tête ferme, qui n'attende pas l'opinion d'autrui pour en avoir

une; une patience que ne puissent lasser les attentions scrupuleuses de cet examen préliminaire, aussi pénible souvent pour les hommes d'un esprit délicat, que pour les hommes sans esprit; cette belle disposition d'une âme, qui aime à présumer le talent, comme des juges humains aiment à présumer l'innocence; et, afin qu'il puisse captiver tant de lecteurs que pourrait effaroucher la raison sans parure, supposons lui, en outre, quelques-unes de ces qualités brillantes qu'il doit juger dans les autres; qualités, d'ailleurs, qu'il est difficile de bien juger, si on ne les a soi-même. Que, dans les momens mêmes où il est condamné à la gravité, on voie en lui, non la faiblesse qui se traîne, mais la force qui se modère; non cette lenteur qui, en s'accélérant, deviendrait maladresse, mais cette vivacité qui, en se réprimant, devient la grâce. Voilà le critique distingué, tel que nous

pouvons le concevoir; l'homme vraiment digne de poser, sur la tête de l'orateur ou du poëte, cette couronne qu'il pourrait mériter lui-même. Suivons-le dans ses travaux.

Le génie, à son début surtout, au milieu de l'indifférence du grand nombre, doit craindre et ces esprits étroits qui ne peuvent pas l'apprécier, et ces âmes jalouses qui ne veulent pas l'honorer : de sorte qu'à l'entrée de cette belle carrière des lettres, nous pouvons nous figurer comme deux monstres toujours prêts à étouffer tout ce qui peut briller un jour, la sottise et l'envie. Toujours armé pour les combattre, le grand critique se hâte d'éclairer, de subjuguer tous ces hommes inattentifs ou superbes, qui, dans l'écrivain nouveau, prendraient le sublime pour de l'emphase, tandis que, dans le grand écrivain depuis long-temps connu, ils prendraient l'emphase pour le sublime; qui ne jugent pas de l'auteur par l'ouvrage,

mais qui jugent de l'ouvrage par je ne sais quelle idée confuse qu'ils se sont d'avance formée de l'auteur. Comme ils savent que le vrai talent est rare, ils craignent de s'aventurer et dans des lectures qui seraient pour eux sans plaisir, et dans des éloges qui ne seraient pas pour eux sans honte. Ils sont peut-être retenus encore par ce sentiment secret, qui fait que l'on s'oppose aux dominations nouvelles. Et voilà comme, enchaînés tout ensemble par leur paresse, par leurs préventions, par leur orgueil, ils se retranchent obstinément dans l'indifférence pour tous les écrivains qui osent se présenter à la suite de ce petit nombre qu'on révère.

Attentif à réprimer cette disposition d'esprit qui fait que, relativement aux écrivains nouveaux, nous résistons en quelque sorte à l'admiration, notre critique se garde bien dès lors de repousser avec dédain tous ces hommes qui, en littérature, veulent se dis-

tinguer du peuple, et qui forment eux-mêmes un peuple si nombreux. S'il finit par les juger avec sévérité, il commence par les envisager avec respect, parce que, comme cette cité célèbre qui réservait un autel pour le dieu inconnu, il aime à croire que, parmi tant d'écrivains qu'il ne connaît pas, il s'en trouve peut-être quelques-uns plus dignes de ses hommages que tous ceux qu'il honore. Se condamnant donc à des lectures fastidieuses, pour ne nous en procurer que d'agréables, il peut se comparer à ces hommes qui, pour arriver à quelques parcelles d'or, s'imposent les travaux les plus durs, dans les profondeurs les plus sombres. Heureusement pour la littérature et pour lui, si cette même disette de talens, qui rend sa tâche pénible, la rend nécessaire; par son ardeur à l'exécuter, il la rend bientôt plus facile. En immolant, dès l'abord, tant d'écrivains médiocres,

au dieu du goût dont ils allaient profaner l'autel, il imprime une terreur salutaire à tant d'autres qui allaient les suivre. Toute cette foule s'éclaircit, se dissipe devant lui, pour laisser la place libre au vrai talent, trop souvent caché derrière elle. Et, comme sa maxime est de faire le plus grand bien possible à la littérature, en faisant le moins de mal possible au littérateur, on se soumet généralement, sans murmure, aux décisions de l'homme qui a prononcé sans colère. Tandis qu'il parvient à ce résultat si rare de ne pas se faire haïr de la médiocrité qu'il condamne, quelle tendre vénération n'éprouve pas pour lui cette âme jeune et vive, dont il a pressenti ou développé le talent, et prédit ou hâté la gloire! Elle l'aimera, sans doute, comme la gloire elle-même. Or, si l'amitié est un trésor, quelle magnifique position que celle de l'homme qui peut, dès l'abord, lever un

tel tribut sur les esprits les plus distingués de son siècle! Sans doute, qu'en parlant des avantages qu'il doit procurer aux lettres, je ne pouvais oublier cet avantage si précieux, qu'il doit recueillir pour lui-même. Un tel résultat devait, en quelque sorte, reluire dans ce discours, de même qu'à côté de la vertu doit briller sa récompense.

Si au milieu de tant d'amours-propres, toujours prêts à s'enflammer, il sent qu'il exerce une des magistratures les plus délicates; au milieu de ces esprits toujours disposés aux plus violens écarts, il sent qu'il en exerce une des plus imposantes. Dans le premier cas, il est plus prompt à s'alarmer qu'à s'enorgueillir de son pouvoir. Dans le second, il en use avec la fermeté que déploîrait un sénat inébranlable, dans une république orageuse. Ainsi, à la vue de cette foule d'ouvrages qui sont journellement le supplice de son goût, faisant

de perpétuels efforts pour qu'ils ne deviennent pas les écueils du nôtre, il s'attache sans cesse à épargner à son siècle le scandale de ces admirations pour les productions les plus bizarres ; scandale qui devient la honte de la littérature d'un peuple, et qui, à force de se répéter, finit par en être la ruine.

Malgré sa noble résistance, de fausses doctrines, des réputations usurpées peuvent prévaloir de loin en loin. Mais, à la lumière du flambeau qu'il fait incessamment briller sur la littérature entière, tout est bientôt envisagé sous son vrai jour. Ces esprits audacieux, qui croyaient déguiser leur faiblesse par la violence de leurs écarts, sont bientôt proscrits comme des téméraires, comme des sacriléges ; et cette multitude momentanément séduite revient, avec une sorte de vénération religieuse, vers ces antiques modèles dont la simpli-

cité est si magnifique et la sévérité si attrayante.

Quelle que soit la grandeur des attributions de son ministère, il n'a pas l'orgueil de donner ses décisions comme une loi. Sur ces points délicats, surtout, où les meilleurs esprits se partagent, le public est, à ses yeux, le vrai souverain. Mais, dans ces momens d'effervescence que déterminent presque toujours de grands événemens littéraires, il voit comme un interrègne où il doit lui-même ressaisir la puissance. Il s'efforce alors d'exercer sur le public ému ou encore trop peu instruit, cet ascendant que le public, enfin plus éclairé et plus calme, doit reprendre sur lui-même. Ainsi s'opère comme un flux et reflux du pouvoir entre lui et ce public, dont il est tour à tour l'adversaire et l'organe.

Au lieu du goût, est-ce la morale que

l'on ose attaquer sous ses yeux ? Se présente-t-il devant lui quelques-uns de ces écrivains qui cherchent des lecteurs à force de scandale ? A l'instant, je ne sais quoi de brusque et de hautain se manifeste dans cette âme si paisible. Sa voix a tonné comme un cri de guerre, et tout le bataillon sacré des hommes de bien s'est rallié, s'est pressé autour de lui. Dans l'imposante attitude de l'homme qui croit tenir son ministère de la société même, il perce de tous les traits du ridicule, il écrase de tout le poids du génie ces insensés qui, pour faire parler d'eux, osent ébranler l'édifice même qui les protège. Hors de ces circonstances éclatantes, comme le guerrier revenu du combat, il ramène la sérénité sur son front, et malgré les reproches de quelques hommes trop ardens qui déforment leur vertu par l'humeur, et appauvrissent leur littérature par l'intolérance,

je le vois dérobant sa belle âme à la tyrannie d'un système, au supplice de haïr; tenant à toutes les opinions par ce qu'elles ont de noble et d'élevé; applaudissant, avec un égal transport, aux prodiges qu'ont pu opérer et l'honneur des monarchies et l'enthousiasme des républiques; donnant tour à tour des larmes aux infortunes des illustres personnages et à la liberté mourante; se livrant avec charme aux inspirations que doit produire en nous cette idée auguste du grand Être, et croyant encore aux vertus de celui qui a pu se refuser à ce dogme consolateur, principe des plus hautes vertus. Quels que soient les ouvrages que doive juger un homme doué d'un cœur aussi aimant, d'un esprit aussi flexible, il est rare que ses systèmes particuliers dérobent à son goût les beautés qui ont pu naître dans des systèmes tout contraires. Si quelquefois il s'égare, ce seront de ces aima-

bles erreurs d'une imagination qui embellit tout de sa lumière, d'une âme pénétrante, expansive, qui, faisant rougir les autres de lui ressembler si peu, produit en elles la vertu, à force d'y croire.

Rapprochons de nous-mêmes ce sublime modèle. N'y voyons plus qu'un homme qui, au lieu de combattre l'injustice, en devienne l'organe. Comme, sous un ciel qui s'obscurcit, la vue s'attache aux restes d'azur qui peuvent briller encore, de même, dans cette dégradation du tableau de la critique que j'ai d'abord offert, mon esprit, constamment dirigé vers les avantages qui fuient, va s'efforcer, un instant, de se dissimuler les inconvéniens qui s'accumulent, réservant pour un second tableau ces inconvéniens eux-mêmes.

Il faut des passions pour l'éloquence; et la critique, dans son acharnement, les éveille. De même qu'elle tend à donner de

la rectitude aux esprits, lorsqu'elle ne veut que les éclairer, de même elle peut leur imprimer de la vigueur, lorsqu'elle les outrage. C'est alors que l'on voit de ces répliques véhémentes, de ces explosions du génie qui s'indigne. Ce reptile, qui s'attache au lion, le fait rugir. La littérature offre alors comme une guerre, où se développent des talens qui seraient restés inconnus dans le calme. Trop souvent la paresse du grand écrivain est plus forte que son amour-propre. Dans ces momens d'une attaque imprévue, où tous les regards sont dirigés sur lui, son amour-propre devient plus fort que sa paresse. Il évite les moindres fautes, parce qu'il se voit sous les yeux d'un ennemi qui voudrait trouver des fautes dans ses beautés mêmes. Il est mené, en soupirant, à de nouveaux chefs-d'œuvre, et il bénit enfin cette censure importune qui l'a préservé des séductions de

la prospérité ; qui, en voulant étouffer sa gloire, l'a augmentée. Ainsi, au moment même où la critique se déshonore, elle peut forcer le grand écrivain à s'honorer davantage.

Avant de m'engager plus loin dans une discussion qui ne peut plus être que douloureuse pour moi, puisqu'elle doit paraître une satire de notre humanité ; j'aime à le reconnaître, l'homme qui veut aujourd'hui relever les inconvéniens de la critique, se trouve, à quelques égards, dans la même position que celui qui aurait à faire, sous un bon prince, l'histoire d'un tyran. Cette critique, faible, parmi nous, dans la splendeur des lettres, s'est perfectionnée dans leur déclin, et, peut-être, par une suite de leur déclin même, comme on voit l'art de guérir prospérer, à mesure que les maladies se multiplient. On pourrait même lui reprocher d'avoir passé le but, à force

d'esprit et d'art, lorsque, portant dans un genre les prétentions d'un autre, elle semble plutôt chercher à éclipser les auteurs qu'à les juger. Il est vrai que le lecteur, séduit par cette pompe dont elle s'entoure, devient volontiers son complice. Plusieurs de nos critiques doivent, en effet, nous trouver indulgens, lorsque le même talent, qui les égare, les absout; surtout, si l'on considère que, dans tous les temps, parmi les ouvrages qui paraissent, c'est le bien petit nombre qui mérite de paraître. Alors il est heureux qu'un écrivain distingué ait pris l'engagement de publier ses idées, toutes les fois que tant d'écrivains médiocres osent publier les leurs; qu'il fasse plutôt usage de son imagination pour produire un bel ouvrage, que de son goût pour en critiquer un mauvais; comme s'il se chargeait de payer au public la dette de l'auteur. Il en résulte que la plupart des lecteurs,

indifférens pour les productions nouvelles, n'y voient que l'occasion de quelque article piquant; qu'ils seraient tentés de remercier l'auteur, non pas de l'ouvrage qu'il fait, mais de celui qu'il fait faire. Ici, je ne parlerai point de ces deux écrivains (1) si remarquables tout ensemble par l'élévation et par l'opposition de leurs talens (2), qui, descendus de ces régions élevées où ils étaient faits pour briller toujours, ont voulu momentanément se renfermer dans cette sphère inférieure de la critique, pour échapper peut-être aux foudres du despotisme, et qui, entraînés par leur indomptable énergie, étaient comme reportés, à leur insu, à ces mêmes hauteurs d'où ils le menaçaient encore (3). Dans ce genre, qui n'était pas

(1) MM. de Bonald et de Châteaubriand.

(2) *Pares magis quàm similes.* Quint.

(3) Qu'on se rappelle un magnifique article de M. de

le leur, ils ont plutôt abandonné que disputé la palme à trois hommes entourés d'un grand nombre de rivaux dignes d'eux. Le premier (1), avec de la grâce, mais sans l'enjouement, s'est distingué surtout par la force, et paraît appartenir à la classe des orateurs. Le second (2), avec de la grâce encore, mais sans la force, s'est distingué surtout par l'enjouement, et mériterait une place parmi ces comiques légers, qui brillent dans les nuances. Quant au troisième (3), avec moins d'éclat que le premier, avec moins d'aménité que le second, il a déployé une souplesse de talent, et une fécondité d'imagination, qui en faisaient le plus heureux imitateur de l'écrivain (4) dont il

---

Châteaubriand, dans le Mercure, et un autre de M. de Bonald, dans la Gazette de France.

(1) M. Dussault.

(2) M. de Feletz.

(3) Geoffroi.

(4) Voltaire.

était le plus ardent ennemi : homme prodigieux, qui, opposant à la vieillesse un front rebelle, trouvait à l'instant marqué son esprit toujours prêt; faisant sourire les plus sérieux, faisant penser les plus frivoles. Tandis que, sous le règne de ce redoutable critique, des hommes de lettres, critiques eux-mêmes, criaient à la tyrannie; sous le charme de ce génie aimable, des hommes du monde, enlevés, un instant, à leurs souffrances, se plaisaient à reconnaître, que, s'il avait le tort de flatter une autre tyrannie bien plus cruelle, il avait l'art de nous en consoler, autant du moins que le prestige de l'imagination peut distraire de la réalité. Dénué, en effet, de ce caractère de grandeur, qui, même dans les ouvrages purement littéraires, effarouchera toujours les princes ennemis de la liberté des peuples, parce que toute pensée qui élève les âmes, paraît une conspiration contre le despotis-

me qui les dégrade, il semblait éminemment fait pour être l'écrivain d'une nation ingénieuse, légère et tyrannisée.

Que dans ce ministère de la censure littéraire, disposant souverainement d'une feuille publique, on me garantisse une succession d'hommes, qui, aux qualités de l'esprit si remarquables dans ces trois écrivains, réunissent l'empressement à les faire connaître dans les autres; et, comme, entre les mains d'un grand prince, la monarchie même absolue doit trouver grâce devant le républicain le plus rigide, de même toute cette critique de nos journaux deviendrait, à mes yeux, le plus souvent du moins, un bienfait pour les lettres, en même temps qu'elle en serait une des parties les plus brillantes. Or, après cet éloge de la critique qui règne de nos jours, voyons, si nous devons présumer qu'elle se soutienne dans tous les siècles, d'une manière aussi imposante. Voyons d'abord si nous ne

devons pas désespérer de trouver souvent en elle cette noble disposition à faire briller le talent d'autrui ; disposition qui est, néanmoins, son premier devoir, et dont je l'accuse de ne pas nous donner aujourd'hui même d'assez fréquens exemples. Je me représente un navigateur emporté loin d'un beau rivage, que son imagination a pu parer encore ; je me le représente jeté enfin parmi des écueils, sous un ciel qui, s'enveloppant tout entier à ses yeux, gronde déjà dans le lointain. Telle est maintenant ma position. Osons toutefois pénétrer plus avant, suivant une marche opposée à celle des poëtes, qui, dans leurs descriptions des enfers, commencent par les lieux de douleur et finissent par l'Élysée.

Ce critique, qui, dans un journal, se charge de prononcer sur les auteurs, est déjà auteur lui-même, ne fût-ce que comme critique. Dès lors il est juge intéressé, dès lors on peut craindre que la passion ne l'égare,

comme l'ignorance pourrait égarer le vulgaire. Ici, je suis forcé de dévoiler une des grandes plaies de la littérature dans tous les siècles. Cette restriction, qu'un grand capitaine mettait à la justice pour un trône; qu'une jeunesse impétueuse met souvent à l'honneur même pour les plaisirs; les littérateurs la mettent trop souvent aussi à l'amitié même pour la gloire. Si nous en trouvons parmi eux qui aillent jusqu'à louer, sans réserve, les succès de l'étranger, de l'ennemi, dont la réputation pourrait éclipser la leur, nous devons leur savoir gré d'un tel éloge comme de l'effort le plus pénible. A force de s'affermir dans cette magnanime conduite, ils voudraient s'étourdir sur ce sentiment trop naturel, qui tend à les en écarter sans cesse. Poursuivis, dans leurs plus beaux élans, par ce sentiment importun qui les humilie si fort à leurs yeux, ils voudraient en dégager cette noble passion de la gloire, comme l'or de son

alliage ; de sorte que l'on pourrait ici soupçonner leur défaut par leur vertu. Ames généreuses, ne me reprochez point de révéler votre secret. C'est celui de la faiblesse humaine ; et c'est en la combattant que vous vous montrez divines.

Ce tribunal de la critique sera donc bien moins un refuge pour le talent qu'un trône pour l'envie. Et, ce qui doit rendre ce résultat plus désastreux, c'est que rarement le monstre y paraîtra sous ses vraies couleurs. C'est ici que l'on peut dire que le méchant emploie plus d'efforts à feindre le bien que l'homme vertueux à le faire. Ainsi cette âme jalouse, pour qui le dernier supplice est de louer, louera quelquefois ; mais ce sera, ou le grand écrivain déjà connu, contre lequel elle pourrait bien peu par ses censures, ou un écrivain médiocre, pour lequel elle peut encore moins par ses éloges. Et elle voudra paraître avoir été entraînée,

dans le premier cas, par l'enthousiasme, dans le second, par un peu de complaisance, afin de donner une idée avantageuse, tout ensemble, de son goût et de sa modération. Forte de l'ascendant qu'elle obtient par une telle adresse, elle en profite pour mieux accabler le grand écrivain qui ne s'est pas encore fait connaître. Ou, s'il ne s'offre point, pour le présent, de génie naissant à étouffer; après les solennels éloges qu'elle décerne à ces grands hommes qui n'ont plus besoin de nos éloges, elle recherche, comme sa proie, ces tristes écrivains dont les fautes ne sauraient être contagieuses; elle les recherche pour les immoler bien plus à sa vanité qu'au bon goût; et c'est ainsi qu'elle trouve l'art d'être vraie sans être utile, et dans ses éloges et dans ses censures.

Eh ! en écartant même cette passion de l'envie, quel héroïsme ne faudrait-il pas dans un critique pour examiner, avec

les scrupules d'un juge, cette foule de productions nouvelles qui viennent incessamment se disputer ses regards ! La répugnance qui nous éloigne de la lecture d'un écrivain sans nom, devient bien plus vive, lorsque cette lecture se présente comme une sorte de devoir, et comme un devoir de tous les jours. Or, existe-t-il beaucoup d'hommes qui consentent à être ainsi les martyrs de la gloire des autres ? Du moins, dans tout un public, où il règne une si grande diversité d'esprits, je puis me représenter les lecteurs, qui, suivant la nature des ouvrages annoncés, suivant leurs caprices, se relèvent, pour ainsi dire, les uns les autres ; en sorte que cet examen, déjà imposant par le nombre, peut devenir encore facile par la curiosité. Mais, dans ce tribunal si restreint de la critique, si même tout le fardeau ne retombe pas sur un seul, cet attrait de la nouveauté sera

bien plutôt détruit par tant de nouveautés malheureuses. De là, ces examens superficiels dont on s'efforcera de dissimuler la précipitation et le désordre par le luxe des accessoires, par le ton imposant de ses décisions. De là encore, et bien plus souvent, cette inaction profonde, ce silence superbe, jusqu'à ce que d'autres motifs que ceux de l'intérêt des lettres viennent déterminer ce tribunal littéraire.

Ici, me faisant jour, pour ainsi dire, à travers l'effrayante abondance que mon sujet présente, afin de ne m'occuper, pour le moment, que des effets de cette prévention, dont le peuple semblerait devoir être le jouet; je demanderai si ce même peuple, étranger à toutes ces réputations de nos auteurs, comme à tous nos systèmes de littérature; qui ne voit dans un ouvrage que l'ouvrage lui-même, ne serait pas quelquefois plus près de la vérité, non-seule-

ment que ces esprits audacieux, qui, en chargeant leur médiocrité d'un peu de science, ont ajouté bien moins à leur goût qu'à leur orgueil, mais même que beaucoup de nos écrivains les plus distingués de la capitale. Un préjugé, dans lequel ils se complaisent, c'est qu'un chef-d'œuvre littéraire est impossible dans les provinces; comme si, pour bien parler notre langue, le procédé le plus convenable n'était pas de nous régler sur ceux qui l'ont le mieux parlée; que dès-lors, au point où nous sommes parvenus, la société des illustres morts ne dût pas nous dédommager de celle des vivans les plus illustres; que même les chefs-d'œuvre des uns et des autres ne fussent pas pour nous d'un plus grand secours que leur conversation, puisque leurs chefs-d'œuvre nous montrent la plus belle partie d'eux-mêmes, et que leur conversation nous les montrerait avec leurs négligences. Or, je

suppose qu'un critique, dominé par un tel préjugé, s'arrête, par hasard, à l'examen d'un ouvrage supérieur, sorti de nos provinces. Comme, au milieu de cette foule importune d'auteurs obscurs dont il est obsédé; dans son accablement, dans son impatience, dans son humeur, il doit nous faire craindre que le génie ne passe, comme voilé, à ses yeux, par le nuage de ses préventions, ou par le prestige de son orgueil! Ce résultat me semblerait même infaillible, si l'auteur était un autre Bossuet, à qui le hasard donnerait pour juges ces écrivains trop accrédités peut-être dans les classes élevées, je veux dire ces esprits si froids, qui se jugent si fins; aveugles qui, à force de petites phrases, croient reproduire ou la grâce de Voltaire, ou la profondeur de Montesquieu. Dans leur délicatesse superbe, effarouchés de l'énergie des mouvemens du nouvel orateur, ils le jugeraient d'abord

d'après l'obscurité de son nom, comme ils pourraient bien ne juger de l'ancien que d'après sa gloire. Aussi fiers que s'ils possédaient tout le mérite qu'ils vantent, ils auraient l'air de soupirer après les perfections du grand siècle, devant l'homme qui les retracerait à leurs yeux, même sans aucun défaut. Ils condamneraient enfin le nouveau Bossuet au nom de Bossuet lui-même, devenant ainsi des juges iniques, parce qu'ils n'auraient pas su être des lecteurs passionnés; tandis que ce peuple, qui s'attache peu à distinguer l'antique et le moderne, mais qui, chose remarquable, est toujours sur la voie des grands mouvemens de la haute éloquence, vengerait, par ses transports et par ses larmes, les outrages faits au goût par leur froideur.

Que serait-ce maintenant si j'insistais sur ce désordre, que la cupidité naturelle à l'homme doit nous faire pressentir comme

l'un des plus fréquens, ou même comme un perpétuel scandale; si je montrais cette libre circulation des éloges et des censures remplacée par un honteux trafic, où paraîtraient, d'une part (1), la médiocrité avide de s'enrichir, de l'autre (2), la médiocrité avide de s'illustrer, tandis que l'on verrait gémir dans la solitude le génie trop pauvre pour payer sa gloire ! A un tel spectacle, ô vous âmes ardentes, qui professez tout ensemble le culte des lettres et de l'honneur, l'apparition d'un vengeur miraculeux, chassant ignominieusement de leur temple ces profanes qui le souillent, ne devient-elle pas, dans les vœux de vos cœurs indignés, comme le rêve de vos imaginations blessées ? Et ne versez-vous pas des larmes amères sur cette institution,

(1) Dans les journalistes.

(2) Dans les auteurs.

qui se présente d'une manière si séduisante d'abord, pour n'être plus qu'un nouveau moyen de prévariquer avec une arrogante sécurité ?

Mais, pourquoi m'appesantirais-je sur tous ces détails, lorsque celui qui se place dans une position aussi extraordinaire pour juger les autres, doit, dès l'abord, prévoir que toutes les passions, que toutes les intrigues seront conjurées contre sa probité, contre son goût; en sorte qu'il rencontrera plus d'obstacles que personne pour découvrir la vérité et pour la dire; que même, avec cette prétention de diriger l'opinion du public, à peine pourra-t-il en avoir une ?

Pouvons-nous du moins espérer de trouver, dans l'exercice d'un tel ministère, des hommes plus capables que beaucoup d'autres de résister à d'aussi fortes épreuves; des hommes qui ne soient pas inférieurs en lumières à plusieurs des membres de ce

nombreux tribunal du public, qu'ils prétendent éclairer? Mais non. L'écrivain d'un grand génie se condamne difficilement à interrompre ses travaux, pour juger ceux des autres; et l'écrivain d'un grand caractère vit ordinairement paisible, loin de tout ce choc des passions, qu'il craindrait d'exciter ou de ressentir; tandis que ces âmes vulgaires, que tourmente le sentiment de leur médiocrité, s'agitent sans cesse pour suppléer au talent par l'intrigue. Ainsi, sans nous laisser aveugler par l'éclat de la critique contemporaine, nous devons présumer que ce seront, le plus souvent, des hommes incapables de se faire une réputation, qui, dans un journal, se chargeront de celle des autres; ou, ce qui est plus déplorable, des hommes qui, avec quelques talens, en profiteront pour nuire, dans une position plus avantageuse.

« Ecrivain de génie, qui sortez pour

la première fois de votre retraite ; qui n'avez d'autres titres à présenter qu'un chef-d'œuvre, le plus grand des obstacles que vous aurez à vaincre, sera donc presque toujours cette critique même, qui devrait les aplanir; cette critique, vouée, le plus souvent, au culte ou de la fortune, ou du pouvoir, ou des réputations déjà faites, si elle n'est pas elle-même sa première idole. Vous aurez à triompher et de sa paresse à examiner, et de ses préventions dans l'examen, et de tous les dédains et de tous les outrages qu'elle prodigue à l'homme inconnu. Et, lorsqu'elle vous aura fait subir ce supplice de son mépris, vous gémirez bien davantage, si vous parvenez à vous en faire connaître. Votre supériorité importunerait ses faibles yeux, provoquerait toute sa colère. Comme tous ceux qui arrivent à la gloire échappent ou menacent d'échapper à son empire, tyran farouche

Difficulté de se faire connaître de la critique.

Danger de s'en faire connaître.

1°. Silence obstiné, premier moyen de la critique jalouse.

et timide, elle se retrancherait dans un silence obstiné. Si elle en pouvait sortir, ce serait surtout parce qu'elle croirait avoir trouvé quelques épigrammes bien piquantes. Son jugement serait une profanation, serait plus criminel que son silence même. Une jouissance bien douce pour elle serait, sans doute, de livrer aux dérisions du public quelques-unes de ces pages malheureuses qui vous seraient échappées dans le sommeil du talent. Mais si vous lui opposez partout une perfection désespérante, je crains bien que, dans une citation sacrilége, elle ne vous fasse pleurer sur votre chef-d'œuvre mutilé. Que dis-je ? comme elle ne connaît que trop tout le pouvoir d'une décision superbe et tranchante, d'une plaisanterie même vulgaire sur les têtes les plus fortes, elle osera, mais rarement, il est vrai, offrir à ses lecteurs ces beautés mêmes qui l'épouvantent, afin d'en pré-

2°. Acharnement à faire ressortir seulement les défauts.

3°. Beautés défigurées.

4°. Beautés décriées avec audace.

venir l'effet par le ridicule. La majesté de vos développemens oratoires ne sera que de l'emphase, la vigueur de votre argumentation que de la sécheresse. Vainement vous aurez voulu sortir de l'obscurité, en ne vous permettant rien qui doive y rester. Pour décréditer ces traits frappans et multipliés, par lesquels vous rappelez les grands maîtres, elle vous opposera jusqu'à ces pages où ils ont cessé d'être grands. Elle vantera leurs négligences comme la grâce du génie, afin de présenter chez vous cette perfection soutenue, comme la contrainte de la médiocrité. Vous aurez à redouter jusqu'à ses éloges. Semblable, si je puis ainsi parler, à ce prince perfide (1) qui, à l'aspect d'une rivale importune (2), sut l'écarter du trône par un embras-

5°. Éloges perfides.

(1) Néron.

(2) Agrippine.

sement, elle viendra vous accorder, du ton de la bienveillance, toutes les qualités du second rang, pour que l'on soit tenté de vous refuser celles du premier. Et elle aimera bien mieux vous louer que de vous citer. Votre éclat pourrait faire trop vivement ressortir la faiblesse et de son style et de ses louanges. Elle pourra enfin vous accorder toutes celles que vous méritez. Mais elle se gardera de rien offrir qui les justifie, afin que, sans se compromettre pour l'avenir, elle puisse vous confondre, au moins pour le présent, avec la foule de ces écrivains médiocres, loués par elle-même sans mesure, parce qu'ils avaient payé ses éloges. Génie sublime, mais inconnu, voilà le monstre devant lequel vous serez condamné à vous humilier. A l'exemple du poëte invoquant les divinités infernales, lorsqu'il veut dévoiler les mystères

6°. Attention à ne point citer ou à ne pas faire de citations convenables, dans les éloges mérités.

de leur empire (1), il vous faudra sacrifier à cette furie, lorsque vous voudrez vous faire reconnaître dans ce brillant domaine des lettres, dans cet Empire qui est le vôtre. »

Puisque cette critique, si aisée jusqu'à un certain point sans la passion, si dangereuse avec elle, doit être le plus souvent le refuge et comme le métier de ces hommes incapables de se distinguer dans les compositions originales; ne devons-nous pas prévoir qu'elle nuira autant à la littérature, en faisant paraître ses productions, qu'en étouffant celles d'autrui? Qu'attendre de la médiocrité, travaillant pour un salaire, avec précipitation, sur un sujet commandé?

---

(1) Sit mihi fas... Sit numine vestro...

Virgile.

» Sit mihi fas *clarere;* tuo sit numine *laudes*
» *Et peperisse mihi.....*

Supposons même cette censure exercée par l'homme le plus digne de dispenser la gloire. C'est-à-dire, replaçons-nous dans l'hypothèse où nous nous sommes complu d'abord à retracer les avantages que le grand critique doit produire. On considérera peut-être comme un résultat bien rare, qu'avec un beau génie il puisse se tromper, qu'avec une belle âme il veuille tromper les autres. Cependant les erreurs de l'esprit et les surprises de la vertu même se répéteront plus fréquemment ici que partout ailleurs. En effet, telle est d'abord la diversité des organisations, qu'il semble impossible qu'un bon ouvrage plaise même à tous les bons esprits. Ainsi Buffon, l'un de nos plus grands prosateurs, n'était qu'un écrivain médiocre, au jugement de Condillac, l'un de nos plus grands philosophes. Ainsi, pour nous renfermer dans le même genre, Corneille avait mal apprécié Racine.

1°. Erreurs de l'esprit.

Si donc un Corneille, un Condillac avaient eu à nous faire connaître, dans un journal, les talens d'un Racine, d'un Buffon, le seul résultat qu'aurait produit la supériorité de ces deux premiers génies, aurait été un plus grand obstacle à la vérité. Considération, qui, entre mille autres, doit nous faire sentir que, si c'est en général à un seul à faire un ouvrage, c'est à plusieurs à le juger; que plus même le nombre des juges sera grand, plus il y aura de probabilité en faveur de la rectitude de leurs décisions; en sorte que, par un enchaînement de conséquences invincibles, nous voyons toutes ces autorités de nos critiques tomber devant cette grande autorité du public, pour lequel en effet ont été produits tous les chefs-d'œuvre. Enfin, pour épuiser tous les jours désavantageux sous lesquels la critique peut s'offrir, même dans la supposition favorable que je viens d'admettre, combien de ces

2°. Surprise de la vertu.

hommes estimables qui, dans nos tribunaux civils, auraient fait l'héroïque sacrifice de l'amitié à la justice, et qui, sur ce tribunal de la critique littéraire, se croient obligés de louer l'auteur qu'ils aiment; qui, dès-lors, se font presque un devoir de tendre des piéges à notre goût, tandis que leur premier devoir serait de préserver notre goût de tous les piéges! Il est vrai que ces louanges données par l'amitié, comme ces autres louanges arrachées par l'importunité, ou surprises par l'adresse, ou même achetées par l'or, sont bien moins dangereuses qu'une critique injuste, par la raison que leur effet peut être de renvoyer l'auteur à son juge naturel, au public dont elles éveillent la curiosité, en lui promettant un chef-d'œuvre. Alors, ce juge un peu farouche détruit souvent, dans sa colère, cette frêle réputation qui n'est plus qu'une imposture à ses yeux, et la médiocrité retombe de

tout son poids dans l'obscurité dont elle n'aurait pas dû sortir. Je ne considérerai donc pas de tels éloges comme de graves inconvéniens, puisqu'ils peuvent offrir l'avantage de ramener le souverain naturel à l'exercice de sa puissance. Je ne m'occuperai que des obstacles qui résultent, pour le talent, du silence ou des outrages de la critique. Or, me dira-t-on que le propre du grand talent est de triompher de tous ces obstacles, d'en recevoir même une nouvelle force, que c'est enfin au milieu de toutes ces luttes que la république des lettres doit surtout prospérer (1)?

---

(1) Toute cette partie du discours, consacrée aux inconvéniens, offre ces trois grandes divisions: 1°. les causes qui doivent entraîner la critique dans des écarts, surtout lorsqu'elle règne souverainement dans un journal; 2°. le grand ascendant qu'elle obtient par ce journal; 3°. les résultats désastreux qui doivent en provenir. Un tel procédé est conforme à cette

Hélas! chez une nation plus avide d'une plaisanterie légère que d'une discussion profonde; qu'un instinct de grandeur peut porter à honorer le mérite, mais qu'un fond de malice porte à le désoler dans ses triomphes mêmes; et, afin de voir les choses de plus haut, parmi des êtres qui ne sont pas plus faits pour supporter toujours la perfection dans autrui, que pour l'admettre un instant dans eux-mêmes (1), tous ceux que la nature a distingués par des qualités émi-

division logique : la cause, l'action, les effets. La marche progressive du discours n'est donc ici nullement arrêtée. L'objection actuelle ne sert qu'à la mettre dans un plus grand jour, en marquant plus nettement le passage à la troisième partie.

(1) « Je suis ennuyé de l'entendre toujours appeler juste, disait ce citoyen en parlant d'Aristide. » Comme ce mot me révèle tout l'homme! Or, si nous pouvons être importunés d'une grande vertu dans les autres, combien plus le serons-nous d'un grand talent!

nentes doivent s'alarmer de leur supériorité même ; ils doivent se considérer comme exerçant sur leurs semblables une royauté orageuse, exposée à des chances multipliées, à des catastrophes terribles. Et, sous ce point de vue, cette religion qui nous présente un Dieu victime des passions humaines, devrait, au moins, être envisagée comme l'emblème d'une haute conception philosophique, par ceux-là même qui seraient assez aveugles pour n'y soupçonner qu'une grande erreur populaire. Que sera-ce si cet esprit de révolte, qui tend à soulever le genre humain contre les êtres privilégiés qui viennent lever sur lui ce tribut de l'admiration, est régulièrement entretenu, fomenté par une institution dont le résultat le plus ordinaire est de transporter la puissance à la médiocrité, est de donner comme un tribun à tout ce peuple que l'envie dévore ! Lorsque des hommes, qui, sous pré-

texte de venger le goût, outragent le génie, sans lequel les lois du goût seraient un code sans empire ; qui, par leur acharnement, s'efforcent d'éteindre dans le jeune littérateur, avec l'espoir du succès, toute l'ardeur du travail, et d'enlever au littérateur consommé jusqu'à la conscience de son talent ; lorsque de tels hommes trouvent, dans un journal accrédité, le rapide véhicule de leurs opinions flétrissantes : sous les traits de cette censure, le grand écrivain isolé n'est-il pas dans le cas d'un guerrier sans armes, sous les poignards d'un lâche ; et toute la république des lettres, dans une position pire qu'un État corrompu par ses lois, opprimé par ses chefs ? Ignore-t-on ce que peut l'action long-temps continuée des causes les plus légères ? Ignore-t-on l'ascendant que l'écrivain le plus médiocre, mais qui rassemble toutes ses forces, peut prendre sur

l'esprit le plus distingué, mais qui, soit modestie ou paresse, se réduisant au rôle de lecteur, fait rarement usage de toutes les siennes ? Dès lors, sans admettre même l'effrayante supposition qui placerait cette feuille publique entre les mains d'un écrivain supérieur et méchant, ne doit-on pas soupçonner que cette attaque journalière d'une censure envenimée peut miner à la longue, et faire enfin crouler et les opinions et les réputations les plus solidement établies ; qu'elle peut aller jusqu'à bouleverser toutes les doctrines littéraires d'un peuple ; surtout d'un peuple vif et léger, qu'un grand ouvrage effarouche et qu'un journal captive ? Je veux que de tels résultats soient mis au nombre des événemens les plus rares. Je veux même qu'il existe des hommes d'un caractère aussi ferme que leur talent, qui aient besoin d'être ranimés par ces morsures de l'envie.

Mais faut-il que leurs ouvrages soient déjà connus d'un assez grand nombre de juges éclairés, qui puissent, en les admirant, les venger. Et telle est la position de l'écrivain dramatique, même à son début. Celui-là, du moins, peut espérer de franchir toutes les barrières que lui opposent et la critique s'érigeant en puissance, et la puissance elle-même s'emparant du rôle de la critique (1). Secondé des acclamations de tout un peuple, il peut se frayer, comme de vive force, un chemin vers la gloire. Mais, dans les autres parties de la littérature, le premier crime de la critique peut être de s'opposer, pour toujours, à la publicité d'un bel ouvrage. Qu'elle refuse d'en parler, ou qu'elle en parle de manière à tout présenter sous un faux jour; le public, qui, comme un souverain in-

(1) Allusion à Richelieu et à Corneille.

dolent, s'est dépouillé du fardeau de la puissance, s'empresse bien peu de réparer ou ce déni de justice, ou cette iniquité des jugemens. Par la plus étonnante des inconséquences, quoique le vœu général des hommes soit de jouir des plus belles productions de l'esprit; que, dès lors, l'écrivain distingué dût avoir, du parti de son génie, la presque totalité de son espèce : cependant nous laissons se débattre, sans nous, cette cause où nos plaisirs ne sont pas moins intéressés que sa gloire. Et il est rare que l'écrivain, qui n'a pu parvenir à être connu du public, le soit même du petit nombre qui l'entoure. On est disposé à penser que celui qui n'a pas obtenu la gloire ne l'a pas méritée. On admire moins, lorsqu'on admire seul. L'ami, dans son enthousiasme, soupçonne qu'il peut être séduit par le zèle. L'ennemi, dans son acharnement, ne soup-

çonne pas jusqu'à quel point il peut être aveuglé par la haine. Mais si le malheureux est entouré de ces hommes qui aspirent aussi à un nom dans les lettres, alors, non-seulement les ennemis, mais tous ces amis vulgaires rendent grâce à la critique qui est venue étouffer cette lumière trop voisine de leurs yeux malades. Déplorable disposition des esprits ! Il faut que la voix de la renommée vienne souvent nous révéler le mérite de l'homme placé près de nous; et cette gloire, qu'il serait si doux, pour l'homme de lettres, de tenir d'abord des mains de l'amitié, lui vient presque toujours comme un présent de l'étranger. Ainsi, bien loin que l'auteur, qui n'a pas obtenu d'abord de la critique une justice éclatante, puisse être secondé par ceux qui l'entourent, pour conquérir, de proche en proche, les suffrages du grand nombre, il aurait besoin

alors des suffrages du grand nombre pour triompher des obstacles qu'il rencontre dans ceux qui l'entourent. Il est comme arrêté par une double barrière. Le public en croit un seul, et chacun finit par en croire encore le public ; en sorte que ce despotisme d'un seul se fortifie de tout l'ascendant qu'il pourrait obtenir du jugement de tous. De quoi sert alors à l'écrivain toute l'énergie de son âme ? Comme ces animaux terribles, accablés sous des chaînes, il ne sent plus sa force, que pour mieux sentir sa misère. Ce beau talent, qui se serait développé au grand jour, sous la douce influence de la faveur publique, privé de son aliment naturel, languit et meurt dans l'obscurité.

Quant au chef-d'œuvre par lequel il aura voulu se faire connaître, on peut prononcer que ce sera un trésor perdu pour la postérité. De même que cette faction ac-

tive des critiques, dont l'unique affaire est de juger les auteurs, ou de paraître les juger, les condamne rarement, sans obtenir le suffrage ou plutôt la croyance d'un public que tant d'autres affaires captivent; de même, dans cette succession des âges, comme dans les centuries à Rome, la première génération entraîne presque toujours le jugement des suivantes, surtout lorsqu'elle a condamné. Et en effet, au milieu de tant d'ouvrages nouveaux, à la lecture desquels à peine nous pourrions suffire, irions-nous procéder au jugement de tant d'autres, déjà flétris à nos yeux par les censures ou par le silence des contemporains? Les siècles, qui se succèdent, toujours plus riches en chefs-d'œuvre, deviennent toujours plus indifférens pour ceux qu'on a pu méconnaître. Ils arrivent enfin aux dédains, à la satiété de l'opulence. Aussi, ce prodige d'un Milton trouvant un

Addisson deviendra toujours plus rare.

Me dira-t-on que, dans l'absence de ce tribunal prévaricateur, l'écrivain nouveau aurait eu à combattre peut-être de plus grands obstacles ; parce qu'il aurait trouvé, dans le public, la même envie, et une plus grande ignorance ? Mais il n'aurait pas eu à combattre l'envie armée (1) d'une sorte de puissance. Mais il l'aurait trouvée bien moins vive dans cette nombreuse portion du public, étrangère aux prétentions d'auteur ; dans cette portion, disons-le, qui condamne en général sans amertume, comme elle jouit sans reconnaissance. Mais l'ignorance si grande que peut opposer le peuple, est cette ignorance timide, qui attend ou reçoit l'impulsion, et non cette ignorance présomptueuse, qui, dans un critique, la prépare ou la donne. Mais

(1) Par un journal.

plusieurs hommes, enfin, auxquels on n'aurait pu reprocher ni l'ignorance, ni l'envie, plusieurs hommes placés hors de l'influence de tant d'autres causes d'erreur qui viennent assaillir le critique, au lieu de se soumettre aveuglément à sa décision, auraient travaillé à s'en former une ; et alors cet infortuné, immolé, pour ainsi dire, dans les ténèbres, par un tribunal inique, aurait été jugé d'une manière, il est vrai, désordonnée et lente, non plus d'après les caprices d'un seul, mais d'après les lumières de plusieurs. Il aurait été jugé, comme le poëte dramatique sur nos théâtres, comme l'orateur au barreau. Ou, si personne ne l'avait lu, le silence de tous n'aurait été une présomption pour personne ; tandis que, dans cette institution de la critique, le silence d'un seul devient si souvent une présomption pour tous.

Le résultat de cette partie de mon dis-

cours n'est pas de diminuer notre confiance dans les ouvrages depuis long-temps admirés, dût une feuille publique avoir donné le signal de l'admiration, mais de diminuer notre indifférence pour les ouvrages qui, repoussés par une feuille publique, n'ont pu parvenir à se faire connaître. La gloire des premiers n'a rien que de respectable, puisque l'opinion constante du grand nombre a confirmé la décision du critique. L'obscurité des seconds n'a rien d'humiliant, puisque la décision du critique, suspecte à tant d'égards, n'a pas été confirmée par l'examen du grand nombre, qu'elle l'a même empêché.

Au lieu d'être arrêté à son début, cet écrivain, d'un caractère impétueux et fier, est-il attaqué dans l'éclat de ses triomphes? Si je ne considère que les inconvéniens d'une telle supposition, de même que je n'en ai considéré d'abord que les avantages,

voici les résultats qui se découvrent à moi. Cet homme ardent renonce à ses grands travaux, pour exhaler sa haine dans ces sortes d'écrits qui offrent rarement l'intérêt du sujet, du moins à la postérité. Rarement aussi il y supplée par l'intérêt du style. Comme il songe plus à blesser qu'à plaire, son énergie n'est plus que rudesse. La grâce de son style s'évanouit dans sa rage. Tout ce que la nature lui a donné de force et d'élan, toute cette flamme du génie se tourne contre lui-même. Il est comme foudroyé par ce feu céleste qu'il n'a pas su diriger. L'ignorance sourit à un tel spectacle. Elle triomphe à l'aspect de ces hommes qui ne se servent de leur esprit que pour tourmenter les autres et pour se tourmenter eux-mêmes, d'une manière non pas même plus raffinée, mais plus vive et plus durable; et, au lieu de la gloire des lettres, elle n'en voit que l'opprobre.

Comme tous ces inconvéniens s'aggravent, lorsqu'après de grandes catastrophes politiques, cette censure littéraire est exercée par ces âmes haineuses, sous l'influence desquelles tout se corrompt et s'aigrit ! Qu'on se rappelle ces circonstances pénibles où la littérature n'était plus, il est vrai, sacrifiée à la stupide rage des dissensions civiles, mais où l'animosité des dissensions civiles semblait avoir pénétré dans la littérature. Combien de fois le paisible lecteur, qui, après tant de bouleversemens, s'adressait aux lettres, autant pour reposer son âme que pour éclairer son goût, ne se voyait-il pas reporté au milieu des lugubres scènes qu'il voulait fuir ! Combien de fois ne se sentait-il pas dominé et comme blessé de nouveau par toutes ces haines politiques qu'un critique célèbre (1) n'é-

(1) La Harpe.

prouvait jamais plus fortement peut-être que lorsqu'il en gémissait d'une manière si solennelle ; lorsqu'égaré loin de son sujet, il épuisait un reste de chaleur à relever, dans les autres, des écarts où il était tombé lui-même, et, par la violence de ses invectives, reproduisait une partie des maux qu'il déplorait : condamné à n'offrir, dans ses éternelles complaintes, ni l'intérêt du malheur, puisqu'il se lamentait, avec tant de faste, sur des événemens qu'il avait jusqu'à un certain point provoqués ; ni le mérite du courage, puisqu'il ne tonnait contre la tyrannie des factions que sur leur tombe ; ni même ces convenances du goût, dont il voulait tracer les lois, puisque, devant un auditoire d'avance persuadé, se déchaînant sans mesure contre ces mêmes opinions qu'il avait soutenues sans prévoyance, il allait démontrer longuement les horreurs d'une révolution à ses victimes,

et, en quelque sorte, les calamités de la guerre à des vaincus!

Si une censure acharnée peut égarer l'imagination des âmes ardentes, elle peut éteindre celle des âmes tendres. Combien de ces écrivains qui souffrent plus des critiques, qu'ils ne jouissent des éloges! Livrez-leur des attaques multipliées. Ils se défient enfin de leurs forces, hésitent, remplacent la grâce des mouvemens par la gêne des manières, et, toujours occupés à ne rien se permettre de bizarre, ils ne rencontrent rien de sublime. Telle est même cette sensibilité qui les livre, sans défense, aux traits de la censure, que le premier trait peut suffire pour déconcerter, pour arrêter en eux tout l'œuvre de l'intelligence. Qu'au milieu des faciles épanchemens de cette âme heureuse qui s'abandonne à toute sa force, surviennent les clameurs d'une critique jalouse, qui pré-

sente ces chefs-d'œuvre comme des ridicules, et sa gloire comme une illusion populaire ; à l'instant, chez elle, l'essor de la pensée se réprime ; les trésors qu'elle allait nous prodiguer, dans sa joie, se dérobent à elle-même dans sa tristesse. Frappée d'une stérilité subite, elle se cherche vainement elle-même. Le monstre de l'envie a tout flétri de son souffle. Ainsi, le critique haineux, qui attaque son talent, le détruit; dès l'abord, si je puis parler ainsi, il la désarme.

Cette susceptibilité de plusieurs écrivains recommandables est un défaut, sans doute, mais qui ferait de la justice rigoureuse un plus grand défaut dans leurs juges, puisqu'en voulant relever une faute, sans aucun ménagement, nous pouvons faire avorter un chef-d'œuvre. Nous sommes donc arrivés à ce résultat, que, sans une grande réserve, la critique peut être funeste, lors même qu'elle est juste.

Enfin, on m'objectera, peut-être, qu'au milieu de tous ces maux produits par la critique, la république des lettres doit être toujours envisagée sous l'influence de cet esprit conservateur, qui, dans notre système social, se développe, à son tour, à la suite des ravages de l'erreur ou des passions, et reprend, sous son empire, les parties qui allaient succomber, ou les reproduit, après leur chute, avec une sorte de triomphe; sauvant le pouvoir des attentats de la licence, ou la liberté des envahissemens du pouvoir. Je l'avouerai, le critique, d'un acharnement trop marqué, doit craindre que le glaive de la satire ne s'émousse dans ses mains. Plus même nous croirons alors à son esprit, moins nous croirons à ses jugemens, parce que nous penserons qu'il ne se servira de son esprit, que pour donner une apparence de raison à ses jugemens. Mais outre que, dans les

lettres surtout, le méchant ne connaît que trop ces tempéramens perfides, où, pour mieux nuire, il en dissimule le désir, une considération frappante vient au moins affaiblir l'objection qu'on m'oppose ; c'est qu'il s'en faut beaucoup que nous soyons affectés à la vue du talent qu'on outrage, comme à la vue de l'innocence qu'on opprime. L'homme de lettres est celui dont nous plaignons le moins les disgrâces, parce que nous supposons qu'une méprisable vanité peut seule le rendre sensible à ses disgrâces ; peut-être encore, parce que le vulgaire, se rendant intérieurement justice, ne se sent point appelé à des malheurs aussi relevés, si je puis le dire, et qu'en général nous n'éprouvons jamais une sensibilité plus vive pour les maux d'autrui, que lorsque nous sommes dans le cas de les craindre un peu pour nous-mêmes. Nous allons jusqu'à considérer toutes ces calamités de l'homme

de lettres, comme des incidens propres à piquer notre curiosité, à diversifier nos plaisirs. Nous jouissons tout ensemble de ses chefs-d'œuvre et de ses larmes. C'est même au milieu de ces humiliations sans cesse renaissantes, où toute la sensibilité qui aurait animé le talent, se tourne contre le talent même, c'est alors que nous demandons au génie ses plus beaux développemens; semblables à ce peuple barbare qui voulait que ses gladiateurs mourussent avec grâce.

Ainsi, puisque cette censure littéraire, que je suppose toujours régner, sans partage, dans nos feuilles publiques, doit être le plus souvent emportée loin du but qu'elle annonce, par des causes multipliées, que sa position même rend plus actives; que, dès-lors aussi, elle doit être le plus souvent funeste aux talens nouveaux qu'elle retient dans l'obscurité; aux écrivains éner-

giques, qu'elle pousse à des écarts par la colère ; aux écrivains timides, qu'elle réduit à l'inaction par le désespoir ; au public, qu'elle égare par ses décisions, ou qu'elle scandalise par ses débats ; que, bien loin même d'être arrêtée par la perspective de ses propres excès, comme le pourrait être une magistrature violente dans l'ordre politique, elle trouve une puissante auxiliaire dans cette malignité naturelle au cœur de l'homme ; qu'un monde frivole est toujours prêt à provoquer ses attaques, si elle sait, pour ainsi dire, poignarder avec grâce : concluons que ce tribunal étrange dont les crimes sont abandonnés à l'opinion par les lois, tandis que son premier crime est de la séduire, ne peut être généralement, parmi nous, même dans sa plus grande prospérité, qu'un brillant abus dont la défense du goût est le prétexte, la ma-

lice humaine l'aliment, la dégradation des lettres le résultat.

Mon vœu serait-il donc de détruire la critique? Non; mais, si je puis le dire ainsi, de la détrôner. Qu'en marquant les places, dans la république des lettres, elle n'en prenne pas une que la nature de cette même république repousse. Que nos feuilles publiques, au lieu de nous transmettre ses arrêts sur les ouvrages nouveaux, se bornent à nous les annoncer, comme ces ouvrages eux-mêmes : ou, si elles nous les transmettent, qu'elles nous communiquent aussi des fragmens du choix de l'auteur, détachés non-seulement des ouvrages qu'elle a jugés, mais de ceux qu'elle n'a pas voulu juger, afin que le public puisse aisément apprécier, non-seulement ses décisions, mais même son silence. C'est-à-dire, ou qu'elle descende sur la même ligne que les auteurs, ou qu'elle consente

à les voir se placer près d'elle. Et même, dans cette seconde supposition, plus favorable encore que la précédente à la cause des lettres, je désirerais que l'auteur osât se juger. Les écueils d'une pareille tâche deviendraient sur l'heure autant d'épreuves. S'il était sans talent, et qu'on ne lui opposât pas même ce contre-poids de la critique, tout cet ensemble de citations et de jugemens, peu dangereux pour le goût dans un siècle de lumières, pourrait encore être attrayant pour la curiosité ou piquant, du moins, pour cette malignité que les ridicules amusent. Il en résulterait un de ces délassemens auxquels ne sont point insensibles les esprits les plus austères. S'il offrait des talens distingués, ce même ensemble de citations et de jugemens servirait non-seulement de frein, mais de supplément à cette critique de nos jours, qui, dans ces brillans articles, lors même

qu'elle est juste, dédaigne trop de nous en convaincre, parce qu'elle cherche bien moins à faire paraître l'auteur, qu'à paraître elle-même.

Dans cette nouvelle disposition, le public, éveillé par l'intérêt d'un combat, où les armes seraient enfin égales, observerait, avec une curiosité plus vive, et les auteurs et la critique. Cette critique, condamnée à une plus grande réserve, ne deviendrait moins puissante que pour devenir meilleure. Ou, si elle restait injuste, les écrivains distingués n'auraient plus tant à gémir d'être outragés à la vue du public, puisque c'est à la vue de ce public qu'ils pourraient à l'instant se défendre. De brillans extraits de l'ouvrage calomnié, circulant à la suite de l'outrage, viendraient chercher ce lecteur qui n'aurait pas daigné chercher l'ouvrage lui-même. Dès leur début, tous les talens

de la littérature se placeraient sur un grand théâtre, à côté même de cette critique rugissante, bien au-dessus de cette foule obscure, si ardente à retenir dans ses rangs tous ceux qui veulent en sortir. Cette guerre à laquelle ils doivent s'attendre, dans tous les systèmes, de la part de l'ignorance, des passions haineuses, de l'envie, serait mise, pour ainsi dire, sous des lois. La critique, cessant d'être un juge qui les protège, deviendrait un ennemi qui les exerce, et non une puissance qui les écrase. Pour que l'on puisse donc apprécier, d'un coup d'œil, tout l'espace que nous avons parcouru et la direction que nous avons suivie, que l'on supprime, par la pensée, cette partie littéraire de nos journaux; les écrivains, surtout à leur début, gémissent dans une sorte d'anarchie : qu'elle reste ouverte à la critique seule, ils sont sous un despotisme, pire cent fois que l'anarchie même; qu'elle

leur soit aussi ouverte, alors dans une combinaison, où le public, où la critique, où les auteurs exercent tous leurs droits, il se forme comme un gouvernement régulier, qui n'offre plus que les inconvéniens inséparables de notre humanité. C'est donc de l'accord, ou plutôt du conflit de plusieurs parties que résultent quelques-uns, du moins, des avantages que d'abord nous cherchions dans une seule. Lorsque nous représentions cette critique veillant sur les intérêts des lettres, sans aucune concurrence avec les auteurs, nous élevions, en quelque sorte, un trône, qui, pour les intérêts mêmes des lettres, devait rester presque toujours vacant. Les mêmes imperfections de l'esprit et du cœur, qui nous avaient fait sentir le besoin de la critique, nous ont fait sentir bien davantage la nécessité d'opposer une barrière à sa puissance. Cette barrière, nous l'avons vu, est

dans la prompte et libre intervention des auteurs se défendant sous les yeux du public, qui, sans doute, n'a pas l'infaillibilité en partage, mais qui, lorsqu'il persévère avec constance dans les mêmes jugemens, doit être censé l'avoir. Comme s'il fallait que, jusqu'au dernier moment, des similitudes, puisées dans l'ordre politique, vinssent éclairer ou agrandir cette discussion; c'est ainsi que, dans la formation des sociétés, tant de peuples ont considéré l'autorité absolue d'un seul, comme l'unique remède à la turbulence de tous, et que plusieurs, fatigués des ravages de cette autorité elle-même, ont trouvé, dans leur intervention régulière, sa plus belle limite. Ici je sens que j'ai épuisé toutes les combinaisons de mon sujet; et il m'est doux de découvrir, pour dernier résultat, qu'avec une modification légère, en apparence, l'institution

la plus désastreuse pour les lettres deviendrait la plus salutaire.

L'importance que j'ai mise à une telle discussion, ou plutôt que j'ai trouvée à un tel sujet, étonnera sans doute et ces critiques frivoles, qui veulent être malins, qui l'annoncent même à la tête de leurs feuilles (1), oubliant que c'est là ce qu'il faudrait le moins tâcher, et ces raisonneurs plutôt bornés qu'austères, qui toujours recherchent froidement l'utile dans l'agréable, comme si, dans nos institutions humaines, l'agréable n'était pas souvent par là même utile. Esprits légers, qui, en attaquant ce que vous appelez la vanité de l'homme de lettres, croyez ne plaisanter qu'un travers dans nos mœurs;

---

(1) N'ai-je pas vu, à l'une de nos feuilles publiques, cette épigraphe? « Un journal sans malice est comme » un vaisseau démâté. Les corsaires mêmes ne lui » rendent pas le salut. »

esprits farouches, qui, en attaquant cette république des lettres elle-même, croyez ne proscrire qu'un luxe dans nos institutions, voyez enfin, sous leur vrai jour, ces mêmes objets, qui, s'offrant de loin en loin à ma pensée, m'ont soutenu dans ce travail, de même que les magnifiques points de vue d'une route pénible raniment, comme par enchantement, le voyageur fatigué.

Je l'avouerai donc. Cette gloire, poursuivie avec tant d'ardeur, non-seulement par l'homme de lettres, mais par tant de grands hommes, dans tous les genres, s'évanouit en quelque sorte aux yeux de celui qui, après avoir envisagé tous les efforts de l'espèce humaine s'agitant sur ce globe, vient à comprendre, dans sa pensée, l'universalité des siècles et des êtres. Mais, s'il n'est fortement soutenu lui-même par cette religion austère, qui vient foudroyer, du même coup, l'orgueil et les plaisirs, qu'il se hâte de sortir de

ce point de vue désolant, où son âme désenchantée serait livrée, sans défense, au hideux empire de l'intérêt personnel; situation terrible, qui ne détruirait alors le prestige de la gloire, que pour accroître celui des voluptés. S'il existe un homme qui puisse la dédaigner et faire le bien, sans ces hautes considérations d'un avenir éternel; qu'au nom de ce bien même, il la respecte, dirai-je, comme une seconde religion. Or, j'en vois surtout le temple dans ce sanctuaire, où brille le flambeau des lettres et des sciences. Qui n'a pas élevé jusque-là ses regards, est bien loin d'avoir saisi tout le système de nos sociétés politiques. Oui, lorsque le législateur va jusqu'à demander des vertus à l'orgueil, et s'attache à faire sortir du jeu des passions l'harmonie des Empires; lorsqu'il affermit si audacieusement son ouvrage, au milieu de ces précipices mêmes qui menacent de l'engloutir, en sorte que nous pourrions retrouver

comme une image des conceptions de son génie, dans l'instinct si hardi de ces êtres qui suspendent leurs demeures sur les abîmes, et dorment au milieu des tempêtes : alors tout ce qui peut concourir et à la solidité et à l'éclat de cet édifice social, ne se montrerait pas à nous dans son ensemble, si nous n'apercevions, dans une douce lumière, cette république des lettres payant les guerriers par la gloire, et consolant les peuples du déclin de cette gloire des guerriers par une autre plus appropriée à nos vraies destinées; arrachant cet aveu de sa supériorité à ceux-là même que l'on pourrait croire les moins disposés à la reconnaître, puisque souvent, lorsque tout a succombé, elle devient pour les vaincus la plus belle recommandation auprès d'un superbe vainqueur : puissance auguste, qui séduit sans appareil et gouverne sans contrainte; qui, en opposant l'esprit à la force, a produit la société; qui même, dans la supposi-

tion terrible de quelque nouveau ravage de la tyrannie ou des barbares, de quelque catastrophe inouïe parmi les hommes, se présenterait comme le dernier et brillant refuge où la civilisation mourante rallumerait son flambeau.

PRÉFACE

DE

L'ÉLOGE DE ROLLIN.

« *Intelligo quàm scopuloso difficilique in loco verser.*
» *Nam, cùm omnis arrogantia odiosa est, tùm illa*
» *ingenii atque eloquentiæ multò molestissima.* »

CIC.

Il est difficile non-seulement qu'on veuille le succès, mais même qu'on sente les beautés d'un ouvrage où l'on ne retrouve pas ses opinions, surtout à une époque d'irritation comme la nôtre, où tant d'hommes déforment leur vertu par l'humeur, et appauvrissent leur littérature par l'intolérance. Ainsi, en supposant même nos concours académi-

ques sans intrigue (1), et ce discours sans défaut, j'aurais eu encore bien peu d'espoir, parce que je n'avais pas assez ménagé le dix-huitième siècle et la révolution. On aurait voulu, en outre, que, cherchant de continuels prétextes à des digressions philosophiques, j'eusse moins insisté, d'un côté, sur les productions latines de Rollin, et, en général,

(1) « Que ne m'écriviez-vous que vous aviez concouru? » m'ont dit séparément deux académiciens avec qui j'avais eu quelques rapports. Ces deux hommes, du plus beau caractère, me reprochaient, comme un défaut de confiance dans leur amitié, ce que je me serais reproché comme la violation d'une loi sacrée dans la république des lettres. Plein de la pensée que ce secret sur les noms des auteurs n'était pas une vaine formalité, que la plus légère intrigue de la part des concurrens était réprouvée des académiciens, comme un outrage à leur caractère de juges, je n'avais pas même voulu faire dans la capitale un voyage que j'aurais fait sans cette circonstance d'un concours.

sur la partie scolastique ; de l'autre, sur tout ce qui pouvait rappeler ces discussions de jansénisme. Or, il sera facile de faire voir que sur ces trois points on a été loin de soupçonner et les convenances et les ressources du sujet.

1°. Pouvais-je faire l'éloge de Rollin, et ne pas faire la critique de ces écrivains qui lui ressemblaient si peu, de ces philosophes au moins imprudens, qui, toujours armés contre la religion des peuples les plus éclairés, n'auraient pas même voulu sauver de son naufrage cette idée inappréciable d'un Dieu ; qui, en vantant la liberté, insinuaient dans les âmes son plus cruel poison, la dissolution des mœurs ; et nous présentaient comme son sanctuaire cette démocratie absolue que nous devons envisager comme son tombeau ? Pouvais-je, en même temps, ne pas gémir d'une révolution où cette même liberté, tour à tour le rêve des uns, le prétexte des autres, et la

proie d'un soldat, n'a triomphé du despotisme que parce que l'Europe avait triomphé de la France ? Si, comme cet orateur qui n'a pu s'animer qu'en sortant de son sujet (1), j'avais exprimé par des cris mon enthousiasme pour elle, me serais-je montré le digne panégyriste de l'un des hommes les plus modérés qui aient jamais existé ? J'ai pris le rôle incontestablement le plus difficile. J'ai voulu, non préconiser cette liberté parmi ceux qui l'aiment, mais la défendre parmi ceux qui ne l'aiment pas. Ce qui, indépendamment de l'accord des journaux (2),

(1) La seule digression de ce jeune écrivain, sur les peuples de l'antiquité, prouve un talent très-distingué. Il s'est soutenu constamment dans ce morceau, qui est d'une assez grande étendue, puisque c'est le quart de son discours.

(2) La *Quotidienne*, du 4 décembre 1818, et le *Constitutionnel*, du 18 octobre 1818, le *Spectateur Religieux*, et la *Chronique Religieuse*, ont exprimé la même opinion sur ce discours.

me prouverait que j'ai réussi en partie dans ce système de conciliation, c'est l'impression produite à la distribution des prix du collége royal de Montpellier, où ce même discours avait été prononcé, avant la décision académique, avec des modifications appropriées à la circonstance. Toutes les fois que je touchais à ces points délicats, déplorables sujets de nos divisions depuis trente ans, ce même auditeur qui s'alarmait d'abord, comme si j'allais échouer contre des écueils, me témoignait bientôt que j'avais su les éviter, et paraissait me féliciter d'un triomphe qui devenait celui de la modération même. C'est dans le silence de toutes les passions haineuses qu'a été entendu cet éloge de l'homme qui ne les ressentit jamais. Moi seul, peut-être, je troublais ce concert des sentimens affectueux, je devenais indigne de les partager, en me livrant un peu trop à ces vaines jouissances de l'amour-propre d'auteur. Mais si

la modestie de mon héros se retraçait plus vivement à moi pour m'en punir, son humanité trouvait un spectacle digne d'elle dans toutes ces âmes étonnées de se rencontrer et de s'entendre. Il ne me restait plus à former qu'un vœu : c'était qu'une telle journée pût se présenter à moi comme le prélude d'une autre. Mais, lorsqu'un prélat distingué (1) est venu ensuite ajouter aux émotions de l'assemblée, en manifestant les siennes, j'ai pressenti enfin que je recevais alors toute ma récompense. Un orateur serait en effet trop heureux dans ce siècle d'être couronné à la fois par un évêque et par l'Académie Française.

Pourrait-on, du moins, m'objecter que cette mesure dans les opinions politiques, que cette prédilection pour les considérations religieuses auraient nui à la partie litté-

(1) M. Fournier, évêque de Montpellier.

raire de mon ouvrage; qu'il en serait résulté, dans le premier cas, de la langueur; dans le deuxième, de l'emphase, ou même dans les deux cas, des hors-d'œuvre? Mais il se trouve que ces idées politiques ou religieuses ont été prises dans la substance même de mon sujet, et ne se sont développées que dans les proportions convenables pour en être la plus brillante parure. Il se trouve dès lors que j'ai accompli cette poétique sévère qui veut que les idées religieuses n'interviennent jamais dans nos discours, sans que tout s'éclipse à l'instant devant elles. Je citerai de préférence le passage sur la correspondance avec Frédéric, parce que telle est dans ce morceau la marche un peu voilée de la composition, qu'il pourrait ne pas produire tout son effet dans une première lecture. Je saisis ce moment où Rollin, sur le bord du tombeau, fait ses adieux à Frédéric. J'aperçois dans son langage des marques d'une émo-

tion si profonde, que je suis forcé de porter plus haut mes regards, pour en chercher la cause. Alors se présente à moi ce dogme si terrible, que le titre (1) même du livre divin qui l'annonce semblerait un mystère de plus. Les yeux un instant fixés sur cette effrayante perspective, offerte à une si grande partie du genre humain, j'éprouve moi-même le trouble que je voulais m'expliquer; et je reviens, avec une vénération plus vive, vers cette âme qui, conciliant ce que l'humanité a de plus tendre et la religion de plus terrible, s'élève bien au-delà de cette tolérance à laquelle tant d'autres n'ont pu atteindre; puisque, réduite à trembler pour l'éternel avenir de l'illustre objet de ses affections, elle ressent, dans un plus haut degré, le besoin de le chérir, le lui fait entendre avec la plus admirable réserve, comme si elle voulait le

(1) Évangile.

conquérir à sa croyance par son amour. Je crois ce morceau capable d'agir même sur ces âmes qui, avec un fonds de grandeur toutefois, auraient subi tous les ravages de l'athéïsme.

2°. Il fallait que l'ouvrage pût supporter de tels ornemens. Aussi me suis-je donné une base vaste et profonde dans la partie classique. C'était creuser dans le fond du sujet. Je croyais aussi que c'était réaliser les intentions les plus délicates de l'Académie. « Sans doute, me disais-je, que ce ne sont pas seulement des considérations morales, mais des vues littéraires très-élevées qui l'ont déterminée à proposer cet éloge. Elle est fatiguée de tant de lieux communs sur ces personnages qui ont joué un grand rôle dans les Empires ; elle indique aux concurrens un sujet ingrat, en apparence, afin qu'ils en fassent sortir des idées neuves, substantielles ; elle veut agrandir ce domaine de l'éloquence aca-

démique. » Voilà pourquoi je me suis attaché à combattre ces mêmes difficultés que tous les autres peut-être se sont attachés à éluder; mais je dois dire qu'elles ne m'ont semblé effrayantes que dans le lointain. Une fois engagé au milieu de ces détails que j'aurais pu croire les plus arides, je maniais mon sujet avec une aisance qui seule aurait pu me faire soupçonner que je le prenais dans son vrai sens; j'éprouvais à exprimer des idées si nouvelles pour ces sortes de discours le même charme qu'un voyageur à peindre de belles contrées inconnues. La périphrase elle-même devenait pour moi un moyen d'aller plus vite. Ainsi la seule définition de la traduction interlinéaire fait tomber toute une discussion, comme inutile. Vous remarquerez que, sur ce point si important de l'enseignement des langues, je me suis attaché à prononcer, avec la mesure convenable, entre Rollin, qui ne croit pas assez

aux avantages de cette méthode, et Dumarsais, qui paraît trop y croire.

Mais un motif particulier devait me déterminer à insister sur ces productions latines dont l'estimable secrétaire de l'Académie n'a pas dit un seul mot dans son rapport. « Rollin était un rhéteur éloquent, disait Voltaire. » Ces paroles seraient pour nous une énigme, si nous nous bornions à lire ses ouvrages français. Il faut distinguer dans Rollin deux écrivains, l'écrivain latin et l'écrivain français : l'un a été aussi brillant que l'autre a été utile. Je veux qu'avec ses productions latines seules il n'eût point mérité un éloge académique ; tandis que certainement il l'aurait mérité sans elles. Mais du moment que cet hommage lui avait été décerné, il fallait ou ne pas considérer en lui le mérite d'écrivain, ou insister sur des productions dans lesquelles ce mérite se présente avec le plus d'avantage. Il est

beau que, dans l'ordre des choses qui chez Rollin obtiennent nos éloges, les talens de l'orateur et du poëte ne viennent qu'au deuxième rang, même aux yeux d'une académie; mais il serait étrange qu'ils ne fussent pas des titres à ses hommages. Si elle ne les a pas soupçonnés, c'est un avantage de plus pour le panégyriste qui les lui découvre. Eh! quel vide n'aurais-je pas laissé dans mon ouvrage, si je n'avais pas fait ressortir ces productions latines, lorsque je considère qu'elles ont fait seules les titres littéraires de Rollin jusqu'à soixante ans; qu'au jugement des critiques contemporains les plus sévères, elles semblaient bien suffisantes pour parer en lui la vertu, si la vertu avait besoin d'une parure; que les harangues surtout ont produit le plus grand effet non-seulement dans l'Université, mais dans le monde; qu'elles ont incontestablement préparé le succès des productions fran-

çaises ; que, le plus souvent, elles nous présentent l'écrivain utile à côté de l'écrivain brillant ; que l'une des dernières nous offre le germe du Traité des études.

Il est vrai que, dans cette direction imprimée à mes idées, je devais craindre de trop louer l'écrivain latin. Or, voyez mes restrictions, lorsque j'ose le comparer ou à Cicéron, sous le rapport du style, ou à Bossuet, sous le rapport de la pensée. On a pu remarquer que ce n'est pas la seule partie de cet éloge où les restrictions se présentent : elles le tempèrent souvent ; elles le commencent même, par la raison que je devais présenter Rollin sous un jour plus brillant que plusieurs ne l'auraient pensé, et que si la première loi du panégyriste est de dire des vérités avantageuses à son héros, sa première adresse est de disposer à y croire. Les promesses de l'exorde, sans les concessions sévères qui les précèdent, au-

raient pu faire soupçonner un enthousiaste, qui dénature son sujet pour l'agrandir : précédées de ces concessions, elles devaient annoncer un esprit réfléchi, qui, bien loin d'être dominé par des préventions, s'attache à les combattre.

Mais aux yeux de notre siècle, et surtout de la France, et surtout de l'Académie, le plus grand tort de ces productions latines que je vante, c'est d'être des productions latines d'un moderne. De là ce paradoxe où je prétends que nous pouvons égaler les anciens dans leur propre langue ; paradoxe, dont la preuve, jetée comme en courant, occupe si peu de place dans mon discours. Je ne devais point espérer qu'elle parût victorieuse à tous, comme elle me l'a toujours paru à moi-même. Je traitais un de ces points sur lesquels je sens bien que même les bons esprits ne seront jamais d'accord. Il suffit, en pareil cas, à

l'orateur d'ébranler, en passant, l'opinion du grand nombre, d'offrir à tous l'intérêt du combat, s'il ne peut offrir à tous celui de la victoire; mais que ceux qui persisteraient à me reprocher ce paradoxe comme erroné, ne me le reprochent pas du moins comme inutile dans mon système. J'en avais besoin pour mon objet, puisque mon objet devait être non-seulement de donner une idée avantageuse du talent de Rollin dans ses productions latines, mais même de présenter sous un jour attachant cette partie de ses œuvres si peu connue et si peu recherchée; et qu'il est difficile de voir sous un jour attachant des productions où nous pensons d'avance que l'auteur n'aura pu parvenir qu'à un style médiocre ou barbare.

3°. Si la superbe délicatesse de quelques esprits académiques s'est effarouchée de ce qui pouvait leur rappeler le collége, elle

ne s'est pas moins effarouchée de ce qui pouvait leur rappeler ces débats du jansénisme. Avec toutes leurs prétentions à une grande force de tête, et, j'aime à le dire, avec des talens distingués, ils ont jugé, comme les esprits faibles, par quelques accessoires. J'ai voulu présenter à leur admiration cette âme forte qui, dans les positions les plus délicates, a montré toute la fermeté stoïque, dépouillée de son faste : mais d'abord elle employait cette fermeté à soutenir quelques opinions théologiques; et ils n'ont pas été capables de l'admirer : ensuite elle s'offrait à eux au milieu de ces déplorables folies des convulsionnaires, et ils n'ont plus vu en elle qu'une honteuse faiblesse. Mais avant de leur répondre, j'éprouve le besoin de me justifier devant un autre tribunal, qui, au reste, les a condamnés bien plus qu'il ne me condamne. Des hommes dont le jugement sera toujours

pour moi du plus grand poids, auraient voulu que, par respect pour la religion, je n'eusse point loué cette fermeté avec laquelle Rollin a soutenu des opinions au moins hasardées; que, par respect pour le gouvernement de nos rois, j'eusse épargné au lecteur le scandale de l'homme de bien persécuté; ils ont même nié qu'il y ait eu persécution. Je les conjure d'observer que je n'ai loué la fermeté de Rollin qu'en déplorant ses illusions; que cette fermeté elle-même a été bien plutôt de la résignation que de l'audace; qu'elle n'a rien de commun avec cettte humeur superbe, apanage des sectaires; que c'est enfin à son occasion ou jamais qu'on a pu s'écrier, comme je l'ai fait : « Admirons ici cette religion » sublime, qui, dans les momens même » où elle cesse d'éclairer des esprits trop » curieux ou trop ardens, les animant tou- » jours de ses ineffables influences, fait

» reconnaître par les plus hautes vertus, » qu'elles sont encore à elle. » Sans doute il est pénible de penser qu'un homme comme Rollin a souffert sous un gouvernement comme celui de nos rois ; mais, dans mon discours, où je crois avoir parlé comme doit parler l'histoire, telles sont les attentions paternelles de ce gouvernement trompé, au moment même où il frappe, qu'il devient un modèle pour tous les autres, lorsqu'ils auront le malheur de croire dangereux un citoyen recommandable par des vertus : et telle est la respectueuse réserve de Rollin, qu'il devient un modèle pour tous les sujets, lorsqu'ils croiront que le gouvernement leur demande plus que leur conscience ne leur permet d'accorder. Et ces deux résultats qui vous consolent, vous semblent encore plus doux par le contraste de ces derniers temps, où l'on a vu tour à tour des résistances si factieuses et des gou-

vernemens si cruels. Il vous reste seulement un peu de colère contre ce parti qui, abusant de son ascendant, a pu enlever à la jeunesse un tel instituteur. Et, sans revenir sur des détails qu'il me suffit d'avoir présentés une fois, c'est là surtout que serait la persécution. La plus cruelle manière de persécuter Rollin était de l'empêcher de servir la jeunesse. Il est vrai que les obstacles eux-mêmes ne faisaient que rendre cette âme plus ingénieuse à remplir un si noble besoin. Ainsi la postérité s'est enrichie des pertes du collége de Beauvais. Mais vainement je me suis attaché à louer Rollin janséniste, sans blesser les convenances religieuses, à louer Rollin persécuté, sans blesser les convenances monarchiques : il me restait un troisième écueil insurmontable, c'était de m'occuper de tels objets, sans blesser les convenances philosophiques du siècle aux yeux de quelques esprits ma-

lades. Je devais désespérer de plaire à des hommes qui déclareraient les *Lettres provinciales* elles-mêmes l'ouvrage d'un talent égaré ou équivoque, si, restées inconnues jusqu'à nos jours, elles se présentaient à eux sans la recommandation d'un grand nom. Que sais-je même si tous ces ménagemens, que je me suis imposés, ne seraient pas pour eux de nouveaux torts : tant d'hommes, dans cette partie de l'histoire de Rollin, voudraient se ménager le double plaisir de ne voir que tyrannie d'un côté, que ridicule de l'autre.

Ainsi la crainte du ridicule dans ce siècle, et la crainte de l'autorité dans le précédent, auront produit les mêmes résultats, deux ouvrages incomplets sur Rollin : son histoire, par M. de Boze ; et son éloge, par M. de Berville. Cependant, lors même que cette partie de sa vie, qu'on a cru devoir dissimuler de nos jours, n'aurait offert d'ail-

leurs aucun de ces caractères qui frappent les regards de la multitude, elle aurait été bien digne encore de l'attention du panégyriste. Comment, en effet, ne pas envisager avec intérêt l'homme qui, placé entre les rigueurs de l'autorité et les dérisions d'une philosophie superbe ou d'un monde frivole, ne redoute rien que sa conscience ? J'aurois pu même faire valoir en sa faveur la circonstance que, sans doute, on s'empressera le plus de m'opposer (1). Oui, il m'inspire un nouveau sentiment de vénération et d'amour, lorsqu'avec un esprit si distingué, il se mêle à une multitude, objet de risées, pour prier sur la tombe de l'homme qu'il révère. Philosophes hautains, il se confond alors à vos yeux avec le vulgaire; il n'ob-

(1) C'est la circonstance de Rollin, priant sur le tombeau du diacre Pâris, dans le cimetière de Saint-Médard.

tient plus de vous que les regards d'une pitié dédaigneuse, tandis qu'il s'élève bien au-dessus de tant d'âmes fortes, objets de vos hommages. Combien, en effet, de ces hommes qui, sur un brillant théâtre, ne montrent de la grandeur que parce qu'ils voient l'admiration des peuples devenir le prix de leur courage ou de leurs souffrances! Mais lui, dans cette effusion de son âme pieuse, il mériterait surtout votre admiration, parce qu'il a bravé vos mépris; je me trompe : il n'a pas même songé à les braver. Dans le mouvement sublime imprimé à toutes ses pensées, à toutes ses affections, il traversait ce monde comme une demeure étrangère, ne voyant plus d'autres spectateurs que son Dieu. Il faut bien peindre de telles âmes, lorsqu'elles se présentent; il faut bien s'attacher à les caractériser, sous peine de confondre, dans le vague des éloges, et l'énergie des républiques et la

sublimité du christianisme, c'est-à-dire, les vertus qui diffèrent le plus par les motifs lors même qu'elles se rapprochent le plus par les effets, puisque les unes recherchent la louange, comme leur plus doux aliment, et que les autres la dédaignent comme une chimère, ou la redoutent comme un écueil. La circonstance sur laquelle je viens d'insister n'a pas été, il est vrai, désignée dans mon discours : c'est que tant d'autres, si fortement exprimées, devaient suffire. Dans un sujet si riche, j'ai cru devoir ce sacrifice bien moins à la loi des convenances, qu'à celle de la brièveté. Mais il se trouve que l'éclat des situations, que la multiplicité et la nature des incidens concourent avec la noblesse de son âme pour répandre sur cette partie de sa vie le plus vif intérêt aux yeux de la multitude, comme aux yeux du sage. J'aurais donc manqué ou de philosophie, ou de goût, si je l'avais supprimée, comme

déshonorante pour son caractère, ou comme ingrate pour un panégyrique. N'aurais-je pas manqué de goût encore, si je n'avais pas senti que c'était cette partie orageuse de son histoire qui devait fournir matière à la partie vraiment éloquente de son éloge ? L'orateur qui ne s'animerait pas en parlant de la vertu malheureuse, ne serait-il pas tout ensemble indigne et incapable de la louer ? Et n'est-il pas heureux que la vivacité, que le fracas de cette partie de l'ouvrage viennent contraster avec ce tableau de Rollin dans son enfance, où il eut si peu besoin de guides; avec ce tableau de Rollin dans ces paisibles magistratures des colléges, où il se montra un guide si admirable de l'enfance des autres; avec tant d'autres morceaux, où je me suis étudié à exprimer, par le caractère même de la composition, les aimables qualités de cette âme livrée à sa douceur habituelle ? Il en résulte une si

grande variété, que vous croyez voir et un autre personnage et un autre panégyriste. Je ne puis même cacher que j'ai un peu insisté, par calcul, sur beaucoup de ces morceaux, qui exigent, dans le style, de la simplicité et du calme : c'était pour que l'on fût moins disposé à voir en moi de l'exagération, lorsque j'arrivais à ces parties qui exigent de l'élévation et de la chaleur. Je savais bien que j'écrivais à une époque où la littérature souffre des raffinemens de l'esprit, comme la société peut souffrir quelquefois d'un excès de civilisation ; époque remarquable, où des écrivains du naturel le plus heureux, en voulant s'interdire l'impétuosité des mouvemens oratoires, comme un ridicule, en voulant reproduire sans cessse la dignité de Montesquieu ou la grâce de Voltaire, perdent, avec la chaleur essentielle à l'éloquence, et cette dignité et cette grâce qui auraient pu naître des libres dé-

veloppemens de leur esprit. Ce déplorable résultat me semblerait, en grande partie, un contre-coup des triomphes académiques de Thomas, de cet homme de bien, qui prenait trop facilement les élans de sa belle âme pour ceux du génie même. On devait pressentir dès lors que notre premier corps littéraire, honteux un jour d'avoir pris de l'emphase pour de la chaleur, pourrait bien ne se corriger d'un excès que par un autre, en prenant de la chaleur pour de l'emphase.

Voilà ce que j'avais à dire sur ce beau sujet et sur la manière dont j'ai cru qu'on devait le traiter. Je dois d'autant plus remercier l'Académie de l'avoir indiqué à nos efforts (1), que j'étais loin d'en pressentir la fécondité. Dans les commencemens, je cherchais péniblement les idées; bientôt les idées m'ont poursuivi. Dans la grande variété d'ob-

(1) C'est M. Garat qui a eu cette belle idée.

jets à travers laquelle il fallait me faire jour, mon travail était comme une abréviation continuelle ; et, lorsqu'en dernier lieu, craignant d'avoir dépassé la mesure prescrite (1), j'ai voulu abréger encore ; à chaque tentative de réduction, je sentais dans le sujet une résistance qui m'annonçait que je touchais au vif. Les mains paternelles tombaient sans cesse. Ce sujet est grand par lui-même, parce que vous y trouvez, contre l'attente commune, ce que j'ai annoncé dès l'exorde ; et cette circonstance, que vous le trouvez contre l'attente commune, ajoute à l'intérêt : l'éloge se présente comme une découverte. Il s'agrandit encore par les accessoires. Quelque part que vous vous portiez, l'enseignement, l'histoire, la politique, la religion, la mo-

(1) Mon travail était fini, lorsque j'ai vu dans les journaux que l'éloge de Rollin ne devait point passer une heure de lecture.

rale vous offrent les plus nobles idées qui puissent occuper le philosophe. Ce serait bien manquer d'imagination que de ne pas les saisir; mais aussi ce serait bien manquer de goût, que de les faire prédominer, au point d'éclipser cette vénérable image de notre recteur, qu'elles devaient seulement embellir.

ÉLOGE DE ROLLIN.

Discours qui a concouru pour le prix d'éloquence, proposé par l'Académie Française en 1816.

La France échappe au danger des fausses doctrines ; un Roi réparateur monte sur le trône ; et la première de nos assemblées littéraires propose l'éloge de Rollin au concours de tous les talens. Ce sera donc un premier trait et le plus frappant de cet éloge, que son époque. Et après les écarts de tant d'esprits superbes, pouvait-on mieux consacrer, mieux annoncer la nouvelle ère où nous entrons, que par les louanges de l'homme en qui le talent fut toujours l'instrument de la vertu ! Tout en lui, je le sais, semblerait s'opposer d'abord au grand éclat d'un

éloge académique : l'obscurité de sa naissance ; la profession à laquelle il s'est dévoué ; le caractère habituel de ses vertus où la douceur domine ; le caractère habituel de son talent qui, dans la plus grande partie de ses ouvrages les plus connus, nous montre plutôt l'homme de bien et l'homme de goût que l'écrivain de génie. Mais si nous savons l'apprécier sur tous les points, la gloire dont il a joui pendant sa vie cessera d'être pour la plupart de nous une énigme. Nous le verrons déployer, dans la première partie de sa carrière, l'une des imaginations les plus heureuses ; dans la seconde, l'une des âmes les plus fortes ; et tout ensemble, soit dans l'enseignement, soit hors de l'enseignement, se montrer constamment à nous, sous l'un des points de vue les plus imposans aux yeux même de cet orgueil que séduit le prestige des grandeurs. Et ces traits saillans que je vous désigne d'avance, brilleront à

vos regards sur le fonds précieux de ces aimables qualités de l'esprit et du cœur, dans le cortége desquelles il se présente à toutes les imaginations, sans le secours de nos éloges.

Les commencemens de sa vie nous offrent un de ces combats trop fréquens dans les hommes célèbres, entre la fortune et la nature. Une mère, dont l'esprit pénétrant pouvait soupçonner le sien, se voyait contrainte avec douleur de le retenir dans les travaux obscurs de la profession paternelle (1), pour en faire, à l'instant, un soutien de sa famille. Mais un digne membre de cette congrégation célèbre qui, dans tout le monde chrétien, s'était consacrée à la religion et à la science, a déjà vu qu'il pouvait être un ornement de l'État; et tandis que cet enfant, marqué dès-lors du sceau de

(1) Il était fils d'un coutelier.

sa gloire future, bien différent de ces esprits indociles qui résistent à tous les bienfaits de l'instruction, luttait contre le sort pour les conquérir ; cet homme, dont j'ai cherché vainement le nom, pour le prononcer ici avec l'accent de la reconnaissance, vient faire tomber tous les obstacles. Grâce à son active bienveillance, celui qui devait nous enseigner à répandre les trésors de l'éducation, n'en sera pas privé lui-même. Le jeune Rollin devient comme l'enfant adoptif (1) de ces hommes généreux qui ont voulu qu'une partie de leur fortune coulât sur les générations futures, pour développer surtout ces génies heureux qu'un sort jaloux pouvait dérober à l'État. Dans cette position nouvelle il a bientôt payé sa dette, ne fût-ce que par l'exemple de toutes les vertus que peut comporter son âge. Telle est l'ama-

(1) Il est nommé boursier au collége des Dix-Huit.

bilité de son caractère, que le premier besoin de ses rivaux éclipsés est de vanter leur vainqueur. Un grand nombre de familles s'empressent de le connaître, de l'accueillir, d'embellir de sa présence les journées où elles peuvent jouir de leurs enfans; elles viennent, pour ainsi dire, le disputer à son heureuse mère. Toute la jeunesse studieuse, à son seul nom, redouble d'activité, et par cet ascendant d'une conduite exemplaire, il commence, à son insu, comme élève, ce grand ouvrage du perfectionnement des études, qu'il doit continuer comme professeur, comme chef d'enseignement, comme écrivain. C'est aux plus grands personnages qu'il inspire le plus vif enthousiasme. La plus brillante noblesse croit s'honorer lorsqu'elle l'honore. A la tête de ces illustres appréciateurs d'un mérite naissant, de ces hommes avides d'en accélérer les développemens ou d'en récompenser les efforts, nommons ce

vertueux ministre, Lepelletier, qui, en embrassant le modeste vainqueur de ses deux fils, semblait toujours en embrasser un troisième. A côté de ce nom, si honoré dans la magistrature, plaçons celui d'Hersan, non moins honoré dans cette Université, dont il refusa d'être le chef, tandis qu'il en était la gloire. Dans la pensée d'Hersan, Rollin le remplacera un jour sous le fardeau de l'enseignement : il le remplace déjà dans ces productions légères où il faut exprimer en vers gracieux les sentimens les plus délicats, les plus tendres. C'est au jeune Rollin que le professeur consommé renvoie tous ceux qui, par d'honorables importunités, veulent lui faire payer les intérêts de sa gloire en demandant un tribut à sa muse latine. Rollin paie pour lui ; et cette jeune plante, qui s'élève toujours, mêle déjà ses fleurs aux fruits de ce bel arbre, sous lequel elle grandit, et qui peut bien les croire aussi les

siennes. Une grâce paraîtrait avoir manqué à une si aimable enfance. Elle n'a pas su briller dans ces représentations dramatiques, que l'on offrait alors comme appât à un public frivole, pour ménager aux travaux de la jeunesse quelques uns de ces applaudissemens qui devaient être ensuite prodigués à ses jeux (1); représentations devenues trop souvent, dans nos écoles, un vain luxe, qui non-seulement servait à couvrir une disette réelle de richesses littéraires, mais même la produisait, par la direction malheureuse donnée aux esprits. La rectitude de l'âme simple et candide de Rollin se refusait à tous ces artifices, à toutes ces transformations où l'homme disparaît pour faire place à l'acteur : en sorte que l'on serait tenté d'admirer en lui une vertu de plus, là où l'on voit

(1) La séance commençait par l'examen, et finissait par la pièce.

un talent de moins. Le seul rôle qu'il saura bien remplir, ce sera celui de défenseur de la morale et du goût, dans un siècle de corruption et d'erreurs. Il vous tarde sans doute de le voir sur ce théâtre éclatant, où lui seul s'est étonné de sa gloire. Pour moi, j'aime à prolonger mon discours sur son enfance, comme je sens qu'il aurait voulu la prolonger lui-même. Oui, pour peu que nous sachions lire dans cette âme, qui chérissait avant tout la vertu et la science, nous devons voir qu'il aurait voulu rester toujours dans cette période de la vie où dorment encore ces passions terribles, qui, une fois éveillées, contrarieront tous nos efforts pour la vertu et pour la science. Ces nobles dispositions se découvrent bien dans la première harangue latine qu'il prononça, lorsqu'à vingt-deux ans, en 1684, forcé enfin de se produire au grand jour, il se vit traîner comme une victime à la chaire de Seconde

du collége de Plessis. Nous pouvons dire que dans ce discours il a payé un tribut à la jeunesse, à cet âge des erreurs, par la plus respectable de toutes. Ne pouvant se prêter à cette idée pénible d'un divorce entre la vertu et la science, s'obstinant à unir dans sa pensée ce que la société nous montre si souvent séparé, il prononce que sans la vertu, sans la piété, il nous est impossible de parvenir à une véritable science. Cependant, lorsqu'il s'égare ainsi dans sa théorie à force de vertu, ne nous égarons pas nous-mêmes dans nos jugemens par un excès de sévérité. Si nous considérons combien la bassesse de l'âme dégrade le génie, combien l'orage des passions contrarie les paisibles procédés de l'esprit dans ses investigations laborieuses, nous serons forcés de convenir qu'il entre dans cette opinion un grand fonds de vérité, bien capable d'animer un discours : aussi en fait-il jaillir les plus bril-

lans détails. Quant à l'erreur qu'il y a mêlée, voyons-la comme la poésie de son ouvrage, comme la fiction d'une âme digne d'un monde meilleur.

Parlerai-je maintenant du style d'une harangue latine faite par un Français, lorsqu'il me semble voir sourire plusieurs de nos modernes dédaigneux, qui considèrent comme perdu, comme enseveli, tout l'esprit que nous voudrions faire passer dans cette langue appelée morte ? Ils se persuadent qu'il ne nous est pas même donné de l'écrire médiocrement ; comme si, pour y porter la même supériorité que les plus grands écrivains de l'ancienne Rome, nous n'avions pas les plus beaux moyens de tous, qui sont leurs chefs-d'œuvre ; comme si même, à côté d'un tel secours, leur conversation, que l'on regrette, ne se présenterait pas quelquefois comme un obstacle, puisque leurs chefs-d'œuvre nous montrent la plus

belle partie d'eux-mêmes, et que leur conversation nous les montrerait avec leurs négligences. Ce préjugé, si peu fondé, comme vous voyez, se reproduira cependant toujours, par je ne sais quel inconcevable prestige. Il se maintiendra non-seulement comme la consolation de ceux qui ne savent pas cette belle langue des Romains, mais comme le travers de ceux qui la savent. Et n'en voyons-nous pas un exemple dans le célèbre Muret, qui a pu lui-même soutenir cette opinion, aussi fausse qu'elle est commune, et qui la réfutait si bien à l'instant par le style dans lequel il l'exprimait ? A l'exemple de ce professeur distingué, Rollin, dans ce premier discours, reproduit avec une profusion étonnante les plus belles formes de la phrase de Cicéron. Ce sont pour ainsi dire, des moules toujours présens où coule sa pensée. Il est vrai que son imagination, incessamment attirée vers les

ouvrages d'un si grand écrivain, ne poursuit pas toujours avec assez de force les idées propres au sujet, surtout lorsqu'elles résistent à l'expression oratoire. L'invention chez lui, se trouve quelquefois sacrifiée à l'élocution; et quelquefois encore cette élocution elle-même, plutôt prise qu'imitée de l'auteur ancien, comme une fleur enlevée à sa tige, ne présente aucun coloris de fraîcheur et de vie. Ne vous hâtez pas toutefois de prononcer sur l'étendue de son talent. Avec quelques années de plus, donnant plus de vigueur à sa pensée, et de liberté à son expression, il se montrera le rival souvent heureux de ce petit nombre d'illustres modernes, en qui cette langue des Romains revit, non-seulement parée de toutes ses grâces, mais même dégagée de certaines formes, qui, pour la rendre plus difficile dans les anciens, ne la rendent pas plus belle.

Dès 1688 on put voir un progrès marqué dans son talent, lorsqu'au milieu d'une paix brillante il prononça cet éloge d'un prince pacifique, piége admirable tendu par son humanité à l'âme guerrière d'un grand roi dont le seul défaut est d'avoir outré la grandeur. Il succédait alors à Hersan dans la chaire d'éloquence du collége royal, comme il venait de lui succéder dans la chaire d'éloquence du collége de Plessis, lorsque ce professeur était appelé par le marquis de Louvois, ministre, à l'éducation d'un fils de la plus belle espérance; et c'était Hersan lui-même, qui éprouvant pour son disciple une tendresse et une admiration toujours plus vives, avait fait accumuler sur cette jeune tête ces deux dignités littéraires. Ah! saluons-le à son départ de cette Université, où, par un dernier bienfait, il se donne un si digne successeur. Ayons encore les yeux sur lui, comme il conti-

nuera d'avoir les yeux sur elle, puisque, pour contribuer à la prospérité du collége de Beauvais, au moment où Rollin en deviendra le chef, il doit faire sentir à ce disciple chéri cette main bienfaisante (1), qui, dans son enfance, avait sû lui donner d'autres secours que ceux de l'instruction. Suivons-le par honneur jusqu'à sa tombe. Interrompre l'éloge de Rollin, pour celui d'Hersan, c'est remplir le vœu le plus cher de Rollin, qui, ce me semble, repousse toutes nos louanges pour les renvoyer à son maître. Après avoir répondu à l'attente d'un grand ministre, dans l'instruction de son fils; après s'être constamment oublié auprès d'un personnage si distingué, pour se rendre l'interprète des malheureux, pour jouer le rôle sublime de la bonté imprimant une direction heureuse à la puissance; recherchant l'obscu-

(1) Il donna mille écus.

rité, comme d'autres pourraient rechercher la gloire, il se retire à Compiègne, sa patrie. Là, il fonde une école florissante en faveur des enfans pauvres : il s'y fait lui-même leur instituteur ; et par une belle erreur d'un zèle toujours croissant, il entreprend une fondation nouvelle à laquelle sa fortune ne peut plus suffire. Arrivé ainsi à ses derniers momens, après une succession de sacrifices qui ne lui laissent plus d'autres richesses que ses vertus, il sait ajouter à un tel fonds par la récompense qu'il demande aux malheureux dont il a été le protecteur et dont il se voit presque l'égal. Stipulant plutôt pour eux que pour lui, il leur demande le tribut d'une prière prononcée sur sa tombe : renouvelant ainsi l'exemple de cet homme de bien, autre lumière de l'Université, du chancelier Gerson, qui était venu aussi placer sa vieillesse dans ce cortége auguste de l'enfance indigente, pour lui consacrer les

derniers sons d'une voix admirée des conciles, et qui ne lui avait demandé d'autre prix de ses efforts, que cette prière, dont je veux répéter les simples paroles, pour en orner ce discours; pour me joindre aux infortunés dont il fut le bienfaiteur; pour leur succéder dans la reconnaissance avec Hersan, avec Rollin (1), avec vous tous. « Mon Dieu, mon créateur, ayez pitié de » votre pauvre serviteur, Jean Gerson. »

Tombons ici dans notre vénération devant la source sacrée d'où sont émanés des sentimens si nobles et si purs; devant cette religion qui, à l'époque où les plus belles institutions de la sagesse profane avaient disparu de l'univers, est venue à son tour pour se charger elle-même du soin de nos vertus, tandis que les anciennes religions

---

(1) Voyez la fin du deuxième volume du *Traité des Études*, et la Harangue prononcée en 1720.

de tant de peuples semblaient ne s'être chargées que du soin de leurs plaisirs. Un tel hommage devait se présenter ici, et comme une protestation contre les efforts de ces hommes, qui, dans ces temps malheureux, voudraient enlever à la morale affaiblie des nations son plus bel appui, et comme le devoir de la reconnaissance, dans l'éloge de l'homme qui soumettait à cette religion son âme toute entière; qui voulait lui devoir toutes ses vertus, telles qu'elle prétend les inspirer, les diriger, et, pour ainsi dire, les faire.

Elle produit souvent l'éclat de son talent, comme elle fait toujours le fonds de sa morale. C'est là le caractère frappant que présentent cet éloge d'un prince pacifique et ses autres harangues latines qui, sous ce point de vue, annoncent si bien toutes les productions de sa vie. Vous en jugerez surtout par ce morceau si animé sur la fureur

des duels, et par la peinture de ces guerriers qui passent leurs derniers jours dans ce palais que leur a donné un grand roi. Cet esprit religieux, par lequel il vivifie toutes les considérations morales de ses harangues, se fait encore bien sentir dans leur partie historique. Au milieu des événemens qu'il retrace, il aime à faire entrevoir le suprême moteur; et, pour satisfaire aux besoins de son âme pieuse, il se crée une sorte d'épopée, qui, bien ménagée, peut présenter une tout autre grandeur que l'épopée antique. Ne devrions-nous pas cependant lui reprocher de faire trop souvent intervenir ce grand ressort, surtout dans nos histoires modernes? elles ne sont point placées sous la même lumière que les événemens de l'antiquité. La souveraine sagesse ne nous a point donné de ces révélations, de ces textes précis, qui puissent nous aider à découvrir ou à soupçonner ses desseins

sur les destinées ultérieures des peuples. Les événemens et les catastrophes de ce drame des Empires ne peuvent plus être éclairés à nos yeux que par le flambeau de la sagesse humaine. Si, pour les pressentir, ou pour les juger, nous voulons faire parler ce grand oracle de la religion devenu muet, nous nous exposons à mettre le fantôme de nos imaginations à la place de la pensée divine. Respectons ce voile derrière lequel se dérobe la cause première; ce voile qui ne se levera pour nous que lorsque le théâtre des événemens aura disparu. Vous le voyez, Rollin ne s'égare jamais que sous l'influence trop vivement sentie de quelques grandes et nobles pensées : et ne croyez pas que ce génie se décolore et languisse, lorsqu'il est transporté hors de cette sphère sublime d'idées, vers laquelle il lui est si naturel d'aspirer. La harangue prononcée quelques mois après l'éloge d'un prince pa-

cifique, pour célébrer les triomphes du Dauphin, duc de Bourgogne; les deux éloges de Louis XIV, qui ont signalé les deux années de son rectorat en 1695 et 1696; la harangue consacrée à l'avénement de Philippe V à la couronne d'Espagne en 1701, dans la cinquième année de sa principalité du collége de Beauvais, nous forcent d'admirer en lui une flexibilité et une vigueur de talent que ne soupçonneraient pas ceux qui se bornent à lire ses productions françaises. Reproduisant quelques traits de cet homme prodigieux, qui parmi nous est tour à tour le plus impétueux et le plus grave des orateurs, il sait et peindre les vertus guerrières dans l'énergie de leur action, dans le fracas des plus terribles ébranlemens, et s'élever à ces hauteurs de la politique, d'où l'on découvre tout d'une seule vue. Vous éprouvez, à sa suite, de ces illusions qui annoncent que vous êtes sous

l'empire d'une imagination puissante. Vous croyez le voir, ou tout poudreux dans les combats, ou gravement assis dans les conseils; et la pourpre du modeste recteur se présente à vous comme celle d'un consul ou d'un sénateur romain.

A côté de ces discours, dans lesquels Rollin a si bien rempli l'attente de l'Université, vous désirerez peut-être voir des tragédies du genre de celles qui, parmi nous, ont honoré quelques talens, surtout dans une société rivale (1). Une tragédie latine était, en effet, un tribut annuel que l'Université, par un ancien réglement, prétendait lever sur chacun de ses professeurs d'éloquence, pour orner ou pour remplacer même ses exercices littéraires, ne considérant pas qu'elle demandait ce que, même parmi les génies du premier ordre, un très-petit

(1) Chez les jésuites.

nombre pourrait donner. Rollin n'a jamais payé ce dernier tribut. Dirai-je qu'il n'était pas plus dans son talent de faire des tragédies que d'en jouer? ou ce réglement, le seul qui l'ait trouvé rebelle, n'aura-t-il pas rencontré plus de résistance dans son caractère que dans son talent? Il n'est guère donné à l'homme de réussir que dans les genres pour lesquels il se passionne. Or, Rollin souffrait non-seulement dans ses principes, mais dans ses affections, lorsque des solennités scolastiques venaient faire ressembler ce qu'il aimait le plus à ce qu'il pouvait supporter le moins, un collége à un théâtre. Non, il n'a point fait de belles tragédies, mais il s'en est réservé plus de temps pour faire de bons élèves. Lorsqu'il les montrait au public, on les trouvait suffisamment parés de leur propre science. C'était pour ces résultats des solides études, un vrai triomphe sur un monde frivole, étonné de s'y plaire. Dès lors,

ces exercices de nos écoles, ramenés dans plusieurs à leur vrai caractère, ont gagné en réalité ce qu'ils pouvaient avoir perdu en apparence. Rollin leur ménageait quelquefois un ornement, mais qui semblait sortir de leur propre fonds et restait un accessoire; c'était lorsqu'il se montrait lui-même au milieu de ces jeunes talens, pour faire entendre de ces vers dignes de l'ancienne Rome. Jamais il ne fut mieux inspiré, que lorsqu'en 1692 il offrit à l'auditoire une lutte de la poésie et de la peinture, en essayant d'exprimer par la parole ce tableau ingénieux, qui, placé à la tête d'une thèse philosophique de l'abbé de Louvois, présentait, avec une grandeur imposante, ce qu'était alors la France, et ce qu'après de passagères éclipses elle redeviendra toujours. Ce tableau n'existe plus peut-être, mais il a passé tout entier dans les vers de Rollin. C'est d'après sa poésie brillante que les peintres

pourront le retrouver sans travail, et le reproduire encore plus beau sans génie : ou, portant plus haut nos regards, c'est là qu'il reste en dépôt comme un éternel modèle pour les grands princes.

Outre ces poésies qu'il consacrait à ces solennités des colléges, il nous en a laissé plusieurs, parmi lesquelles deux se feront toujours remarquer. Dans l'une (1) il remonte jusqu'à la source à laquelle n'avait pu atteindre le génie de Boileau, soit affaibli, soit égaré dans un genre qui n'était plus le sien. En le reproduisant dans la langue latine, il le ranime par de si vives couleurs, qu'il en résulte comme une métamorphose, où vous croyez voir Horace lui-même. Rollin finit dans une langue étrangère ce que Boileau n'a pu qu'ébaucher dans la sienne.

---

(1) Traduction de l'Ode de Boileau sur la prise de Namur.

Ce chef-d'œuvre est l'une des plus fortes preuves de la puissance de l'expression, puisqu'un intervalle immense sépare deux ouvrages qui offrent le même fonds de pensées.

L'autre production (1) vous semble d'abord un jeu ; mais vous éprouvez bientôt de ces impressions qui vous annoncent que l'auteur était trop ému pour se borner à des jeux. Un grand homme avait été contraint d'aller mourir sur une terre étrangère. C'est celui qui au milieu de ses discussions théologiques, devenues les combats de toute sa vie, voyant soupirer après le repos un de ses amis qu'il traînait, pour ainsi dire, haletant après lui, le ranimait par ces paroles : « N'aurez-vous pas pour vous reposer l'éter- » nité toute entière ? » Santeuil avait loué ce beau génie par de beaux vers, et avait eu

(1) *Santolius pœnitens.*

la faiblesse de se rétracter. Dans une fiction qu'embellit une poésie du premier ordre (1), Rollin prête à Santeuil le langage d'un homme qui se repent de cette faiblesse, qui l'envisage comme un crime. Or, telle est la chaleur répandue dans toute cette pièce, que vous voyez bien que l'auteur exprime, ou, si vous voulez, trahit des sentimens bien chers à son cœur. Dans ce moment, j'entrevois au loin quelques nuages qui viennent attrister une si belle vie. Ah ! reculons dans le passé, goûtons encore, quel-

---

(1) De quelque grand poids que soit pour moi l'opinion de l'ingénieux historien de Rollin, M. Guenau de Mussy, je ne puis souscrire à son jugement si sévère sur la poésie de cette pièce. Vous y trouvez un grand nombre de traits du genre de ceux-ci :

« *Ora sepulchrali fædatus pulvere, et ater*
Assurgens. »
« *Errabunda fero hùc illuc vestigia, diris*
Distorquens rabida ora modis. »

ques instans, le plaisir de voir heureux celui que nous aimons. Il l'était sous la multiplicité des travaux dont il s'accablait sans cesse. C'est ce qu'il a pu déjà vous faire soupçonner par ces premiers discours d'éclat dont je viens de parler, quoique dans des productions de ce genre le caractère se montre rarement, ou ne se montre que paré comme le talent même. Mais si vous le suivez dans ces discours d'une moindre étendue que lui commandait en diverses circonstances la nature de ses fonctions, vous achevez de le voir tel que vous l'avez soupçonné ; c'est-à-dire, comme un homme tourmenté du besoin immense de servir la jeunesse. Vous finissez par vous intéresser à cette Université, comme il s'y intéressait lui-même : elle s'offre à vous comme une république, dont il est le citoyen le plus distingué. Tout contribue alors à piquer votre curiosité, jusqu'à ce désordre d'un recueil où vous

sont présentés ces discours souvent sans date. Vous relisez avec une attention plus vive ces productions d'une époque incertaine, afin de les distribuer convenablement, s'il est possible, dans l'histoire d'une vie qui vous semble toujours plus attachante. Tandis que vous vous abandonnez avec lui à toutes ces idées sévères et imposantes d'instruction, d'ordre public, par quels mouvemens inattendus de la plus douce sensibilité il les interrompt dans ce noble exposé des travaux de son premier rectorat, pour donner des larmes à sa mère qu'il venait de perdre comme au milieu de son triomphe; et avec quelle énergie il les reproduit et les ranime, lorsque, cherchant ses consolations dans ses devoirs, il se dévoue par un nouveau serment à cette Université, qu'il embrasse comme une seconde mère! Vous croyez alors plus que jamais qu'une âme si élevée et si tendre devait être aimée de tous,

comme elle l'est de vous-même ; et c'est au moment où cette illusion si douce arrive à son comble, qu'elle va se détruire pour vous. Lorsqu'à peine revenu de vos fortes émotions, vous portez sur le discours suivant des yeux encore humides de vos larmes d'admiration et d'amour, les révélations les plus sinistres viennent déconcerter toutes vos pensées et contrister votre âme. Dans ce discours, cet homme qui jusqu'alors avait tonné avec la vigueur de Caton contre le relâchement de la discipline antique, retrouve les plus aimables épanchemens de Cicéron, mais de Cicéron modeste, pour se plaindre des ennemis que lui a faits son dévouement à cette discipline. Alors éclataient sans doute les premiers symptômes de cette faction domestique, qui devait le livrer, pour ainsi dire, aux ennemis du dehors. Elle se présente donc encore à moi cette période que j'aurais voulu franchir comme

on franchit un abîme; cette période où d'interminables débats se ranimant au nom des intérêts les plus sacrés, avec plus d'activité que jamais, ont enflammé tant d'amours-propres sans éclairer les esprits.

Cependant elle est moins déplorable qu'on ne pense, puisqu'à commencer par l'homme que nous célébrons, de grands caractères y parurent, montrant dans le malheur toute la fermeté stoïque dépouillée de son faste. Ainsi, en considérant même tous ces débats comme le philosophe superbe, qui ne verrait de part et d'autre que des erreurs, notre humanité, au moment où elle paraît se dégrader par les égaremens de l'esprit, se relève par des vertus. Mais nous plaçant plutôt dans le point de vue où, pour leur propre soulagement, devaient se placer sans cesse les âmes modérées et vraiment chrétiennes du parti vainqueur, admirons ici cette religion sublime, qui, dans ces intervalles où

elle cesse d'éclairer des esprits trop curieux ou trop ardens, les animant toujours de ses ineffables influences, fait reconnaître par les plus hautes vertus qu'ils sont encore à elle.

Dès-lors, Rollin se présentera toujours avec intérêt à tous les esprits généreux qui ne partageront pas ses opinions : ils admireront du moins sa réserve à les exprimer, et son courage à souffrir pour elles; et sous ce point de vue il n'y aura plus qu'un parti. Que penserons-nous donc de ce discours prononcé en son honneur dans le sein de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont il fut un associé si distingué; de cet éloge incomplet, où le faible orateur, par des réticences multipliées, vous dérobant les causes des incidens les plus douloureux et les moins prévus, vous livre à tous les supplices d'une curiosité impatiente, à tous les écarts d'une imagination qui se rend coupable de mille soupçons exagérés?

Ah ! sans doute que l'Académie Française veut aujourd'hui acquitter en entier la dette de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; et ici, pour être juste, faut-il même du courage, lorsque l'exposé de la vérité toute entière serait l'éloge de nos rois, et la punition de ceux qui les ont trompés ? Je vois bien plutôt l'ornement de mon sujet dans ce qui aurait pu en paraître l'écueil. Le plus beau spectacle se découvre à moi dans ces événemens même que l'on aurait voulu dérober à nos yeux. J'aperçois tout ce que peut l'influence d'une dynastie modérée sur les passions féroces qui frémissent autour d'elle. Vainement dans une sphère inférieure s'agitent des esprits animés par la vengeance ; vainement ils font retentir des cris de fureur jusqu'au trône. Ce parti si ardent parvient, je le sais, à égarer deux de nos Rois ; mais il ne peut en obtenir que ces mesures où, à côté de leur religion alarmée

et séduite, se découvrent toute leur sollicitude pour des Français, tout leur respect pour ces hautes convenances d'une civilisation perfectionnée; il ne parvient qu'à leur faire mettre la vertu sous un ostracisme, dirai-je, adouci par tout ce que l'humanité peut y mêler d'égards, et l'on sent alors que les persécutions viennent de ces sujets perfides, et les égards, du trône.

Vous fûtes, dans ces circonstances malheureuses, les dignes ministres de nos Rois, ô vous, d'Argenson, Pelletier, président de Mesme, lorsque vous paraissiez sans cesse en première ligne pour arracher cette noble victime à la rage des persécuteurs, ou pour affaiblir leurs coups!

O spectacle bien différent qui nous a été présenté à la fin de ce dernier siècle, lorsque le trône ayant disparu, les passions soulevées n'ont plus rencontré de barrières et ne se sont plus signalées que par des combats à mort!

Mais quelle est donc, me direz-vous (1), la source première de ces persécutions,

---

(1) VARIANTE.

A la place de cet alinéa, j'avais dit d'abord :

« Mais quelle est donc, me direz-vous, la source » première de ces persécutions, image anticipée et » bien faible, il est vrai, de la tempête qui devait » tout bouleverser un jour? Je vais vous le dire. » C'est cette Société fameuse, que la postérité ne » pourra ni trop louer sous un rapport, ni trop » condamner sous un autre; puisque, si elle a paru » dans l'enseignement des lettres, comme un modèle, » elle a osé se montrer, je ne dirai même pas, dans » la religion comme une secte, et dans l'État comme » une puissance, mais dans la morale de toutes les » religions, comme une monstruosité, et à côté de » toutes les puissances, comme une conspiration. » Mais laissons-la sous l'anathème, sous les foudres » du génie le plus puissant peut-être et le plus reli- » gieux tout ensemble, dont s'honore le plus beau » de nos siècles. Qu'elle reste sa victime. L'âme douce » que je célèbre me désavouerait, si je poussais plus

image anticipée et bien faible, il est vrai, de la tempête qui devait tout bouleverser un jour? L'âme douce que je célèbre ne m'a permis que de nommer ses défenseurs : elle me désavouerait, si je prétendais la venger davantage; disons mieux, si je prétendais la venger. Elle m'avertit de mettre dans mon récit le calme qu'elle a mis dans ses souffrances.

Je ne puis cependant l'immoler à ses ennemis jusque dans son éloge. Je dirai donc qu'en 1703, lorsqu'il faisait prospérer ce collége de Beauvais, où des pères venaient, avec tout l'empire de leur tendresse et de leurs larmes, le forcer de trouver une place pour leurs enfans, alors même, parce qu'il

---

» loin mes plaintes; si je prétendais la venger da-
» vantage; disons mieux, si je prétendais la venger.
» Elle m'avertit de mettre dans mon récit le calme
» qu'elle a mis dans ses souffrances. »

avait correspondu avec l'une de ces âmes ardentes en qui l'erreur partait d'un excès de zèle, il s'est rencontré des hommes qui auraient voulu que la première de nos prisons d'état s'ouvrît pour les recevoir. Mais rassurez-vous : protégé par ce bataillon de gens de bien, dont je viens de vous nommer les chefs, il continuera à faire prospérer encore, il soutiendra du moins cet établissement unique, presque créé par ses soins, et déjà ébranlé par la seule idée qu'un directeur si sage peut lui être ravi. Même quatre ans après, ce sanctuaire des mœurs et des études prendra un caractère plus auguste encore, s'il est possible, en devenant, sous ses auspices, un asile pour l'infortune, un refuge contre ces mêmes coups d'autorité qu'il ne craindra jamais que pour les autres. Sorti alors vainqueur d'une nouvelle attaque, il succombera enfin; mais ce sera cinq ans plus tard, et comme pouvait succomber la

vertu sous une dynastie que l'on pourra bien tromper, mais (et c'est la foi politique des Français, c'est le serment de leur amour) que l'on ne rendra jamais cruelle. Laissons ici dans leurs ténèbres, dans la nuit de leurs complots, les malheureux (1) qui, ayant vécu avec lui, ont pu conspirer contre lui; qui n'ont vu ses vertus de plus près que pour les haïr; qui n'ont senti, avant tous les autres, combien son autorité était salutaire, que pour en être jaloux. A l'éternel honneur d'un gouvernement, qui aurait bien mérité de n'être jamais abusé, au moment où Rollin reçoit l'ordre de sortir du collége de Beauvais, ses amis lui font envisager un bénéfice comme assuré; et quoiqu'il ne fût pas étranger à cette noble milice de l'église (1), qu'il

(1) Les chapelains du collége de Beauvais, qui furent les instrumens de Letellier.

(2) Il avait été tonsuré.

eût essentiellement servi la religion par ses travaux dans l'enseignement, qu'il ne possédât qu'une fortune médiocre, cependant, dans ces premiers instans d'une disgrâce, dans ces instans de saisissement et de surprise où il nous est si naturel de chercher partout des appuis à notre faiblesse, il refuse un tel bienfait, parce qu'il ne croit pas l'avoir mérité. Ne perdons pas sitôt de vue ce moment si beau où l'odieux de la proscription s'efface, et où l'éclat de la vertu se ranime. Qu'un tel spectacle soulage un instant nos âmes. Prenons-y des forces, pour en supporter un autre : c'est celui que va nous offrir le désespoir de toute cette jeunesse du collége de Beauvais. Au premier bruit de ce départ, auquel Rollin lui-même, sans rien dire de précis, s'était efforcé de la disposer, avec ces accens que la religion seule peut faire entendre, vous eussiez cru voir la désolation d'une famille qui pleure un père :

les jeux suspendus, un silence morne, interrompu seulement par des sanglots, et, bientôt après (c'était vers la fin du jour), une retraite faite sans ordre, et avant l'heure, dans les lieux de repos, pour y pleurer encore. Mais réprimons notre douleur; imitons, s'il est possible, la force d'âme de celui qui en est l'objet. Toujours occupé des autres, il s'est d'abord ménagé, dans l'illustre Coffin, un successeur qui puisse rendre sa perte moins sensible. Pour lui, exilé de cette terre classique, sa véritable patrie, il éprouve, un instant, le supplice de n'être plus utile; mais il s'est bientôt placé sous le charme d'un travail digne de lui. Il a jeté les yeux sur ce rhéteur célèbre, qui, dans son grand ouvrage, reproduit Aristote par la finesse, Cicéron par la grâce, et les efface par l'ensemble, en même temps qu'il vous fait sentir, par l'austérité de sa morale, qu'il aurait été digne de trouver cette noble définition

de l'orateur, accueillie, comme par acclamation, de tous les gens de bien. Rollin écarte de ce chef-d'œuvre toutes ces considérations qui fatiguent plus les esprits qu'elles ne les éclairent; y place des notes aussi élégantes que lumineuses, et annonce avec grandeur tout l'ouvrage par une préface, où il a si bien dérobé à Quintilien et à Cicéron leur manière, que, lorsqu'il cesse de les imiter pour les copier, vous voyez que c'est plutôt par modestie que par impuissance. Du fond de sa retraite, il fait ce présent à la jeunesse. C'est ainsi qu'il sait la consoler de son absence, ou plutôt, c'est ainsi qu'agrandissant la sphère où il avait été renfermé jusqu'alors, il commence à devenir l'instituteur de la jeunesse de tous les peuples. Après cet ouvrage, cette âme céleste se retirait insensiblement de la littérature profane, et s'absorbait de plus en plus dans la contemplation des divines écritures. En 1719

l'Université le rappelle, pour ainsi dire, sur la terre. Elle venait d'obtenir ce grand bienfait de l'instruction gratuite. Elle charge Rollin d'exprimer sa reconnaissance. Rollin s'acquitte de cette noble tâche dans une harangue latine, où il sème de ces idées fécondes qui semblent exiger un grand ouvrage pour arriver à leurs pleins développemens. L'Université le lui demande, priant ainsi l'auteur de suivre l'impulsion de son propre génie. Cette prière, comme il le dit lui-même, était un ordre. A l'honneur d'une telle invitation, elle ajoute celui d'un second rectorat, en 1720. Rien, peut-être, n'est capable de ranimer l'enthousiasme des grandes choses, comme le discours qu'il prononça dans ce moment. Il est vrai que l'intérêt, toujours si puissant, des circonstances enflammait encore son âme. L'Université venait, selon lui, de remporter une grande victoire sur un point qui alors était l'objet

des contestations les plus graves. Après avoir déployé devant elle le tableau de sa grandeur passée ; après lui avoir rappelé ces temps où, au sein de la pauvreté et des vertus, elle se voyait consultée par les souverains pontifes, par les conciles généraux, il lui crie avec une vivacité qui vous semble nouvelle dans ce caractère ardent, sans doute, mais grave, qu'elle vient de se montrer digne de ses plus beaux jours. Hélas! lorsque je vous le représente à une si grande hauteur, dans une si vive lumière, je ne fais que vous le montrer dans la position même où la foudre vient encore l'atteindre. Brusquement enlevé, par une tempête nouvelle, aux vœux de sa seconde mère, dont la reconnaissance est forcée de rester muette, il se rappelle dans sa solitude, non pas avec orgueil, mais avec tendresse, la grande tâche qu'elle a indiquée à son zèle; et en 1728, à soixante-sept ans, il publie son Traité des

Etudes, premier ouvrage français sorti de sa plume.

Je me représente ces eaux étincelantes qui tombent avec grand bruit d'une source élevée, et qui vont ensuite entraîner dans leur cours des eaux étrangères, pour fertiliser les campagnes. Elles ne brillent plus, elles coulent sans bruit à vos pieds; mais tout s'embellit sur leurs bords; et si quelquefois elles disparaissent à vos yeux, c'est sous la riante végétation qu'alimente leur douce influence. Telle est l'image que je me forme de ce génie si brillant d'abord, si utile ensuite, dont les idées, dans ses derniers ouvrages, s'associant avec tant de grâce à toutes les heureuses pensées des écrivains qu'il rencontre sur son domaine, iront sans cesse féconder, dans les générations naissantes, les germes des talens et des vertus. Plusieurs grands hommes, dirigés par ses préceptes, animés de son esprit, lui devront

jusqu'à cet éclat par lequel ils l'auront éclipsé. Outre le déclin des années, différentes causes pourraient expliquer cet intervalle qui sépare ses premières productions des dernières : son peu d'usage de sa propre langue, où il ne s'était point exercé à exprimer les grandes et vives pensées de sa jeunesse ; peut-être le dessein formel de descendre à la portée des intelligences les plus faibles ; enfin la précipitation même de son travail. Il se voyait au milieu d'une fermentation générale. Il se hâtait de donner à la jeunesse une armure qui pût la protéger contre les traits d'une philosophie audacieuse. Il semblait avoir pris pour modèle ce souverain pontife que, dans une de ses harangues, il nous peint avec tant de grandeur, s'excitant à faire le bien, sans délai, par la vue de son tombeau dressé d'avance (1).

---

(1) Ce qui pourrait prouver que le déclin de l'âge

Dans cette production nouvelle, se découvrent le professeur, le chef d'enseignement, l'historien. Ainsi, la faire connaître, c'est remplir les intervalles que j'ai pu lais-

---

n'avait que faiblement agi sur son esprit, c'est l'épître dédicatoire latine adressée à l'Université au commencement de son ouvrage. Il ne pouvait faire à cette langue un plus brillant adieu. Je supplie qu'on me permette de parler encore d'une production latine. Je ne ferai qu'une remarque, et ce sera pour justifier Rollin contre des critiques sévères, qui pourraient s'aveugler eux-mêmes par leur distinction des genres. Cette épître vous présente, dans un degré éminent, cette harmonie soutenue qu'il a portée dans tous ses ouvrages latins, même les moins oratoires. Or, pourvu que l'écrivain sache couper convenablement son style, pourquoi, dans l'ouvrage même le moins oratoire, serait-elle condamnée comme un vain luxe, lorsqu'elle seconde si bien le mouvement de la pensée, lorsqu'elle contribue si puissamment à la faire pénétrer, à la graver dans les âmes. En nous exprimant ainsi sur cette harmonie, trop négligée, osons

ser dans mon récit, et en même temps faire pressentir ce que l'auteur peut devenir encore.

Ici, il vous captive moins par le style, mais il vous attache toujours par l'ordonnance; et comme il la développe et la soutient, dans un ensemble beaucoup plus vaste que celui de ses discours, il vous donne une nouvelle idée de la force de sa tête. Dès l'abord, il indique à vos regards ces trois grands objets, qui dans un enseignement bien dirigé ne peuvent jamais être séparés : la culture de l'esprit, les mœurs, la reli-

---

le dire, par les historiens anciens, nous avons pour nous et le précepte et l'exemple du plus habile des maîtres, de Cicéron, puisqu'il la regrette si fortement dans les histoires de Thucydide; puisqu'il la laisse éclater, d'une manière si enchanteresse, dans toutes les parties de ses lettres où son expression se ranime et se colore, sans rien perdre toutefois de la simplicité du genre épistolaire.

gion. C'est vous avertir, dès l'entrée de son ouvrage, du point de vue dans lequel vous devez vous placer pour le juger.

Vous le voyez attentif à exercer nos facultés dans l'ordre où elles se développent. Ainsi, la mémoire se présente d'abord, il lui offre les langues; la raison vient ensuite, il lui offre les sciences; et non-seulement il a bien saisi l'enchaînement dans lequel les grandes parties de son ouvrage devaient se succéder : les nuances les plus délicates ne lui échappent pas. Voyez avec quelle adresse il place son morceau sur le goût, avant de parler de la littérature; et son morceau sur la gloire véritable, avant de parler de l'histoire.

Si dans ce système d'enseignement à peu près uniformément établi dans toute l'Europe, il respecte tout ce qui, soumis après lui à un nouvel et sévère examen, a paru irréprochable au grand nombre, il ose ré-

former certaines parties, qui n'ont rien de respectable que leur antiquité. Ainsi, il voit avec peine que les enfans ne commencent pas par l'étude de la langue maternelle, et que dans l'étude d'une langue étrangère ils commencent par essayer de l'écrire. Il voit avec peine encore que plusieurs, dans un zèle indiscret pour cet enseignement des langues, l'isolent tristement de cette variété de connaissances faciles, qui pourraient tout ensemble délasser et enrichir l'esprit de l'enfance, si elles accompagnaient cette première étude, en attendant ces connaissances plus élevées qui doivent la suivre. Mais pourquoi, infidèle lui-même à ce beau principe, qui semblerait être le sien, d'épargner tous les efforts inutiles, comme de diriger tous les efforts nécessaires, a-t-il pu condamner cette méthode puissante (1) qui, dévoi-

(1) Traduction interlinéaire.

lant le sens de chaque mot, l'ordre de chaque phrase, réduit presque l'intelligence d'une langue à une simple lecture, et par des restitutions adroites, où elle reproduit pour la clarté les mots supprimés pour l'élégance, ne prolonge cette lecture que pour abréger le travail? Cette méthode n'a pas, il est vrai, toute la fécondité que lui supposent ses aveugles admirateurs : elle ne peut pas renfermer tout l'enseignement d'une langue; mais elle en devrait être la base. Si nous voulons une marche rapide dans les progrès ultérieurs, elle ne peut pas nous dispenser de l'étude des règles; mais elle devrait nous y disposer. Offrez-les, ces règles, à un élève ainsi préparé, et elles ne se présenteront plus comme un fardeau à sa mémoire, ni comme une énigme à sa raison, mais comme la dernière lumière qui viendra dissiper tous les nuages que le précédent exercice devait laisser encore.

L'introduction de cette méthode dans le système de Rollin fournirait à la jeunesse un moyen de mieux suivre et l'esprit de ce système, et la marche de nos connaissances modernes, puisqu'elle se familiariserait davantage en moins de temps avec cette littérature antique, devenue plus que jamais notre point de ralliement, au milieu de cette fermentation qui travaille le monde littéraire, et qu'elle pourrait être initiée plutôt aux mystères de ces sciences, qui, par leurs progrès perpétuels, semblent demander une place toujours plus grande dans l'enseignement de nos écoles. Un plan si fortement combiné pour la splendeur et des sciences et des lettres, trouverait encore de grands obstacles, je le sais, dans un siècle où tant d'hommes calculent ce que chaque effort doit produire pour l'accroissement de leur fortune. Mais qu'alors le législateur intervienne lui-même pour se mon-

trer le protecteur immédiat de ces hautes parties de la civilisation, qui pourraient enfin languir, tandis que toutes les autres, que celles du moins qui n'éprouvent pas un besoin sensible de ces brillans auxiliaires, prospéreront toujours assez sous la garde de l'intérêt personnel ; qu'il fasse envisager de grands avantages à la jeunesse lettrée et savante : et plusieurs, qui, pour s'élancer plus tôt dans les travaux de la vie civile, auraient satisfait à peine à de faibles études préliminaires, viendront se présenter avidement à ces sources précieuses, d'où l'on croira voir découler, avec l'instruction, les richesses et les honneurs. Alors, dès leur début, des génies distingués, qui, dans les occupations les plus obscures, seraient demeurés inconnus aux autres comme à eux-mêmes, resteront une conquête pour les sciences, pour les lettres, pour les fonctions les plus éminentes dans l'Etat ; tandis que le grand nombre,

subissant la loi de sa médiocrité, ou de ses goûts, ou de ses intérêts, emportera, du moins, dans les autres parties de l'ordre social, d'heureux vestiges de ses premiers travaux.

Si Rollin n'a pas réformé, autant que des juges sévères pourraient le désirer, dans les premiers degrés de l'instruction, il n'a rien laissé à faire dans l'enseignement de l'éloquence et de la poésie. Avec quelle supériorité de raison il écarte et cet amas de règles fastidieuses qui s'accumulaient, chez les Grecs, dans les traités de rhétorique, à mesure que les vraies beautés fuyaient des discours, et ces matières de compositions chimériques, bien dignes de ces règles si compliquées et si vaines! Retenant les préceptes vraiment utiles, il les place dans un grand jour par des développemens où vous retrouvez toute la lucidité des idées de Quintilien. Quant aux matières des exercices,

il aime à les choisir dans les grands écrivains. Ecartant tout l'appareil qui embellit une pensée principale, il va la saisir dans sa simplicité; et ce morceau brillant qu'il a détruit, il vous aide à le refaire par des gradations ménagées avec tant d'art, que vous croyez être admis à ce sanctuaire, où le génie préside à ses créations. L'élève, ainsi conduit, reste enfin avec le grand orateur, devenu son modèle, et comme son dernier maître.

C'est avec le même talent qu'il dévoile les trésors de la poésie des Grecs et des Romains, qu'il explique ce nouveau langage qui résulte du simple mécanisme de leur versification, sans jamais donner dans les écarts de ces critiques subtiles, admirateurs de sens rassis, qui, laissant échapper des beautés réelles, en poursuivent d'imaginaires. Mais cet esprit si gracieux repousse, avec une sévérité qui vous étonne, tout ce prestige

de l'antique épopée ; et cet arrêt, qu'il ne rend d'abord qu'au nom de la religion, il le rend ensuite au nom du goût. Il déclare qu'une heureuse combinaison d'incidens puisés dans la nature est une source d'intérêt bien plus féconde que ce merveilleux des anciens.

Cette opinion sur la poésie épique, fût-elle une erreur, vous fait soupçonner en lui une certaine prédilection, un talent marqué pour l'histoire : c'est ce que vous découvrez bientôt dans les essais historiques qu'il vous donne. Son récit, qui coule avec lenteur, vous laisse le loisir de combiner, dans votre esprit, tout cet ensemble d'incidens, que des écrivains supérieurs sacrifient quelquefois à une saillie, à un trait ; et ce grand jour, dans lequel il aime à tout présenter dès le principe, devient bien plus pur, lorsque vous arrivez à ces réflexions qu'il semble avoir détachées avec effort de son

récit. Quelques-unes, comme son jugement sur les Gracques, vous laissent dans l'étonnement, parce que vous voyez qu'il a triomphé de certaines préventions auxquelles devait le livrer la beauté même de son caractère, si ami de la paix des États. Cet esprit fin et calme, qui lui fait épuiser tous les points de vue sous lesquels on peut envisager les hommes et les choses, vous semble le génie même, lorsqu'il soumet à sa lumière cet ostracisme d'Athènes, solution délicate de cette question pressante : Faut-il que le peuple soit victime de l'ambition du grand homme; ou le grand homme, des soupçons du peuple ? Solution si heureuse, dirons-nous, que la loi, par le plus admirable tempérament, a stipulé tout ensemble pour la liberté du peuple et pour la gloire du grand homme; qu'en paraissant même le frapper, elle le sert, elle le protége, elle le soustrait bien plus qu'elle ne le livre à la

fureur populaire, puisque, se retirant avec ses biens et sa gloire, il ne perd sa patrie que lorsqu'elle n'est plus pour lui qu'un camp ennemi, et que cette disgrâce légère doit hâter la compassion d'un peuple que nous voyons si souvent réparant sa tyrannie par son amour, aux pieds du même héros tour-à-tour sa victime et son idole.

Mais c'est à la fin de son ouvrage qu'il se montre tout ensemble avec le plus de simplicité et de charme, lorsqu'il présente ses idées sur la direction de la jeunesse. Toute sa théorie sur ce grand objet semble être la naïve effusion de son âme. Lorsque son premier soin est d'être ferme, vous voyez que son premier besoin est d'être indulgent. Il veut qu'on établisse d'abord cet ordre rigide dont le chef et les élèves portent également le joug, en sorte que, la première impulsion donnée, ce soient moins les hommes qui mènent l'institution, que l'institu-

tion qui mène les hommes. Il pense qu'alors pourra s'exercer, sans se compromettre, cette autorité légère qui dirige sans contraindre, et corrige sans flétrir. Avec quel mélange de dignité et de tendresse, il plaide la cause de la pudeur et de l'enfance, lorsqu'il semble protester contre une punition en usage de son temps; punition terrible, qui dégrade, qui effarouche les âmes, qui ne leur laisse que le sentiment de leur humiliation, et peut-être l'épouvantable besoin de la vengeance; punition bien moins capable de corriger des méchans, que d'en faire. Il pense que le plaisir de communiquer la science et celui de la recevoir doivent seuls soulager le professeur et l'élève d'un fardeau immense; doivent, plus qu'aucune autre cause, écarter le scandale de la colère dans l'un, et le danger de la résistance dans l'autre. Bénissons, en effet, le ciel qui, en nous faisant naître dans l'ignorance,

nous a donné la curiosité pour en sortir ; qui, en nous créant faibles, a attaché à cette faiblesse même un charme qui appelle à l'instant la protection de tous. Ainsi, dans ce concours de la curiosité de l'enfant qui s'élève vers la vérité, et de la bienveillance de l'homme qui s'incline vers l'enfant, le travail est tempéré par le plaisir ; l'instruction de l'un devient le bonheur des deux. Ce bonheur a été surtout celui de Rollin. Or, il eût craint de le compromettre en recourant à ces mesures extrêmes, qui viennent au moins interrompre les plus doux rapports entre le maître et l'élève. Il est tellement pénétré, lorsqu'il s'abandonne aux développemens de sa méthode, qu'il se met en scène, à son insu. Nous le voyons conversant avec ses enfans, abdiquant près d'eux l'autorité de sa place, pour essayer celle de la raison ; s'insinuant dans leurs âmes, faisant couler leurs larmes, y mêlant les siennes.

Avouons-le cependant : ces procédés si compliqués, si délicats, où l'autorité, la raison, la douceur paraissent tour-à-tour, ne peuvent être à l'usage que des âmes comme la sienne. Il pouvait espérer de trouver dans les inépuisables trésors d'un esprit souple, d'un cœur aimant, les expédiens heureux, propres à remplacer le ressort de la crainte : et encore a-t-il succombé quelquefois. Or, ce sont les âmes qui chérissent le plus cette manière de diriger les autres, qui doivent le plus souffrir d'y succomber. Nous pouvons du moins juger de sa douleur par les consolations que lui adressait un de ses illustres amis. Nous oserions donc penser que, pour échapper aux inconvéniens multipliés qu'un tel système présente, non-seulement le grand nombre, mais tous doivent se retrancher dans cette autorité absolue qui entraîne même sans persuader ; qui fait de l'obéissance une habitude ; qui, par une ac-

tion puissante, comprime toujours dans les jeunes âmes ce germe d'indépendance prêt à se développer toujours. Ce n'est pas que cette autorité, pour être absolue, doive être violente. Il faut que l'on voie dans la modération des peines la douceur du maître, et dans leur certitude sa fermeté; il faut surtout qu'il ait toujours présent ce bel exemple que Rollin nous propose dans Platon, qui, sur le point de châtier un esclave, s'arrête tout-à-coup, parce qu'il se sent emporté par la colère. Que dans ces déplorables instans, où il est sous la tyrannie d'une passion qui nous dégrade plus sensiblement qu'aucune autre, il fasse comme une abdication passagère d'une autorité qui ne semblerait plus qu'une arme pour la vengeance. Hélas! la terreur produite alors dans ces âmes, qui ne savent obéir que lorsqu'on n'est plus digne de leur commander; la douleur ressentie par celles qui ne voudraient point

distinguer leur obéissance de leur amour, suffiront pour tout contenir dans un morne silence. Que le professeur, éclipsé, absent, pour ainsi dire, dans cet orage de la passion, seul puni par elle, ne reprenne son empire que dans sa sérénité, et tout est réparé.

Doucement conduit à la fin de cet ouvrage, vous vous sentez reporté à ces aperçus où l'auteur a dévoilé à vos regards des parties si intéressantes du tableau de l'antiquité. Vous éprouvez un regret, c'est qu'il ne vous ait pas montré ce tableau en entier. Vous lui demandez une histoire ancienne, comme l'Université lui avait demandé un Traité des études. Cette grande tâche, qu'il s'était d'avance imposée à lui-même, au milieu de son ouvrage, il la commence à soixante-neuf ans et la finit à soixante-dix-sept, comme si dans ce déclin de la vie il se fût rajeuni par le zèle. Si quelque chose pouvait lui ins-

pirer une nouvelle ardeur, c'était la pensée qu'il remplissait un vide immense dans l'instruction de la jeunesse. L'antiquité s'offrait éparse dans un grand nombre d'ouvrages. A la voix de Rollin, elle s'est reproduite avec un ensemble imposant. Tandis que la jeunesse était captivée par le charme des détails, les juges les plus exercés ont été frappés de la majesté de l'ordonnance; ils ont avoué qu'il a su élever un édifice digne des magnifiques matériaux qu'il avait trouvés sous sa main. Les événemens les plus importans, la législation des peuples, leurs mœurs, leurs usages, leurs arts, leurs personnages remarquables, tout se présente à vous dans un ordre si lumineux, si attachant, qu'enlevé aux temps modernes, vous ne vivez plus que dans l'antiquité.

Parmi tous ces peuples qu'il fait passer devant vous, vous voyez bientôt grandir cette étonnante république, qui enfin sou-

met tout à ses lois, et qui, dans ce domaine de l'histoire, semble demander une place digne d'elle, comme pour y régner encore. Ce sera pour Rollin la matière d'un nouvel ouvrage. Comme ces guerriers qui veulent mourir en combattant, il le commence l'année même où il finit le premier; et le public reçoit en même temps les derniers volumes de l'histoire ancienne, et le premier de l'histoire romaine.

Je ne sais s'il n'était pas plus propre que beaucoup d'écrivains d'un ordre supérieur à nous donner l'histoire de cette république et de toutes les autres. Un si petit nombre d'hommes, dans ce long débat entre les partisans de la liberté et ceux du pouvoir, savent se représenter les choses sous ce jour heureux qui dispose à la tolérance et mène à la vérité; je veux dire, savent voir, d'une part, des âmes ardentes et fières, qui peuvent embrasser la cause de la li-

berté comme celle de la vertu même; et de l'autre, des âmes modérées et circonspectes qui se retranchent dans ces idées imposantes d'ordre, de stabilité, qu'elles ne croient compatibles qu'avec leur système d'autorité absolue! Heureux les hommes rares qui envisagent ainsi ce grand débat! Une telle discussion leur offrant de part et d'autre de la noblesse dans les motifs, ils se disent constamment à eux-mêmes que les âmes les plus honnêtes peuvent se trouver dans les rangs opposés; et dès-lors ils échappent au tourment de haïr, et méritent le rôle de juge, qui est celui de l'historien. L'âme de Rollin était naturellement placée à cette hauteur. Vous voyez qu'une monarchie paternelle obtient avant tout son admiration et son amour. Mais il ne s'effarouchera pas du spectacle de cette république romaine; il n'en fera pas la satire sous prétexte de vous en donner l'histoire, comme on a pu

le reprocher de nos jours à cet écrivain, qui, instrument trop docile d'un tyran ombrageux, semblait vouloir immoler, aux pieds de son nouveau trône, cette république dont la grande image le faisait pâlir. C'est ici qu'une opposition frappante va faire ressortir la grandeur de cette âme modérée. Il s'est présenté parmi nous de ces hommes impétueux qui semblaient devoir être les martyrs de leurs opinions; et du moment qu'ils se sont vus en présence de ce despotisme, sorti tout armé du sein d'une révolution, qui devait, disait-on, enfanter la liberté, ils ont ou trahi par leur silence, ou flétri par leurs écrits ces mêmes doctrines qu'ils avaient préconisées avec transport. Peut-être même qu'après tant de maux accumulés, lorsqu'une multitude en délire poursuivait cette chimère de république, ils ont embrassé ce système d'un pouvoir absolu avec la même sincérité qu'ils

l'avaient combattu : âmes alors bien malheureuses! toujours esclaves de l'impression du moment; qu'une première peur précipita dans l'anarchie, qu'une seconde peur plongea dans la servitude; éternellement condamnés à éveiller le despotisme par leur turbulence, ou à déshonorer l'espèce humaine par leur faiblesse. Au milieu des fluctuations de ces hommes qui, égarés par l'expérience du moment, ou entraînés par leur inconstance, ou déterminés par les motifs les plus vils, combattent la liberté comme une horreur, ou l'abandonnent comme une mode, ou la sacrifient à une nouvelle idole, Rollin, dans un calme majestueux, sait toujours sentir et déclarer les avantages qui en découlent. Il ne l'exalte pas avec un air menaçant, mais il la respecte. Il semble avoir trouvé dans son humanité ce que tant de philosophes hautains n'ont trouvé que dans leur orgueil. Tous ces sys-

tèmes de gouvernement tempéré, où la loi devient plus puissante que l'homme, se présentent à lui dans un bel accord avec la morale; et en même temps cette morale est à ses yeux une émanation et de ces rapports naturels qui nous unissent, et de ces autres rapports qui nous rappellent à l'auteur de notre être. Or, ce dernier point de vue, s'il n'empêche pas l'enthousiasme pour les choses de la terre, en préviendra les écarts. C'est ainsi que s'élevant toujours dans ses pensées, il va puiser jusqu'à la source et le principe et la mesure de son amour pour cette liberté, à laquelle tant d'autres sacrifient sans mesure, sacrifient en aveugles, jusqu'au point de l'immoler elle-même. Cultivée par l'homme qui voyait de si haut, l'histoire ne pouvait porter que d'heureux fruits. Tous ces sentimens que l'énergie républicaine inspire, en passant par cette âme religieuse et pure, se déga-

géaient de cette rudesse qui pouvait les rendre terribles dans une monarchie, pour arriver à l'âme de la jeunesse dans cette mesure qui devait les rendre salutaires. D'une si belle école vous verrez sortir non-seulement des littérateurs, mais des citoyens. Ce que l'ardent Romain faisait pour la patrie, ils le feront pour le prince qui la représente.

A côté de ces immenses avantages qui résultent de ses histoires, que deviennent les erreurs qu'on a pu lui reprocher ? Il s'est trompé, peut-être, sur quelques dates, mais non sur les impressions que l'historien doit s'attacher à produire. Il a pu errer où il fallait quelques degrés de plus d'érudition, mais non où il fallait du goût et de l'âme ; et ses erreurs entraînées dans le cours de ses belles et simples compositions historiques, passeront innocemment pour laisser les cœurs dominés par ces douces émotions qui disposent à bien faire.

On a pu reprocher encore un manque d'originalité à son ouvrage, de force à sa pensée, et d'éclat à son style.

J'avoue qu'on voit s'aggraver dans ses compositions françaises un défaut qui se fait un peu remarquer dans ses compositions latines les plus belles. Se défiant trop de ses forces, il aime à s'appuyer sur un grand écrivain. Mais ne trouverons-nous pas ici plutôt la matière d'un éloge que d'un reproche ? Dans cet intervalle si court que lui laissait son grand âge pour atteindre à son but, quel est l'heureux génie qui aurait pu y arriver en s'obstinant toujours au travail de la composition originale ? Plus empressé de servir que de briller, il a prouvé son zèle en laissant parler tant de grands hommes à sa place, et son goût dans l'emploi de leurs chefs-d'œuvre. Réponse au premier reproche.

J'avoue encore que, lorsqu'il marche seul, il présente rarement ces combinaisons d'une Réponse aux deux autres reproches.

narration hardie, qui fait qu'une grande multiplicité d'événemens roulent à la fois et distinctement devant vous; ces traits d'un génie pénétrant qui les annonce dans leurs causes et les dessine, pour ainsi dire, dans leurs germes; ces grandes idées qui, agissant long-temps sur les âmes, leur donnent la force de se soutenir par elles-mêmes et de dominer constamment toute cette scène des empires. Descendant enfin aux procédés de la composition, je reconnaîtrai qu'abandonné à lui-même, il laisse regretter quelquefois, dans les sujets brillans, cette parure d'expression, cette aisance, ce mouvement qui distinguent sa phrase latine. Il semble que, par la force de ses études, il a passé d'une langue dans une autre. Sa langue natale lui paraît un peu étrangère, et une langue étrangère paraît sa langue natale. Voilà ce qu'on peut remarquer, lorsqu'en lisant ses histoires on a pris la résolution de

les juger sous le rapport de la pensée et du style. Mais cette résolution même, il vous la fait souvent oublier. Comme il réunit au moins les qualités essentielles, une nette distribution des détails, une juste appréciation des résultats, une diction généralement claire et pure, vous êtes bientôt dans le cas d'un homme qui, attentif à une grande variété d'objets, ne s'occupe pas de la lumière qui la lui découvre. J'irai jusqu'à dire que, pour peu que vous soyez doué de sensibilité, vous éprouvez de ces émotions où vous pourriez craindre, dans vos jugemens, d'être trompé par votre plaisir, si ce plaisir lui-même ne devait pas être la mesure de vos jugemens. La divine inspiration de la vertu, réparant ce qui pourrait manquer à la pensée et au style, embellit à vos yeux ses pages les plus simples. Il est des écrivains si éloquens, qu'ils paraissent vertueux (le croire, du moins, est le besoin des belles

âmes, comme c'est même le système de quelques bons esprits) (1); mais lui, il est si vertueux, que, même sans art, il en devient éloquent. Mille fois vous vous sentez attendri et meilleur ; et dans votre reconnaissance, en dépit de toutes les réclamations des esprits fins, mais froids, vous prononcez au fond de votre cœur que c'est un grand écrivain.

Un reproche bien plus grave, à ses yeux, que tous les précédens, lui a été fait souvent par ses amis et par lui-même. Et je ne sais si, jusques dans ses efforts pour ne pas le mériter, il ne nous fait pas sentir qu'il le mérite encore, et si nous ne devons pas l'en chérir davantage. Dans ce que je vais dire, si je perds de vue l'écrivain pour ne plus

(1) Pour être éloquent, il faut surtout savoir exprimer de nobles sentimens, et pour les bien exprimer il faut les éprouver; ce qui nous met sur la voie de l'ancienne définition de l'orateur.

voir que l'homme, et si ensuite je porte, un instant, mes regards sur cette religion qui l'attirait tout entier à elle, je croirai avoir reproduit, par la succession même des idées de ce discours, comme une image des opérations de cette âme, qui, ennoblissant son talent par son caractère et son caractère par la religion, s'élève enfin à ces hauteurs où elle se dérobe à nous, pour ne nous laisser plus voir que cette puissance auguste, sous la garde de laquelle elle a placé ses vertus. Lors donc qu'averti, pour ainsi dire, d'en haut, il suspend son admiration pour les vertueux personnages de l'antiquité, vous voyez qu'il résiste à l'un de ses penchans les plus doux. Vous diriez un homme qui subit le supplice d'avoir à condamner ses amis. Il a beau nous déclarer que l'orgueil a inspiré leurs actions les plus belles, il paraît plutôt le croire que le sentir. Et l'on peut dire de cette âme si naturellement modeste,

qu'il a fallu que l'orgueil de l'homme lui fût révélé. Avec quelle fierté cependant (je suis forcé d'emprunter ce mot au langage des passions pour exprimer une vertu où n'entre aucune d'elles), avec quelle fierté cependant il savait se relever, lorsque, pour l'honneur de ses fonctions, il s'agissait de réprimer la vanité des petites âmes; lorsqu'il s'agissait de leur faire sentir toute la dignité, j'allais presque dire, toute la majesté de cette profession, qui, régnant sur les générations naissantes, influe si puissamment sur l'avenir des peuples! O jour de triomphe pour elle, que celui où le plus modeste des hommes, faisant sa grande affaire d'une étiquette qui pouvait sembler frivole, resta vainqueur des prétentions de ce personnage, qui, à force de vouloir relever les prérogatives de son rang, semblait avoir oublié l'esprit de son ministère! De tels procédés de la part d'une âme si

pénétrée des sentimens évangéliques ; ne sont-ils pas une nouvelle preuve de la force de ce caractère, qui savait concilier tout ce qui est grand, et une victorieuse réponse à ceux qui nous présentent l'humilité chrétienne comme funeste à l'harmonie sociale, parce que le chrétien, dépouillé de l'orgueil, leur semble livré sans défense aux attaques de l'orgueil d'autrui ? C'est en effet une position délicate que celle où l'homme est forcé de combattre la vanité des autres et la sienne. Mais la même religion qui lui défend de s'élever dans l'orgueil de ses pensées, lui ordonne de maintenir avec fermeté toute cette portion de l'ordre social, dont il est le dépositaire ; et en lui montrant ainsi sur tous les points son devoir toujours présent, elle sait lui trouver des motifs qui n'ont plus rien de commun avec cet ordre social lui-même. Elle met l'éternité sous ses yeux ; et alors, bien loin de se sentir trop faible dans ce

conflit de passions qui l'entourent, il combat, pour ainsi dire, avec une armure divine. Ainsi, dans cet admirable système, l'homme du plus haut rang saura le défendre sans orgueil, comme le vrai soldat sait combattre sans colère.

Restons dans ce dernier point de vue, où nous avons à finir le portrait de l'homme lui-même; et observons-le, non plus dans cette sorte de magistrature perpétuelle où nous l'avons admiré jusqu'ici; mais dans l'intérieur de sa vie privée, dans ses relations avec la société ou avec ses amis.

Et d'abord personne n'a peut-être donné un plus magnifique démenti à une sévère maxime de l'un de nos vrais philosophes, puisqu'il a surtout paru grand aux yeux de son fidèle serviteur de quarante ans, de cet homme qu'il avait chargé de le représenter auprès des malheureux; de les servir, en quelque sorte, avant lui-même; de consulter,

dans des largesses sans cesse renaissantes, non pas sa fortune, mais leur misère.

Des invitations réitérées l'arrachaient-elles à ses travaux; au milieu de toute la joie d'un repas, ce qu'on pouvait lui offrir de plus agréable, c'était un enfant à encourager, à interroger, à éclairer. Si l'on n'avait point su ménager cet assaisonnement à ses plaisirs, il se retirait avec une sorte de remords; il croyait avoir perdu sa journée. Et, quoiqu'il fût habituellement livré à la retraite; même dans ces momens où il réalisait, au milieu d'une société, cette scène d'un professeur et de son élève, il était loin de ces formes repoussantes et sauvages, qui, chez un peuple, juge bien plus sévère des manières que des mœurs, seront toujours un si grand tort; puisque dans l'homme d'un grand savoir elles font qu'on ne croit plus, en général, aux avantages du savoir, et que dans l'homme du plus grand talent elles font qu'on ne croit

plus en lui au talent même. L'aménité et la grâce le distinguaient même parmi ceux qui, négligeant le fond pour les formes, ne veulent point un mérite plus substantiel que l'aménité et la grâce. Jamais on ne lui surprit le plus léger effort pour occuper la première place dans la conversation. Il est vrai que dans la profonde vénération que l'on éprouvait pour lui, tous s'étaient comme rangés d'avance pour la lui céder.

Ce beau caractère qu'il développait dans les sociétés, se retrouve bien dans son commerce épistolaire. Lisez les fragmens précieux qui nous en restent; vous verrez que toujours une grave pensée l'occupe, mais que toujours aussi il est attentif à suivre les convenances les plus délicates. Ainsi, se trouve-t-il en rapport avec ce grand poète lyrique, en qui le caractère ne paraît pas avoir répondu au talent; il n'a rien de plus à cœur que de rétablir cet accord, qui est

pour lui une beauté tout autrement chère que tous les chefs-d'œuvre des arts. Mais quel tempérament, quelle réserve ! comme il est long-temps combattu entre le besoin d'avertir et la crainte d'offenser ! et avec quel bonheur enfin, empruntant les insinuantes paroles du plus éloquent des apôtres, il ne laisse plus voir que la religion et l'amitié, qui lui commandent de frapper pour guérir !

De cette correspondance passez-vous à celle qui a été suivie depuis 1737 jusqu'à 1740, entre lui et le grand Frédéric ; ce même caractère se reproduit devant vous avec un redoublement d'intérêt ; c'est, si vous voulez, le même portrait dans un cadre plus brillant. Vous le voyez touché sans doute de l'avantage d'entretenir un prince ; mais c'est parce qu'il croit y découvrir une voie plus abrégée pour servir les hommes. Et tout se met ici dans un beau rapport : ni l'écrivain ne ressent de l'orgueil, parce qu'il

correspond avec un grand prince ; ni ce grand prince ne laisse soupçonner nulle part la fierté d'un protecteur. Vous remarquez de part et d'autre le langage d'une amitié qui devient toujours plus tendre ; vous sentez enfin couler vos larmes ; et c'est le vainqueur de Rosback qui, en s'adressant, comme il le dit lui-même, à son cher, à son vénérable Rollin, a, le premier, l'avantage d'agir ainsi sur vous. Rollin, arrivé alors à près de quatre-vingts ans, sentait approcher sa mort. Vers la fin de sa réponse, qui est sa dernière lettre à ce prince, il lui parle d'une amitié qu'il voudrait éternelle ; et vous sentez qu'il fait un effort sur lui-même pour ne rien dire de plus que ces paroles, comme il en avait fait un autre pour ne pas les dire plus tôt. C'est que, l'œil toujours fixé sur une autre existence, il était effrayé plus que jamais de cette différence de religion, qui semblait devoir le séparer pour toujours de son au-

guste ami : et par cette dernière effusion de son amour, que sa réserve rendait encore plus touchante, il aurait voulu anéantir cette barrière, en opérant une révolution dans l'âme royale à laquelle s'adressait la sienne. Ame divine (et je ne fais ici que te donner un nom qui te fût décerné, dès ton enfance, par celui (1) qui devait le mieux te connaître), des marques d'une plus vive tendresse, voilà donc tes derniers moyens pour inspirer ta croyance aux autres hommes! voilà ton intolérance? Ainsi nous fais-tu sentir que si cette religion, qui te fut toujours si chère, mais qui se montre si menaçante contre ceux qui n'y croient pas, avait pu faire naufrage en toi, c'est dans ton humanité seule qu'elle aurait trouvé son écueil.

Et je parle d'une victime de l'intolérance!

---

(1) Hersan.

et, ce qui redouble mon supplice, je prononce encore ce mot, devenu le cri d'alarme de tant de furieux, qui se sont montrés eux-mêmes les plus intolérans des hommes! Puisqu'il entre dans ma tâche de vous tracer comme une double histoire, de vous présenter, d'une part, l'homme qui mérite tous les témoignages de vénération, qui les obtient même de l'étranger et de la plupart de ses compatriotes; et de vous le présenter, de l'autre, traité par le gouvernement de son pays, seulement avec ces égards que l'on peut attendre d'un ennemi généreux, je me hâterai du moins dans ce qui me reste à dire de cette douloureuse partie de sa vie, que j'ai voulu me dérober à moi-même en plaçant ses grands ouvrages, ses grandes qualités, tous les hommages des âmes justes entre nous et ses malheurs; je me hâterai, recherchant toujours quelques vertus sur lesquelles nous puissions reposer nos regards.

Dès l'année de son départ du collége de Beauvais, arrive parmi nous cet acte fameux que je ne veux pas nommer par respect pour la paix qu'il n'a pu rétablir. Rollin en appelle à la puissance suprême, avec l'Université, en 1718. Devenu comme le ministre public de cette Société dont il ne reçoit pas un ordre que sa conscience ne lui ait dicté d'avance, il exprime dans une déclaration éloquente les motifs de cet appel en 1719; il le renouvelle en 1720, époque où il avait été nommé recteur, principalement pour cette grande cause; offrant ainsi le spectacle le plus frappant que puisse donner dans un homme le contraste de son caractère et de sa position. En effet, il soupire sans cesse après la paix, et, pour la concilier avec des principes qui lui semblent inviolables, il est presque forcé de pousser des cris de guerre; il voudrait être confondu dans la foule, et il voit l'Université se ranger autour

de lui, comme une armée fidèle; il redouble à chaque instant de résignation et d'humilité, et à chaque instant son ascendant redouble. Violemment reporté dans sa retraite, il est poursuivi jusques sur son domaine par l'autorité courroucée, puisqu'elle vient lui interdire tout espoir d'une admission dans cette assemblée qui aujourd'hui l'honore. Privé de cette perspective encore plus chère à l'humanité des grandes âmes qu'à la vanité des petites, puisque cette réunion choisie sera toujours, pour les écrivains généreux, l'image de cette société qui doit les unir tous, il n'en trouve pas moins au fond de son cœur d'assez puissans motifs pour se livrer aux plus grands travaux. Au milieu de ces travaux mêmes; dans le sanctuaire qu'il leur a consacré; malgré sa promesse formelle de rester étranger à tous ces excès que les passions humaines mêleront toujours aux plus belles causes, il subit deux fois

l'outrage de ces visites que les criminels seuls devraient redouter. Il s'en plaint avec force et avec décence au ministre qui les avait ordonnées, qui, il est vrai, avait en même temps commandé toutes ces mesures de bienséance que le caractère de la victime commandait avant lui. C'était ce même ministre, qui, éloigné par son naturel de toute tyrannie, devait ensuite lui donner les marques de l'intérêt le plus tendre, à l'occasion de son avant-dernière maladie; devait s'empresser, au nom du Roi et au sien, de lui envoyer, de lui dédier, si je puis le dire, un exemplaire de cette belle édition de l'Orateur Romain, entreprise aux frais de l'Etat. Mais je poursuis ma triste tâche. J'ai voulu seulement la rendre moins triste, en parlant de l'humanité de celui qui se voyait condamné, je ne dirai pas par je ne sais quelle fatalité, lorsque les fautes des hommes sont si manifestes, mais par le plus déplorable sys-

tème, à prendre les apparences d'un persécuteur. Toujours forcé de se montrer au premier rang dans l'Université (sans parler de sa grande réputation), comme l'un des principaux membres de la faculté des arts, comme doyen de la tribu de Paris, dans la nation de France, il s'oppose, en 1739, à la révocation de l'appel. Exclu, dès-lors, avec plusieurs, des assemblées générales et particulières de cette Société, il fait connaître au courageux syndic Gibert, puni de sa résistance par l'exil, qu'il voudrait lui donner d'autres marques de ses sentimens que des discours et des larmes, et il trouve dans la sublime réponse de ce collègue, ainsi que dans le reste de sa conduite, un caractère digne du sien. Cet homme auquel, dans ce moment, il offrait sa fortune était celui qui, à d'autres époques, avait critiqué ses principes littéraires avec une amertume rendue plus sensible encore par

l'aménité de la réponse. Mais il était décidé que les traits les plus nobles des grands caractères viendraient de toutes parts embarrasser, surcharger cet éloge. Après cet orage, le dernier de sa vie, il poursuit, sans distraction, son histoire romaine, jusqu'au moment où l'ouvrage échappe à sa main mourante. Il lègue alors ce grand travail, avec tous ses biens, au plus cher de ses disciples, à celui auquel il a payé avec usure tout ce qu'il avait reçu d'Hersan. Mais une part avait été faite d'avance pour cet ancien serviteur, élevé au premier rang de ses amis. Dégagé enfin de tous les soins de la terre, au milieu d'une assemblée en larmes, le front serein, et, si je puis le dire, frappé d'avance d'un rayon de cette immortalité qui fut l'attente et la consolation de toute sa vie, comme un captif qui chante sa délivrance, il fait entendre ces paroles dernières : « C'est aujourd'hui un jour de fête. »

Ame divine ! qu'il me soit encore permis de m'adresser à toi dans ce moment, où, arrivé sur ta tombe, je sens mes souffrances finir avec les tiennes. Si, au milieu des félicités qui doivent être enfin ton partage, tu peux être sensible aux hommages de la terre, sans doute que l'orateur qui viendrait te louer dans ces solemnités consacrées aux triomphes de la jeunessse de cet empire, ménagerait à ton éloge un appareil plus conforme à tes vœux que toute la pompe académique où doit retentir le discours le plus digne de toi. Te louer devant cette jeunesse, c'est te louer en famille ; et te louer dans de tels jours, c'est renouveler pour toi la joie de ces triomphes que tu savais si bien partager avec elle.

Mais moi-même je serais coupable à mes yeux, j'aurais manqué mon but, si je ne me hâtais de recueillir le fruit salutaire de cette dernière et douloureuse partie de mon dis-

cours. En présence de cette image de l'homme vertueux, poursuivi jusqu'à sa tombe au nom même de cette religion qui était venue remplir toute sa vie, embrassons tous ensemble ce système de conciliation et d'amour, que le plus prévoyant des Rois, debout sur des ruines qu'il répare, s'obstine à nous montrer à travers les nuages de nos passions. Eh! n'est-il pas alors le digne interprète de cette religion, qui foudroie avec tant d'éclat toutes ces haines, que nous sommes convenus d'appeler haines de religion? comme si le langage de l'homme s'était mis d'accord avec ses passions pour calomnier ce qu'il faut qu'on adore, en présentant le remède comme le mal lui-même.

Mais, ne serait-ce que d'aujourd'hui que la France aura vu des honneurs solennels décernés à l'un de ses bienfaiteurs, à l'homme qui a tellement accompli tous les préceptes, tous les conseils de la morale, que le louer

dignement c'est donner des gages à la vertu ? Nos princes, qui savent si bien nous précéder dans ce qui est honnête et grand, se seraient-ils laissé devancer par l'Europe entière, sans se hâter de consacrer son exemple par le leur ? Non, non, depuis long-temps si nous avions eu besoin d'être avertis, le plus beau signal est parti d'en haut. Ce Monarque, aussi malheureux que bon, Louis XVI, acquittant la dette de son prédécesseur, a voulu (remarquez cette haute pensée du prince) qu'une statue fût élevée à Rollin entre Bossuet et Turenne. Ah ! par où puis-je mieux terminer ce discours, comment puis-je mieux suppléer à sa faiblesse que par ce tableau de la vertu sur le trône, couronnant la vertu dans un sujet ? Vous diriez que l'infortuné Monarque, pressentant l'orage, avait voulu désarmer le ciel de ses foudres, demander grâce pour la terre, par cette image de l'homme de bien, élevée au

milieu de la corruption toujours croissante. L'orage a grondé, et au milieu de l'épouvantable nuit répandue sur la France le crime seul, pendant long-temps, n'a point erré dans sa route. Aujourd'hui que la sérénité succède, pour soulager nos âmes fatiguées de tant de révolutions, contemplons sur un nouveau théâtre cette scène sublime, interrompue sur la terre. Voyons la victime la plus vénérable de nos temps malheureux, qui a repris dans le ciel sa couronne; voyons-la sourire encore à celui qu'elle a honoré de ses hommages dans sa première et lamentable existence. Heureuse l'assemblée qui, dans son tribut de respect et d'amour, s'associe, ou plutôt associe avec elle la France et le Monde à ce spectacle auguste, devant lequel tous les discours doivent finir!

EXTRAITS

D'un Discours sur l'Instruction, prononcé en français dans l'année 1809, *et en latin dans l'année* 1811.

(Voyez, sur ce discours, un article de M. Dussault, dans le *journal de l'Empire* du 8 mai 1811, et un article de M. de Boufflers, dans le *Mercure* de 1811.)

(PREMIER EXTRAIT.)

VOYEZ-LA(1) qui d'abord semble se jouer avec l'enfance, dans la simplicité de l'apologue, dans la grâce de l'idylle, dans les merveilles des fictions antiques; qui, offrant bientôt un plus noble caractère, nous étonne par la majesté de l'épopée, fait retentir à nos

(1) La langue latine.

Aspicite ut in fabellâ (1) simplex, in pastoritio carmine venusta, in veteribus circà deos mandaciis lætior, primùm cum pueris ludibunda videatur; ut mox audaciùs se attollens, heroici carminis majestatem exprimat, eloquentiæ fulmina jaculetur, gravis-

(1) Lingua latina.

oreilles les foudres de l'éloquence, étale sous nos yeux les scènes les plus imposantes de l'histoire ; toujours attrayante, et lorsque dans la magnificence de ses périodes elle fait passer devant nous la plus étonnante des républiques, avec ses catastrophes et ses victoires, et lorsqu'empruntant la teinte lugubre des événemens qu'elle décrit, elle nous représente le sombre Despotisme fixant le même peuple dans l'immobilité de la servitude et dans la stupeur de l'épouvante ; et au milieu de cette variété d'objets qu'elle embrasse, communiquant à tout cette vie de l'expression, que ne peuvent soupçonner ceux qui ne connaissent pas une telle langue, et que peuvent si rarement reproduire ceux qui la connaissent ; beauté inhérente à sa nature, qui fait tout ensemble le charme de notre goût et le supplice de notre faiblesse.

Que nous serions coupables si, par un défaut de choix dans les méthodes ou de talent

simas historiæ partes sustineat, æque mirabilis, et cum, verborum ubertate gaudens, primum ex imperiosis populis, aut factionibus laborantem aut victoriis assurgentem exhibet, et cùm præfactior jàm, quasi aliquid è tristitiâ temporum trahens, horrendam effingit tyrannidis faciem, cujus impetu omnis illa virtus, omnis ille animorum ardor in gente ferocissimâ conciderunt : dùmque eam rerum varietatem amplectitur, perpetuâ quâdam ac singulari virtute pollens, quam in hâc linguarum vulgarium mediocritate, et ignarus suspicari et peritus retinere vix possunt; ex quâ virtute huic propriâ atque inhærente et legentis voluptas et imitantis dolor consequuntur.

Quantùm in juventutem peccaremus, si à linguæ tàm jucundæ studio refugeret, prop-

dans l'exécution, nous présentions, sous un point de vue effrayant, à la jeunesse, l'étude d'une langue qui doit être si attrayante pour elle ! Dans une pareille étude, la mémoire commence, la raison continue, l'imagination finit. Que cette division soit celle de vos travaux comme elle le sera de cette partie de mon discours.

L'enfance est d'abord plus capable de retenir des mots que de comprendre des règles. Après l'avoir familiarisée avec tout ce système des élémens variables du discours; ou même, si elle est trop impatiente, sans recourir à un tel préliminaire, employez pour elle cette méthode simple et puissante (1) qui lui dévoilant le sens de chaque mot, l'ordre de chaque phrase ; qui rassemblant sous ses yeux toutes les ressources éparses dans des livres où elle voit plutôt un épouvantail qu'un secours, ré-

(1) Traduction interlinéaire.

ter quòd in nobis, circà docendi rationes, aut in eligendo judicium, aut in exequendo ingenium desideraretur. Studium hujusmodi memoria inchoat, ratio prosequitur, perficit excogitandi labor. Ad hanc regulam professor conatus, ut ego hanc orationis partem, accommodet.

In pueri ingenium cadit magis verba retinere quàm præcepta intelligere. Cùm partes orationis mutabiles habuerit perceptas ac cognitas, aut etiam, si prima hæc studiorum impedimenta avidiùs prætervolare cupit, statim in mediam abripiatur linguam, hâc scriptâ interpretatione subnixus, quæ cujusque verbi sensum, cujusque verborum comprehensionis ordinem detegens, quæ cuncta sub ejus manum congerens subsidia, in iis dissipata libris, quorum apparatu magis se deterreri quàm allevari sentit, eum ferè, in intelligendis auctoribus, ab investigandi

duit presque l'intelligence d'une langue à une simple lecture, et par des restitutions adroites où elle reproduit, pour la clarté, les mots supprimés pour l'élégance, ne prolonge cette lecture que pour abréger le travail. En même tems, afin de remédier à cette bizarrerie de la mémoire humaine, qui peut aller si souvent d'un terme à un autre, sans revenir du second au premier; qui peut, par exemple, nous suggérer les expressions françaises correspondantes au latin, sans nous redonner dans un autre moment les expressions latines correspondantes au français : cet ouvrage de la traduction consommé, ramenez votre élève par des transitions ménagées dans un ordre rétrograde, du français auquel il est arrivé, au latin d'où il est parti; et alors par un effet qui semblera prodigieux, et qui cependant est naturel et se répète chaque jour dans les langues vulgaires, vous le verrez, presque sans aucune théorie, commençant à parler la

molestiâ ad legendi facilitatem traducit; verbaque ob concinnitatem suppressa, ob perspicuitatem reponens, quantùm adjicit lectioni, tantùm de labore detrahit. Simul, ut huic memoriæ vitio medearis, quæ in quemdam impulsa cursum vix regredi potest; quæ, ut exemplum proferam, gallica verba respondentia latinis, nec rursùm fortassè latina respondentia gallicis subjicere poterit; hâc interpretatione perfectâ, id est, cùm puer à latino sermone ad gallicum pervenerit, à gallico ad latinum gradatim referatur : tunc, quod videbitur contra naturam, quod tamen et secundum naturam et secundum morem in linguis vulgaribus existit, ferè omni doctrinâ destitutus linguam latinam quam ex usu incœpit intelligere, ex imitatione incipiet loqui. Ne verò in iis proludiis consistas velim. Tarda usûs disciplina. Nonne etiam præstantissimo ingenio homines in suâmet linguâ barbari

langue latine par imitation, de même qu'il a commencé à l'entendre par habitude. Mais, ne vous arrêtez pas à ce premier essai. L'usage seul laisse trop long-temps flotter l'esprit. Ne voyons-nous pas même les hommes les plus heureusement organisés, mourir sans avoir pu parler avec pureté leur langue, parce qu'ils se sont bornés au seul usage ? D'ailleurs, en écartant cette notion des principes, vous perdriez l'un des beaux avantages que puisse procurer l'étude d'une langue, celui de développer l'esprit de l'enfant par des considérations appropriées à sa faiblesse. Que ce premier succès, obtenu sans les règles, ne soit donc pas une raison de les dédaigner ; qu'il soit plutôt un moyen d'y conduire. Offrez-les ces règles à un élève ainsi préparé, et elles ne se présenteront plus comme un fardeau à sa mémoire, ni comme une énigme à sa raison, mais comme la dernière lumière qui viendra dissiper tous les nuages que le précédent exer-

sæpè reperiuntur, quòd eam solo usu magistro didicerunt? Prætereà, hâc præceptorum notione sublatâ, pucherrimum illud evanesceret, quod è linguarum studio exsurgit, eæ scilicet exercitationes, quæ in puero judicandi prudentiam, citrà ejus vexationem, acuunt ac corroborant. Primum hunc ergo successum, ad quem sine præceptorum adjumento pervenit, non is exitus consequatur, ut præcepta ipsa respuat insolentiùs, sed ut illa arripiat celeriùs. Omnis hæc regularum series discipulo sic parato offeratur, neque ejus memoriam obruet aut intelligentiam obcæcabit, sed ut novum affulgebit lumen, quod caliginem puerili ingenio adhuc offusam discutiet. Intentus ergo in primos humanæ intelligentiæ conatus, in præcipua linguæ latinæ fundamenta; in partes illas difficiliores quibus à gallicâ recedit ac discrepat, suam cogitandi facultatem exploret, ex ipsâ oratione

cice devait nécessairement laisser encore. Que dans une suite d'aperçus qui aient pour objets les opérations les plus simples de l'entendement, les principes les plus généraux de la langue latine, considérée en elle-même, les difficultés particulières de cette même langue, considérée relativement à la française, l'élève apprenne successivement à étudier son esprit, dans les premiers développemens qu'il reçoit par la parole; à le soumettre avec rigueur à des règles invariables; à le plier avec souplesse aux formes nouvelles, aux caprices multipliés de la langue étrangère. Dans ce dernier travail, où son objet est de transmettre ses idées de la langue maternelle dans l'idiome ancien, il ne suffit pas que la théorie l'éclaire sur les écueils qu'il doit craindre; il faut encore qu'une pratique persévérante, opiniâtre, rompant en quelque sorte son esprit aux directions que prescrit la règle pour éviter ces écueils, le mène par une suite d'efforts, au point de les

vires ac penè initia sumentem ; eam ad omnem præceptorum rationem constanter applicet ; ad varios linguæ externæ liberioresque lusus solerter inflectat. Ultimo in hoc labore, ubi animi sensus è linguâ vernaculâ in alteram traducere conatur, præscriptum iter è longinquo videre parùm est : id ingrediatur, id sibi usu pertinaci muniat oportet ; per repetitos deniquè conatus assequatur ut sine conatibus vincat. Semper ergo ad maximas hujus linguæ difficultates perdomandas anhelans trahatur. Semper sibi aut obstaculum perrumpendum aut insidias declinandas sentiat. Ipse professor ne intempestivam elegantiam aucupetur ; ne eas reformidet locutiones, si non ad docentis laudem insignes, certè ad discentis progressus necessarias. Id conetur imprimis, non ut ipse aliquid gallicè concinnum, sed ut discipulus aliquid latinè emendatum reperiat. Cùm dicendi veneres sic refugere

éviter sans efforts. Que je le voie donc sans cesse en action pour subjuguer cette langue dans les points où elle est le plus rebelle ; qu'à chaque instant il heurte contre une difficulté ; que sa route soit semée de piéges ; que le professeur lui-même se préserve d'une fausse délicatesse ; qu'il ne s'effarouche pas de la bizarrerie des phrases, auxquelles il faudra bien qu'il se condamne pour mieux exercer l'élève. L'objet du maître ne peut pas être ici de trouver une phrase élégante en français, mais de faire trouver une phrase correcte en latin ; et si dans cette partie de son travail il fait momentanément divorce avec les grâces, c'est pour mieux hâter l'époque où son élève pourra leur sacrifier avec lui-même. Soumis à une direction aussi sévère, cet élève sortira réellement en triomphe de la poussière des élémens, et n'aura pas à porter dans tout le cours de ses études, le pénible fardeau de son ignorance, comme tant d'autres, qui ne sont

videtur, celeriùs alumnum ad eas consectandas instruit. Ex hàc tam acri disciplinâ profectus puer prima obstacula egregiè superabit, nequè, suâ ignorantiâ excruciatus, in toto studiorum curriculo pudibundus incedet, ut cæterum hoc vulgus inglorium, verè fugitivi, quos ultimi discentium ordines sibi reposcunt ac vindicant. Deniquè lux pulchrior exoritur. Adhuc discipulus, velut machinatione quâdam, est celeriter in linguam externam immissus. Ejus leges, semet recolligens, agnovit; eam memoriâ percursavit, judicio obtinuit. Intereà ejus ingenium fit et ad excogitandum uberius et ad judicandum acutius. Omnes illæ demùm dicendi venustates, primùm obscuriùs perceptæ, ejus ante oculos, tanquàm rejectis involucris, enitescunt. In hoc fervore, in hàc, ut ità dicam, adolescentiâ ingenii ad novas voluptates exsurgentis, cave excogitandi prægrave onus ei violen-

que des fugitifs, que les classes inférieures redemandent. Enfin, un plus beau jour se présente. Jusqu'ici, une méthode facile s'adressant à la mémoire de l'enfant, l'a mis rapidement en possession d'une grande partie de la langue étrangère ; sa raison a vu cette langue se ranger sous des lois. Par le double effet d'un tel travail et du progrès des années, son imagination s'enrichit, son goût s'éveille ; les beautés du style, plus clairement aperçues, plus vivement senties, viennent lui offrir des jouissances nouvelles. Dans ce charme des premières émotions, dans cette sorte d'adolescence de l'esprit, n'allez pas appliquer violemment votre élève au travail des compositions originales ; vous l'épuiseriez dans d'infructueux efforts. Non, qu'il ne produise point encore, qu'il jouisse plutôt des productions d'autrui ; que son seul travail soit de rendre dans l'une des langues, les idées qu'il sent, qu'il conçoit, qu'il admire dans l'autre. Que

ter imponas. Omnis ille juvenilis ardor in conatus irritos evanesceret. Ne adhuc sese ad inveniendum accingat ; aliorum potiùs inventis fruatur. Solus ei sit ille labor quæ in unâ linguâ sentit, concipit, miratur, in alteram traducere. Ne in hoc ipso primis temporibus elaboret, nisi quantùm sat est ut se ipse excutiat atque erigat. Tunc locutio illa expetita, animo velut sitiente combibatur. Sic se res habet. Discipulum perculit, in suo auctore, sententiæ alicujus fulgor. Eam in alteram linguam transmittere cupit, conatur. Si prostremò nequit ipse, ab alio transmissam videt. Nonne autem in tali exercitatione conspirant omnia, quæ requiri possunt ad usum linguæ cujuslibet celeriter comparandum ?

cet exercice même, dans les commencemens, ne se prolonge qu'autant qu'il faut pour secouer, pour réveiller l'esprit; qu'alors l'expression cherchée paraisse. Vous le voyez : l'élève est ici préoccupé d'une belle pensée fournie par son auteur ; il éprouve le besoin de l'expression ; il la cherche, et s'il ne la peut trouver lui-même, elle est trouvée pour lui. Or, un tel procédé ne réunit-il pas toutes les conditions nécessaires pour accélérer nos progrès dans le bel usage d'une langue ?

A la première partie de ce système d'enseignement, on oppose une objection qui est son plus beau triomphe. Elle ne laisse point faire, dit-on, assez d'efforts pour l'intelligence de la langue ancienne ; et l'on veut voir pour tout résultat une augmentation non de succès, mais de paresse.

Il est utile sans doute que l'esprit fasse des efforts pour la solution d'un problême dans les sciences; pour la pensée et pour l'expres-

Hæc docendi ratio in hâc ipsâ parte impugnatur, quâ præcipuè triumphat. Ad intelligentiam linguæ veteris, itinere, inquiunt, nimis libero perducit. Neque indè studiis sed socordiæ lucrum fieri putant.

Prodest equidem ingenio, ut in scientiis verum, in componendâ oratione rem et verba, in auctore interpretando verba, cùm

sion dans la composition d'un discours; pour l'expression, lorsqu'il possède la pensée, dans l'interprétation d'un auteur : parce que ces deux facultés de notre âme, la raison et l'imagination, s'exercent alors sur des objets dignes d'elles, et que l'esprit comme le corps doit se fortifier par des exercices appropriés à sa nature. Tel est même le beau résultat de ces efforts de l'esprit dans les compositions littéraires, que ce perfectionnement de l'art d'écrire, qui, jusqu'à une certaine époque de la vie, est l'effet combiné du travail et de l'âge, finit par être, dans quelques écrivains laborieux, le triomphe du travail sur l'âge. Bien au-delà de ce terme heureux où l'imagination doit avoir naturellement le plus de flamme, on les voit s'élever à des beautés inattendues, et jeter leur plus grande lumière au moment même où ils vont s'éteindre. Buffon, sur le bord du tombeau, faisant entendre l'éloge du cygne, semble en imiter la voix

rem tenet, assequi conetur : quià enim duæ illæ animi facultates, judicandi scilicet ratio et vis excogitandi, tunc in opus hominis excellentiæ adæquatum incumbunt, ingeniumque, ut corpus, per exercitationes suæ naturæ accommodatas corroborari debet. Id etiam pulcherrimum lucubrationes assiduæ pariunt, ut illa scribendi ars, quæ, primis vitæ temporibus, laboris annorumque cursu conspirante provehitur, veluti demùm reflantibus annis atque adversantibus, solo laboris impulsu, ad miracula insperata procedat. Sic, apud Buffonem nostrum, illud ingenii lumen in flammam grandiorem, jàmjàm occasurum, exardescit, cùm cycni laudes, velut cycneâ voce, concelebrat. Operæ ergo pretium est in linguâ loquendâ, non verò in intelligendâ elaborare. Etenim, dùm sic discipulus in quodque verbum, in quamque verborum comprehensionem miserè impingitur; plerùmque ejus mens tenebris circum-

mourante. J'avouerai donc que les efforts sont utiles à l'esprit, lorsqu'il s'agit de bien parler une langue. Mais ils ne le sont pas, lorsqu'il s'agit de l'entendre. Et en effet, dans la plus grande partie de ce temps énorme où l'élève est condamné à chercher le sens d'un mot, à chercher le sens d'une phrase, vous déconcertez sa raison au milieu des ténèbres où vous voulez qu'elle se traîne; vous réprimez les jeunes saillies de son imagination; vous n'offrez à sa mémoire aucun aliment dont elle puisse s'emparer avec avidité : c'est-à-dire, que vous le retenez dans un état violent, où ses facultés sont plutôt enchaînées qu'exercées. Il parvient, je le veux, à entendre quelques phrases; mais au moyen de la méthode proposée, il aurait obtenu deux avantages, dont l'un entraîne l'autre : celui de voir plus de phrases, celui de pouvoir plus facilement entendre les phrases qu'il n'aurait pas vues. Pour dissiper ici tous les doutes, et en même temps pour

fusa stupet; amabilis ille ardor animi juveniliter exsultantis extinguitur; nihil memoriæ occurrit, quod apprehendere aut possit aut velit : adeò ut, in illâ ingenii servitute, grande puerilis ævi spatium, summo labore, nullo exitu, transigatur. Aliquot, volo, sensus eruit. Propositâ verò ductus viâ, duo obtinuisset, quorum alterum ex altero consequitur; nempè ut in linguâ veteri spatiaretur latiùs et in partes adhuc intactas invadere posset faciliùs. Ut omnem dubitationem eximam, simùl ut nostræ illius docendi rationis præstantia penitùs innotescat; hoc primùm peto : cur hic professor maturus annis, excultus doctrinâ, in iisdem persæpè auctorum locis inhæreat quos olim Romæ nullâ doctrinâ adolescentes, nullo labore evadebant. Usus ei nimirùm deest, nempè non sat multos in linguâ externâ locos attigit. Hoc iterùm peto : cur hic professor in latinè scribendo emendatus, non

faire ressortir toute la supériorité de notre système, je demande d'abord, pourquoi ce professeur dans toute la maturité de son esprit, dans toute la lumière de ses principes, ne peut souvent saisir le sens de ces mêmes phrases, que dans l'ancienne Rome des jeunes gens sans théorie entendaient sans effort. C'est que l'usage lui manque, c'est-à-dire, qu'il ne s'est point familiarisé avec un assez grand nombre de phrases. Je demande en en outre, pourquoi ce même professeur qui écrit la langue latine avec pureté, ne peut la parler avec aisance; tandis que ce Romain qui la parlait avec aisance, ne pouvait l'écrire avec pureté? C'est que l'usage manque encore à l'un, tandis que les principes manquaient à l'autre. Or, la méthode combattue, triomphant sur tous ces points, nous mène au complet usage de la langue ancienne, avec une promptitude et une régularité qui surpassent les avantages de la conversation

sit idem in loquendo facilis; dùm hic Romanus in loquendo facilis non esset in scribendo emendatus. Alteri usus iterùm deest, dùm alteri deesset doctrina. Atqui disciplina, quam explosam volunt, ità nos ad usum linguæ veteris perducit, ut ipsum sermonem quotidianum celeri simul et firmo ingressu præcurrat, quandòquidem ejus ope sustentati, citrà omnem errorem, et sensum ex oratione elicimus et orationem ex sensu reficimus; atque unà, dùm nobis insciis tanta obstacula tantillo tempore evanescunt, præcepta ediscendi cùm necessitatem imminuit, tùm facilitatem auget, præcepta inquam, quæ demùm discipulus velut ratione libat, usu combibit. In hâc ergo docendi viâ, et studiorum celeritas et usûs facilitas cum præceptorum severitate conjunguntur.

elle-même, puisqu'elle en fait évanouir toutes les incertitudes dans ce procédé où elle nous apprend tour-à-tour à entendre et à reproduire chaque phrase; et tout ensemble, par cette marche rapide, où de si grandes difficultés sont emportées à l'insu de l'élève, elle lui rend plus faciles ces mêmes principes qu'elle lui a rendus moins nécessaires; ces mêmes principes qui lui sont enfin dévoilés par la théorie, inculqués par la pratique. Cette méthode concilie donc, et la rapidité de l'étude, et l'aisance de l'usage, et la pureté des principes.

Lorsque, pénétré des avantages d'un tel système, je vois ces professeurs qui, pour nous apprendre une langue, nous font, pour ainsi dire, acheter le sens de chaque mot, l'intelligence de chaque phrase, par des efforts plus ou moins prolongés, je ne puis m'empêcher de les comparer à des hommes qui, voulant nous faire connaître une grande

Cùm, his utilitatibus apprimè cognitis, horum mihi in mentem venit professorum, qui in linguarum studio caliginem circà singula offusam ab ipso discipulo discuti volunt, non possum quin eos comparem hominibus, qui magnam rerum varietatem nobis commonstrare cupientes, nostros ante oculos velum obstinatè reponerent, quod

variété d'objets, s'obstineraient à replacer sans cesse devant nos yeux un bandeau qu'il nous faudrait soulever avec de longs efforts, pour voir chaque objet nouveau.

On me dira que celui qui aura si facilement appris, oubliera de même. Je réponds d'abord, que notre méthode n'exclut point des lectures réitérées et réfléchies de tout ce qu'on a pu voir; en sorte que l'élève, donnant toujours la direction convenable à son esprit, se trouve n'avoir précisément à faire que les efforts nécessaires pour retenir, tandis que la victime de l'autre système en fait si souvent d'infructueux pour apprendre. Je réponds en second lieu, que ces lectures réitérées elles-mêmes, qui peuvent être conseillées comme utiles, ne doivent pas être prescrites comme nécessaires. Il n'en est point d'une langue comme d'une science. L'homme qui veut parcourir un enchaînement rigoureux de propositions géométriques, est sou-

longis esset conatibus removendum, ut rem quamque novam adspicere possemus.

At enim, qui tàm facilè didicerit, eâdem facilitate obliviscetur, inquiunt. Primò, nihil obstat, quin discipulus ad eadem crebrò revolvatur, adeò ut nunquàm sit ei suscipiendus labor, nisi ad recordandum necessarius; dùm in veteri illâ ac horridâ disciplinâ, tàm sæpè suscipiendus esset ad discendum irritus. Secundò, ipsam hanc vestigia repetendi curam præcipere tanquàm utilem potes, non tanquàm necessariam debes. Linguæ enim scientiæque rationes valdè sunt inter se diversæ atque sejunctæ. Qui in geometriâ progredi vult, persæpè regrediatur necesse est, ut jàm illustratæ partes ei tanquàm facem ad novas illustrandas, præferant. In linguâ verò perdiscendâ, qui semper progrediens, vetera sibi ex animo effluere sen-

vent forcé de revenir sur ses pas, pour puiser dans les premiers principes cette lumière qui doit l'éclairer sur des principes nouveaux. Mais, dans l'étude d'une langue, que celui qui avançant toujours se trouve oublier successivement les pages qu'il a successivement apprises; que celui-là continue d'avancer encore, et les mêmes mots, les mêmes tournures se reproduisant devant lui, à force de voir des pages nouvelles, il finira par rapprendre les anciennes sans les relire. Mais je me hâte de déclarer, que ce dernier procédé, inférieur en lui-même au système des lectures réitérées, n'est pas en outre applicable à nos écoles, où il faut que le professeur chaque jour, et le public chaque année, puissent aisément connaître les progrès des élèves.

Ainsi, pour tout rassembler sous un seul point de vue, rapide et facile travail dans lequel l'élève est tour-à-tour conduit de l'une

tit, dùm nova affluunt, ille tamen progredi perseveret, et iisdem verbis, iisdem verborum constructionibus, ejus ante oculos, iterùm atque iterùm recurrentibus, id demùm assequetur, ut nova comparando, vetera reparet. Citò tamen dixerim hunc procedendi modum, præterquàm lectionibus repetitis est minimè conferendus, aliquantulùm à nostris scholis abhorrere, ubi quoque die professor, quoque anno civitas discipulorum progressus cognoscant oportet.

Sic, ut omnia simul animo subjiciam, velox facilisque cursus in quo discipulus ex unâ linguâ ad alteram vicissim ducitur

des langues à l'autre; étude des règles dont ce premier travail a dû lui faire sentir le besoin et entrevoir l'idée; exercices analogues à ces règles, dans lesquels il a pour objet la correction; exercices d'un ordre plus relevé, dans lesquels il a pour objet l'élégance; voilà le fond d'un système qui supprime tous les efforts inutiles, qui dirige tous les efforts nécessaires.

Quel sera donc, me dira-t-on, le rôle du professeur? A Dieu ne plaise que je prétende lui épargner ces explications verbales, qui par les convenances du ton, par la variété des tournures, par ces observations diversifiées suivant la nature des esprits, par tous ces accessoires enfin qui ne sauraient s'écrire, disposent d'abord l'enfance à mieux entendre la langue sévère de l'interprétation écrite, la dispensent même dans la suite d'y recourir, et tout ensemble font ressortir à ses yeux tant de beautés qui, malgré toutes les res-

præcepta ediscendi labor, quorum et adminiculum desiderare et rationem introspicere potuit; exercitationes primò ad præceptorum severitatem, dein ad sermonis elegantiam accommodatæ : en summa totius disciplinæ, quæ conatus cùm inutiles supprimit, tùm necessarios regit.

Quænam igitur professori sunt peragendæ partes? Absit à me ut illas explanationes tollam, quæ vivâ voce proferuntur! Quis ignorat, multa nos loquendo efficere, quæ scribendo non possemus! Detur mihi professor in verbis efferendis sonans, variandis copiosus, necnon et in ingeniis odorandis sagax, pertractandis solers: nemini dubium est, quin adolescentes, illius prælectionibus informati, scriptæ interpretationis sermonum subhorridum primò intelligant faciliùs, dein omittant funditùs; et simul tot

sources de cette interprétation même, seraient perdues pour elle! pratique heureuse, qui dépouillant les leçons élémentaires de cette aridité, leur plus terrible fléau, fait souvent d'un élève indocile un auditeur charmé et le ramène à ses devoirs par le plaisir. A cet exercice s'en joint naturellement un autre. Que cet élève, légèrement familiarisé avec les auteurs anciens, essaie sous vos yeux de traduire dans leur langue quelques pages qu'il admire dans la sienne; et ici faites-vous un art de le suivre et de le précéder tour-à-tour; de vous engager avec lui dans les routes mêmes où il s'égare, pour mieux lui faire sentir son erreur, et de le placer ensuite dans des routes nouvelles. Qu'il se voie successivement soutenu, porté, abandonné. Que ce mot propre dont le besoin le tourmente, lui soit tantôt insinué par des gradations légères, tantôt présenté avec un éclat imprévu. Mais surtout dans

venustates vividiùs sentiant, quæ in ipso ejusdem interpretationis lumine delitescerent. Maneat igitur illa consuetudo, quæ, quidquid in studiis durum occurrit, mollioribus initiis prætexens, quæ velut officio lenocinans, persæpè discipulum è contumaciâ, è fastidio in alacritatem, in admirationem traducit. Huic exercitationi altera facilè accedit. Veterum linguâ tinctus puer in eam transmittere ex tempore conetur quæ admiratur in suâ. Hìc verò ea ducendi ratio optima, si non semper duxeris. Vicissìm eum aberrantem sequere, erroris admonitum retrahe. Se allevari, ferri, deseri sentiat. Hoc verbum unicè conveniens, in quo investigando insudat, ei nunc in animum leniter illabatur, nunc cum fulgore improviso irrumpat. Si verò accidit ut flammula hæc ingenii paululùm deflagret, ne fastidio abalienatus indormiscat, te ipsum excute, concita. Tunc ille est verborum co-

ces momens où son imagination languit; pour prévenir un dégoût fatal, développez toutes les ressources de la vôtre. C'est alors qu'il faut le ranimer, l'étonner par l'accumulation des plus brillantes tournures, l'éblouir au milieu des trésors de cette langue, que dans son impuissance il accusait peut-être de stérilité. Voilà, dirais-je, sans insister sur mille autres objets plus élémentaires, voilà la part qui reste au professeur : deux exercices du plus grand éclat, que l'interprétation écrite ne saurait exclure, puisqu'elle reçoit des facilités de l'un, et qu'elle en donne à l'autre.

(DEUXIÈME EXTRAIT.)

Aux Mères qui se hâtent de produire leurs Enfans dans le monde.

MÈRES impatientes et tendres, laissez croître cette jeunesse loin des séductions d'un monde qui devrait être si long-temps

piâ, splendore commovendus. Tunc eamdem hanc linguam, cui fortassè, sibi parcens, irascebatur, omni suo cultu refulgentem stupeat. Ut alia innumera prætermittam, quæ ad elementa propiùs accedunt, illæ, illæ, inquam, professori restant partes, duæ equidem exercitationes splendidissimæ, quibuscum scripta interpretatio mirè conspirat, quandòquidem alteram adjuvet, et adjuvetur alterâ.

Matres properæ nimiùm ac malè sedulæ, hanc juventutem procùl hâc hominum celebritate voluptatumque illecebris crescere

pour elle un pays inconnu. Qu'il vous sera doux de l'embrasser au milieu de ses couronnes, parée de sa science toujours si belle, et de son innocence plus belle encore! Elle aura joui des vrais plaisirs de son âge. Elle aura accompli ses travaux, dans cette période de la vie où le temps donné à l'étude, bien loin d'être un larcin fait au bonheur, est le plus beau moyen d'y atteindre.

Voyez ces êtres délicats, que vous vous êtes plus empressées de caresser que d'instruire, ces idoles, ou plutôt ces victimes d'une aveugle tendresse. Dans leurs plaisirs précoces, séduits par un vain éclat, ils ont, pour ainsi dire, cueilli d'avance la fleur de la vie. Ils ont détruit dans son germe tout leur bonheur. Ils seront condamnés à être toujours frivoles; avec cette différence, que cette légèreté même, qui pouvait être une grâce pour leur première jeunesse, deviendra le ridicule de leur maturité.

illibatam patimini. Quàm vobis jucundum erit eam in studiorum decursu ovantem complecti, tàm venustè doctrinâ, venustiùs sapientiâ comptam ! Veras suæ ætatis voluptates perceperit. Sua impleverit munia tunc temporis, cùm quidquid labori conceditur, non felicitati periisse, sed profuisse splendidiùs dixerim.

Hos videte vix præ se hominis adumbrationem ferentes, qui inter blanditias magis quàm inter doctrinas innutriti, nimiâ parentum indulgentiâ diffluxerunt. Dùm, læto fulgore delusi, voluptates avidiùs captant, omnis eorum felicitas, velut in flore præcerpta, evanuit. In vitâ infructuosâ, perpetuâ levitate pœnas dabunt. Sed hæc ipsa levitas, quæ lepore quodam poterat adolescentulum commodare, dedecorabit virum.

(TROISIÈME EXTRAIT.)

Aux Professeurs qui se plaignent de leur état.

Vous êtes placés entre les monumens augustes des générations passées et les tendres espérances de la génération présente. Vous êtes comme les pontifes de ce culte religieux, rendu par les modernes à la vénérable antiquité. Et vous pouvez vous plaindre ! Lorsque d'illustres personnages disparaissent de l'État dont ils ont fait la gloire ; que l'œil inquiet de la patrie cherche d'avance leurs successeurs, vous, derrière la scène du monde, formant les acteurs qui doivent l'embellir un jour, préparant dans votre retraite les élémens précieux qui doivent perpétuer cette succession heureuse des lumières et des vertus, vous produisez dans les rangs éclaircis des hommes qui nous honorent, cette brillante jeunesse, votre ouvrage, vous faites disparaître nos ruines

Vos estis collocati inter pulcherrima ætatum præteritarum monumenta et tenellas spes novæ. Vos veluti pontifices adestis hujus religionis, quâ, recentiores venerandam hanc antiquitatem prosequuntur; et vobis conquerendum putatis! Cùm summi viri ex eâ gente excedunt, quæ eorum gloriâ inclaruit, cùm patria orba ac lugens, qui sint eis successuri, sollicita circumspicit: vos procùl rerum humanarum scenâ remoti, ut eam ornaturos informetis, juventutem hanc splendidissimam è vestro sinu in societatem senescentem jàm ac corruentem, tanquàm flores inter ruinas, spargitis; omnia felici quasi afflatu refovetis, recreatis; ad ipsius Naturæ similitudinem, quæ, sub horridâ illâ hiemis specie, alterius veris pompam instruens, sua opera

sous ces fleurs que vous avez su faire éclore ; vous nous offrez partout, dans l'ordre politique, l'image d'un rajeunissement, d'une création nouvelle : semblables à la Nature, qui, loin de nos regards, élabore en silence le magnifique ouvrage de ses reproductions, pour les étaler dans un nouveau printemps. Vous ne pouvez être dignes de ces fonctions si hautes, qu'autant que vous réunissez en vous tout ce qui peut commander l'admiration et inspirer l'amour ; et vous pouvez vous plaindre ! Ah ! plaignez-vous ; mais que ce soit comme il peut arriver au grand prince de soupirer sous le fardeau de la royauté : ce sont ceux qui le sentent le plus, qui le portent le mieux.

---

quanto silentio elaborat, tanto apparatu elaborata expromit atquè diffundit. Tanta hæc munia non dignè potestis implere, nisi vobis inest quidquid et benevolentiam conciliare et admirationem incutere valeat, et vobis conquerendum putatis! Ah! conquerimini; ut verò magnus ille princeps, sub regiæ potestatis onere gemens; quod qui maximè sentiunt, iidem optimè gestant.

QUESTION NOUVELLE

SUR

UN POINT DE POLITIQUE ET DE MORALE.

(Fait en 1819.)

« *Sciant, quibus moris illicita mirari, posse etiam* » *sub malis principibus magnos viros esse ; obsequium-* » *que ac modestiam, si industria ac vigor adsint, eò* » *laudis excedere, quò plerique per abrupta, sed in* » *nullum reipublicæ usum, ambitiosâ morte incla-* » *ruerunt.* »

TAC.

Je vais essayer de résoudre une question bien délicate ; mais l'écueil même qu'elle peut offrir, doit être pour l'écrivain un charme de plus. Lorsque tant d'esprits circonspects s'attachent à pressentir l'opinion d'autrui avant d'exprimer la leur, rien ne doit plus soulager les âmes généreuses que de rencontrer de ces hommes qui persua-

dés qu'ils pensent comme ils doivent, n'ont qu'une crainte ; c'est de ne point s'exprimer comme ils pensent.

Dans le feu des guerres civiles de l'ancienne Rome, un citoyen s'élève au-dessus des lois qu'il prétend venger ; les plus épouvantables proscriptions signalent sa puissance, et le grand orateur, qui devait un jour étouffer une conspiration formidable, se fait, un instant, le panégyriste d'un conspirateur triomphant. Un second usurpateur se présente, le plus séduisant de tous, il est vrai, par sa clémence et par ses victoires ; et il obtient du même orateur les mêmes hommages. La République expire enfin sous les coups d'un troisième ambitieux ; et les deux plus grands poëtes du siècle emploient tout leur génie à célébrer le destructeur des anciennes lois, le plus lâche des meurtriers. Quelles doivent être alors nos pensées ? Si ces grands écri-

vains n'ont caressé la puissance que pour entrer en partage, avec elle, des dépouilles de la société vaincue; qu'ils restent marqués de toutes les flétrissures imprimées aux flatteurs, c'est-à-dire, aux derniers des hommes. Mais les nobles sentimens qu'ils ont manifestés d'ailleurs, dans leur conduite et dans leurs ouvrages, ne doivent-ils pas nous disposer à suspendre ici notre jugement? Dans les jours de tyrannie, n'existe-t-il donc pour l'écrivain que l'un de ces trois rôles, ou la bassesse qui encense, ou la prudence qui se tait, ou l'héroïsme qui accuse et s'immole? Le rôle même de panégyriste, s'il se renferme dans de certaines limites, ne peut-il pas devenir quelquefois le plus utile aux peuples, et prendre dès-lors de la grandeur? La voilà cette question que je voulais résoudre.

Il est beau sans doute que des âmes généreuses viennent par intervalle braver la

tyrannie, ne fût-ce que pour réveiller les peuples par un grand exemple; ne fût-ce que pour empêcher la prescription de la lâcheté. Mais ne serait-il pas déplorable que les âmes les plus énergiques d'une nation, en s'acharnant sans cesse à des attaques réitérées, ne fissent le plus souvent qu'avertir le despote de l'endroit où il doit frapper, pour épuiser le plus pur sang de la société? Ne pourrait-on pas les accuser alors de se faire plutôt les martyrs de leur vanité que de la patrie?

Je conçois encore que le silence peut avoir sa noblesse; qu'il est même des circonstances où il devient le seul parti qu'on doive prendre. Ainsi, je suppose qu'un ambitieux, secondé par de brillans souvenirs et par des braves trompés, dont l'égarement serait pour lui un crime de plus, vienne interrompre subitement le cours de la félicité publique, pour essayer, pour

jouer le rôle de prince dans la capitale effrayée. Je suppose, en outre, que les nations et les rois s'arment, au nom de la civilisation elle-même, pour se rendre les exécuteurs de l'éternelle justice, qui proscrit ce monstre de duplicité et ce fantôme de prince. S'empresser alors de lui offrir le tribut même de quelques critiques, ce serait au moins, à côté du plus odieux des crimes, la plus déplorable des erreurs, surtout, si le prince légitime, modèle d'humanité, présentait, comme un point de ralliement à ses peuples, une Charte sacrée, garant de leur liberté, et, s'il était possible, nouveau titre de sa puissance. Mais reculons dans le passé, contemplons, dans toute sa splendeur, l'homme que nous venons de présenter dans ses humiliations ou dans ses vains efforts pour en sortir. Rappelons-nous ces jours où les idées de liberté, proscrites par cet

heureux soldat, l'étaient bien davantage par l'opinion : époque remarquable, où la nation française, frappée d'une première terreur, reculait toujours devant l'abîme de l'anarchie, et ne voyait pas qu'elle allait tomber dans un autre abîme. Aveuglée, tout ensemble, par le malheur et par la reconnaissance, elle favorisait, de tous ses vœux, les accroissemens progressifs de cette puissance impériale, qui, entourée alors de tous les prestiges, venait, pour ainsi dire, étouffer la liberté sous la gloire. En présence de ce despotisme, qui allait tout envahir, sous prétexte de tout réparer, que devait faire l'écrivain ami, comme notre Roi lui-même, du système des gouvernemens libres ? Se taire ? Il serait devenu, par sa faiblesse, le complice de l'adulation presque universelle qui enivrait ce guerrier. Lui parler un dur langage ? En provoquant la colère du despote, il n'aurait pas même

obtenu la reconnaissance des peuples. Telle était l'illusion, que son héroïsme aurait paru du scandale. On n'aurait vu en lui qu'un reste impur de la plus hideuse des factions. Que devait-il donc faire pour atteindre à son but? Avoir l'air de le fuir d'abord. Il devait se réfugier dans l'éloge. Oui, l'éloge devait être, tout ensemble, offert comme un hommage au bien qu'avait fait cet homme prodigieux, et opposé comme une barrière au mal qu'il voulait faire. Quelle que soit, en effet, la férocité d'un tyran; ou plutôt, par la raison même qu'il est d'une grande férocité, il faut essayer de l'apprivoiser par des louanges, mais par des louanges qui deviennent des leçons. On dit des meilleurs princes, que ce sont cependant des hommes; que, dès-lors, on doit s'attendre à trouver en eux quelques défauts. Mais, je dirai des plus cruels despotes, que ce sont aussi des hommes; que, dès-lors, on doit toujours

les supposer capables de revenir des plus grands excès. L'éloge, qui, prodigué par des hommes corrompus, peut faire d'un bon prince un tyran, ménagé avec adresse par des hommes vertueux, peut faire d'un tyran un bon prince. Ainsi, sans sortir de cette période récente, si féconde en leçons pour les princes et pour les peuples, un guerrier, tourmenté de la passion des conquêtes, cesse-t-il, un instant, de ravager les contrées étrangères, pour parcourir paisiblement celle qu'il appelle son Empire? Saisissez ce moment, pour lui faire envier, s'il est possible, le bonheur qu'un prince pacifique éprouve et donne. Et, s'il en a déjà goûté quelques prémices, si la religion et la patrie ont pu d'abord s'applaudir de ses lois, entourez-le des augustes images de la religion et de la patrie reconnaissantes; offrez-le comme un modèle à lui-même. Il recevra, sans colère, des leçons

puisées dans sa propre conduite ; et son âme farouche, étonnée d'un plaisir nouveau, s'ouvrira pour toujours, peut-être, à ces douces vertus dont il semblait devoir être plutôt le persécuteur que le modèle. Enhardi par des succès prodigieux, s'est-il abandonné à l'ambition de conquérir le monde civilisé ; et ses talens personnels, ainsi que le courage de la plus belliqueuse nation de l'univers, rendent-ils cet événement toujours plus probable ? Ah ! venez stipuler d'avance en faveur des vaincus ; en faveur de cette grande nation elle-même, qui serait trop malheureuse de cimenter de son sang la servitude des autres et la sienne. A la suite de tant de guerres, peignez dans l'avenir une paix durable, un système de civilisation mieux combiné, venant consoler la terre et absoudre son vainqueur ; afin que ce rêve brillant, qui pourrait sembler le délire de l'orateur ou du poëte,

devienne le projet sérieux du conquérant. Enfin, voyez-vous se développer, dans toute sa conduite, le plan terrible d'un despotisme sans bornes? Louez-le hardiment non-seulement du bien qu'il a fait, pour l'engager à en faire davantage, mais même des belles intentions qu'il n'eut jamais, pour les lui inspirer. Jurez que le despotisme est loin de sa pensée; et, s'il a fait d'ailleurs de grandes choses, s'il paraît chérir la gloire, jurez-le par sa gloire. Voilà la tâche, qui, dans les jours de tyrannie, peut s'offrir aux écrivains. Et elle n'est pas sans honneur, puisqu'indépendamment des beaux résultats qu'elle peut produire, elle n'est pas sans danger. En effet, louer ainsi les princes c'est les conseiller. Or, il est mille fois plus périlleux d'en conseiller un mauvais que d'en critiquer, que d'en outrager un bon. Vivez alors dans votre retraite, gardez votre silence, écrivains,

qui en êtes si fiers ; et, le plus souvent, vous laisserez le champ libre à des courtisans ou à des factieux ; et le prince, égaré par des flatteries, ou révolté par des outrages, ne croira pas lui-même à sa tyrannie, ou se fera un affreux plaisir de l'aggraver sans cesse. Pour moi, j'ai un plus noble exemple à proposer aux sages ; celui du premier de tous peut-être, de Platon reparaissant à la cour de Denys, avec la morale la plus sévère et les formes les plus aimables, pour le conquérir, comme par séduction, à l'humanité.

Sachons donc distinguer de tous ces flatteurs, responsables de nos calamités, ce petit nombre d'hommes magnanimes, qui, voyant l'orgueil d'un vainqueur dans la férocité d'un despote, n'ont caressé l'orgueil que pour désarmer la férocité, n'ont donné des louanges que pour inspirer des vertus ; disons mieux, ont essayé d'apprivoiser le

monstre de la tyrannie, au risque d'être dévorés les premiers. Aussi, ont-ils quelquefois expié, dans de cruelles souffrances, le tort de n'avoir pas assez loué. Vengeons-les par notre reconnaissance ; puisque des critiques, au moins frivoles, ont voulu les flétrir par leur censure. Félicitons-les plutôt d'avoir pensé comme la religion l'ordonne, et d'avoir agi comme la prudence le conseille ; puisqu'ils n'ont point désespéré de la nature humaine dans le plus violent des caractères, et qu'ils ont employé, avec tant d'art, le seul remède qu'il pût d'abord souffrir. Félicitons-les, ils ont rempli, dans toute sa noblesse, le rôle imposé par la société à cette république des lettres, trop souvent dédaignée et des gouvernemens qu'elle peut si bien seconder par ses influences, et des guerriers qu'elle peut si bien payer par la gloire, et des nations

auxquelles elle peut s'offrir, dans les jours de leur servitude, comme ces corps de réserve, qui rétablissent les combats, ou du moins protègent les retraites.

SUR L'INFLUENCE

PRÉTENDUE RÉPUBLICAINE

DU SYSTÈME DE NOS ÉTUDES;

DISCOURS

Prononcé à la distribution des prix du collége royal de Montpellier, le 28 août 1820.

MESSIEURS,

Plusieurs objections se sont élevées, dans ces derniers temps, contre le système de nos études. Il en est une qui doit éveiller les scrupules de tout Français attaché à ses rois. « Ne devez-vous pas craindre, nous disent des hommes respectables, que ces républi-

ques de l'antiquité, incessamment offertes à l'esprit de vos élèves, n'y laissent enfin des impressions contraires aux doctrines monarchiques ? Ne devez-vous pas craindre dès-lors de trahir un de vos premiers devoirs, qui est d'inspirer à la génération naissante des sentimens analogues à la société où elle doit vivre ? » Je puis dire que j'écoute cette objection dans les dispositions que doivent exiger de nous ses auteurs. Je vois les plus augustes victimes immolées sur les débris d'une monarchie de quatorze siècles, au milieu de ces cris de liberté et de patrie, si chers aux anciennes républiques. Poursuivi par d'aussi effroyables images, je me réfugie dans le sein de cette monarchie renaissante, pour me consoler avec ce qui nous reste du sang de nos rois ; et presque dans leur palais je retrouve, je reconnais l'affreux génie des révolutions, qui, faisant encore entendre ce mot de patrie, vient frapper tous les vrais

Français dans un seul. Et je pleure de nouveau tant de vertus, qui, sur le point de s'envoler vers le ciel, jettent sur la France une si vive lumière. En présence de ces ruines, de ces échafauds et de ce poignard, je prononce, dans toute l'amertume d'un cœur français, que, dès qu'il s'agit du salut de nos Rois, nous devons nous faire un devoir de tout examiner, et une sagesse de tout craindre. Si donc il était possible que la jeunesse sortît de ce commerce avec l'antiquité, moins disposée à chérir ses princes, à s'immoler pour eux; s'il pouvait lui en coûter une seule vertu, nous ne devrions pas balancer un instant. Continuant, si je puis le dire, au nom de l'ordre public, les dévastations de ces barbares des siècles d'ignorance, nous devrions mutiler, soustraire à tous les yeux des chefs-d'œuvre littéraires où le génie même serait un malheur de plus pour les nations. Mais le culte de la monar-

chie n'exige pas de nous d'aussi douloureux sacrifices. Je dis plus, il en souffrirait. Ce sera la division de ce discours. Mais je crains que ce seul mot de division n'épouvante, qu'il ne fasse présager de longs développemens. Non, si des juges aussi éclairés me font une loi de la méthode, cette vive jeunesse, si naturellement impatiente dans un pareil moment, me fait une loi de la brièveté. Je sens bien que je ne pourrais jamais procurer à nos jeunes vainqueurs et à leurs heureux parens un plaisir égal à celui que je diffère.

PREMIÈRE PARTIE.

Une pensée douloureuse doit dominer tout ce discours; c'est que l'homme peut abuser de ce qu'il y a de plus auguste, pour se précipiter, quelquefois, même à son insu, dans les plus épouvantables excès. Si, sans

pénétrer dans la substance des choses, sans apprécier les avantages qui en résultent, nous voulions juger uniquement d'après les horreurs qui s'offriraient de toutes parts à nous, tout rentrerait peut-être à nos yeux dans un affreux équilibre; et, au lieu de juger, nous ne pourrions que pleurer et gémir. Ames pieuses, je vous le dirai donc, un peu plus de force dans votre douleur, puisque la douleur peut nous aveugler sur nos devoirs. Ainsi, dans ce moment même où des idées funèbres nous obsèdent, essayons de raisonner malgré nos souffrances, comme le guerrier s'efforce de combattre malgré ses blessures.

Vous craignez que le spectacle de ces anciennes républiques n'égare notre jeunesse. Je ferai cette première question. Niez-vous leurs vertus? Mais du moins (et cette considération pourrait suffire pour mon objet), ce ne sont point des vices que leurs historiens

présentent à notre admiration; ce sont principalement de ces vertus que vous invoquez, avec une si louable persévérance, dans cette dépravation de nos mœurs; je veux dire, la religion du serment, le respect pour l'autorité des pères et des vieillards, le mépris des richesses et même des honneurs, la noblesse des procédés au milieu de la fureur des guerres, le dévouement pour la patrie ou pour l'autorité légitime. Eh bien! si toutes ces vertus n'avaient existé chez des peuples qui se sont maintenus si long-temps à la tête de l'espèce humaine, il faudrait remercier ces écrivains de les avoir inventées. En voulant honorer leur patrie, ils auraient servi le genre humain; et ici le roman vaudrait mieux que l'histoire.

Oui, si, comme vous le croyez, cette république romaine, sans parler des autres, n'avait jamais été qu'un assemblage de brigands habilement disciplinés, ce serait une

vérité terrible qu'il faudrait cacher à la terre. En effet, en présentant une telle république dans sa monstrueuse férocité, vous ne sauveriez pas l'honneur de tant de monarchies qui se sont abaissées devant elle, et vous flétririez l'espèce humaine, puisque la prééminence parmi les peuples se serait trouvée, pendant tant de siècles, le partage du crime. Et dès-lors vous enleveriez au moraliste ses plus grands avantages, lorsqu'il veut exciter à la vertu cette multitude des âmes faibles. Voilà les conséquences auxquelles vous vous condamnez, lorsque, dans ce tableau qui présente chez le même peuple un si admirable enchaînement, d'abord de vertus et de prospérités, ensuite de corruption et de décadence, vous venez effacer les vertus. Alors une des branches les plus riches de l'histoire est frappée de stérilité entre vos mains; ou, si elle produit encore des fruits, ils sont empoisonnés. Voyez plutôt les choses

sous un jour qui ne peut humilier que le vice. A l'exemple du plus beau génie (je ne vous citerai pas une autorité profane), à l'exemple du plus beau génie de l'église naissante, lorsque, dans ce magnifique ouvrage de la *Cité divine*, il vient à parler des Romains, expliquez plutôt cette grandeur de plusieurs siècles par des vertus, devenues au moins les auxiliaires d'une politique profonde ; et alors vous n'adopterez pas un système particulier à ce sublime interprète de la religion et de la politique ; vous ne ferez que partager l'opinion des siècles qui ont précédé nos déplorables jours. Je vais plus loin. En même temps que vous cesserez d'attaquer les fondemens sur lesquels s'appuie la certitude de toutes les histoires, vous penserez sur les effets généraux des vertus et des vices, et comme les plus fortes têtes qui se soient jamais occupées des gouvernemens, et comme la multitude. C'est en effet une opinion heu-

reusement dominante parmi les hommes, que les prospérités durables sont le plus souvent le partage des peuples fidèles à la morale; que la misère et la servitude deviennent tôt ou tard le châtiment de la mollesse dans l'opulence et de la tyrannie dans la victoire; que le crime peut bien obtenir quelques prospérités éclatantes, et faire gémir à ses pieds la vertu, mais que presque toujours son triomphe passe comme un coup de tonnerre; et ces disgrâces de la vertu sont encore, sous un point de vue, un bonheur, puisque si sa prospérité est un attrait pour la faiblesse, sa misère est une épreuve pour la force, et tout ensemble un avertissement pour tous d'élever plus haut leurs regards. Qui veut réfléchir alors, même indépendamment de toute révélation, doit soupçonner à ce drame de la vie un dernier acte qui ne se passe pas sur la terre.

Craignez donc, en voulant flétrir un

peuple, de compromettre la morale elle-même aux yeux de ces hommes qui, malheureusement pour notre espèce, formeront toujours la majorité chez tous les peuples. Laissez ce travers à notre moderne despote. Comme ces âmes artificieuses et froides qui calculent tous les avantages qu'elles peuvent recueillir de l'indignation et des illusions de la vertu, il n'a fait qu'entretenir au profit de son despotisme une erreur produite, à force de crimes, dans ces jours où les bourreaux de la France s'offraient souvent à elle avec des noms romains.

Sans doute que la morale a été quelquefois outragée, non-seulement dans les mœurs de ces grands peuples, c'est le sort de la faiblesse humaine, mais même dans les principes de leurs plus grands philosophes, c'est la gloire de la religion qui nous éclaire. Vous n'en devez craindre aucune impression funeste dans les jeunes âmes. Sous l'influence

de cette religion divine, l'enfant, vis-à-vis de ces grands génies, devient un juge souverain, aussi ferme que modeste. Il prononce avec conviction, mais aussi avec regret, et contre Platon, lorsqu'en posant ses lois il oublie celles de la pudeur, et contre Aristote, lorsqu'il déclare que l'homme peut sans crime asservir son semblable, et contre Caton, lorsqu'au milieu des misères de la vie, il ne sait pas attendre le signal du départ. Et il s'attache à cette religion avec un plus vif amour, lorsqu'il voit les égaremens de ces beaux génies qui ne l'ont pas connue. Ainsi, en fixant ses regards sur ces républiques anciennes, il est confirmé dans la véritable morale, et par les vertus des peuples et par les erreurs des sages.

Craignez-vous l'effet de ces vertus mêmes sur une jeunesse monarchique ? Redoutez-vous une comparaison où la monarchie succomberait au fond des cœurs ? Tout-à-l'heure

je vous reprochais de calomnier la nature humaine. Je pourrais vous reprocher maintenant de calomnier la monarchie elle-même ; je pourrais vous dire : Vous considérez donc ce culte de la royauté comme une superstition qui craindrait un moment d'examen. Vous ne sentez pas dès-lors l'excellence de votre propre cause : c'est vous qui l'outragez. Mais, sans m'élever, au moins pour le moment, à des considérations politiques, que vous seriez peut-être les premiers à condamner en ce lieu, quoiqu'elles naissent de mon sujet, qu'elles soient toutes en faveur du gouvernement de nos rois ; je vous dirai de vous fier davantage à l'effet naturel que les vertus produisent ; surtout lorsque c'est le génie même qui, dans ses immortelles compositions, s'est chargé de les retracer, de les faire revivre à nos yeux. Non-seulement elles laissent dans les âmes un désir, un besoin plus ou moins

vif de les imiter, elles y laissent encore ces précieuses idées d'ordre qui forment leur essence. L'âme n'est pas moins éclairée qu'échauffée au récit de ces actions qui honorent l'humanité. Des vertus d'une position elle a conclu à l'instant les vertus d'une autre. Ainsi, le dévouement du républicain pour sa patrie produit le dévouement du sujet pour son roi, puisque s'immoler pour son roi c'est s'immoler pour sa patrie encore. Mais ici même je m'abuse avec vous; je parle comme si, dans ce mouvement, dans ce progrès de nos idées, ce passage d'un gouvernement à un autre offrait un intervalle dangereux à franchir. Ah! écartons un instant ces tristes idées de notre maturité, surtout d'une maturité flétrie par les révolutions. Tâchons de retrouver les émotions, les souvenirs, du moins, de notre premier âge. Lorsque nous étions sous le charme de ces belles actions de l'antiquité,

cette question de la prééminence des gouvernemens s'offrait-elle à nous? Venait-elle répandre son froid sur notre plaisir ? Je ne dirai pas qu'à cause du petit nombre de nos idées politiques elle était au-dessus de nous. Je dirai que, dans la vivacité de nos émotions, nous étions au-dessus d'elle. Nous faisions bien mieux que d'étudier ce que les gouvernemens peuvent offrir de délicat dans ce balancement des pouvoirs ; nous admirions des vertus qui répareront toujours ce que ce balancement des pouvoirs peut offrir de défectueux; et si nous étions Grecs ou Romains dans notre admiration, ce n'était que pour devenir de meilleurs Français. Le plus beau de nos siècles dépose en ma faveur. Jamais l'antiquité n'a été plus vivement étudiée parmi nous que sous ce Roi qui a si bien mérité le titre de Grand; et jamais la France n'a été animée d'un esprit plus monarchique. Et ce n'était pas à force

de haïr les Romains que les grandes âmes d'alors apprenaient à chérir l'ordre public ; puisque les vertus romaines ne sont pas moins vantées dans leurs écrits que dans ce discours ; que c'est même le plus sublime de nos théologiens comme de nos orateurs qui les a peintes avec le plus de fierté et de grandeur (1). Il n'était réservé qu'à notre siècle d'en offrir tout ensemble la parodie dans des mœurs féroces, et la satire dans des écrits serviles.

Jusqu'ici, je crois avoir fait sentir que, dans le cas où la supériorité des vertus serait évidemment du côté des anciens, nous n'aurions pas besoin, nous instituteurs de la jeunesse, de refaire, de parer l'histoire de cette France monarchique, pour corriger, dans l'esprit de nos élèves, l'effet qu'auraient produit toutes ces histoires de l'an-

(1) Bossuet, dans son Histoire universelle.

tiquité. Je crois avoir fait sentir que le plus beau moyen, au contraire, de faire cesser cette supériorité, ce serait de la présenter vivement à notre nation, d'en importuner, si je puis le dire, sa fierté. Mais cette supposition, dans laquelle j'ai raisonné en premier lieu, n'est-elle pas aussi fausse qu'elle est pénible pour notre orgueil? D'abord Rome, dans toute son austérité, a-t-elle jamais eu des vertus plus fortes, plus sévères, que celles qui ont paru, pendant cette longue existence de notre monarchie, dans nos magistrats, dans nos guerriers, sur ce trône lui-même, si follement réputé leur écueil? Que de grands noms, honneur de la France, viennent, dans ce moment, se retracer à nos souvenirs et se disputer nos hommages! Mais, dans cette première partie du parallèle où je m'engage, un sentiment d'équité m'arrête. Je craindrais qu'on ne reprochât ici

à mon discours le même défaut d'intérêt qu'à ces épopées où des demi-dieux, protégés par une armure divine, combattent contre des hommes chargés d'une armure vulgaire. Non, sous le point de vue de ces vertus fortes et sévères dont je viens de parler, la lutte ne peut pas être égale, depuis qu'elle a fait son apparition parmi les hommes, cette religion qui est venue obtenir de notre faiblesse des vertus si hautes, que le premier mouvement des âmes pieuses est de s'écrier, avec le plus profond des philosophes et le plus sublime des poètes: « Ce n'est pas à nous, ô Dieu, c'est à vous » que la gloire en est due. » Je ne parlerai donc pas de ces vertus, véritablement les premières de toutes, dont le caractère le plus frappant est de dédaigner l'admiration du monde, de même que, trop souvent, un des travers du monde est de ne pas savoir les admirer. La victoire est gagnée sur

ce premier champ de bataille ; et je vois quelque chose de plus fort que la modestie, quelque chose que les Romains n'ont jamais nommé, je vois l'humilité la première parure des vainqueurs. Orgueil humain, je redescends sur ton domaine, et je te demande si, du côté de ces vertus brillantes qui obtiennent ton premier hommage, elle peut craindre un parallèle avec qui que ce soit, cette nation qui s'est distinguée entre toutes les autres par le culte de l'honneur. Dans ce combat de gloire, aurions-nous besoin, ou des prodiges incontestables de ces derniers temps pour établir notre grandeur, ou de ces louables illusions du patriotisme pour y croire ? Ah ! je suppose que cette fin du dernier siècle eût vu périr non-seulement les anciennes lois de ce peuple, mais ce peuple tout entier, et que nous fussions nous-mêmes une nation véritablement nouvelle, établie sur son tom-

beau. Je vous le demande, Messieurs, à vous, que je place, un instant, dans cette supposition violente que vous n'êtes plus des Français. Cette nation française (sans parler de la splendeur de ses arts et des trésors de sa littérature, puisqu'il est ici uniquement question de vertus), cette antique nation, avec l'impétuosité de son courage, la franchise de son caractère, l'aménité de ses mœurs, l'héroïsme de sa gaieté dans les souffrances, les aimables effusions de sa pitié pour les souffrances d'autrui, ne passerait-elle pas, à nos yeux, dans ces tableaux de l'histoire, à la suite des Grecs et des Romains, comme un troisième ornement de l'espèce humaine ? Et, s'il fallait donner la préférence, serait-elle pour le peuple qui mettait ses complaisances dans les spectacles des gladiateurs ? Nous nous écrierions, sans doute, au milieu des grandes choses qui s'offriraient des deux côtés

à nous, que le plus grand fut le plus humain ; et à force d'admirer et d'aimer tout ensemble, à force de nous identifier avec les objets de notre admiration et de notre amour, nous nous trouverions encore Français. Or, comme il est incontestable que tout gouvernement contraire à la nature doit avoir pour effet de dégrader les âmes, ne nous resterait-il pas une impression favorable au gouvernement sous lequel se serait perpétué, à travers tant de siècles, un peuple si énergique et si brillant ? Ne trouverions-nous pas encore, dans son prodigieux amour pour ses Rois, leur éloge comme le sien, puisqu'il ne nous est pas naturel d'aimer qui nous opprime ? Que serait-ce, si nous portions nos regards sur ce trône lui-même ? Nous arrêterions-nous à quelques faiblesses, à quelques excès perdus dans la gloire ? Aurions-nous même besoin d'être séduits par l'éclat des victoires

pour admirer ? Ce Roi, plus grand encore lorsqu'il est sur le point de recevoir la loi de l'Europe, que lorsqu'il la lui donne, ne s'offrirait-il pas à nous, avec sa magnanime résolution dans ses vieux jours, comme le modèle de tout ce que le courage peut nous présenter de plus auguste dans le malheur ? Et ne nous écrierions-nous pas une seconde fois, avec les larmes de l'admiration ? Heureux le peuple qui, pour être grand, n'avait besoin que de regarder le trône de ses Rois ! Je viens de soulager un besoin immense de mon cœur et des vôtres. J'ai payé, ou plutôt nous avons payé ensemble le tribut que nous devions à notre nation, à la monarchie, à nos Rois. Je reviens à cette antiquité, sans craindre de paraître aveuglé par mon enthousiasme pour elle.

DEUXIÈME PARTIE.

Vous nous direz peut-être : « Ce ne sont pas les vertus de ces anciens peuples que nous craignons, ce sont leurs écarts. Ces révolutions si multipliées peuvent en laisser le germe dans les âmes. Il est à craindre que les jeunes imaginations ne s'exaltent et n'enfantent des vœux parricides. Nous voudrions surtout leur dérober ce scandale de princes dépossédés. »

Je réponds d'abord à cette dernière partie. Déchirez donc aussi toutes nos histoires modernes, puisqu'il n'en est aucune où ne se reproduise ce scandale ? Et encore, est-il souvent bien moindre, ou même nul chez les anciens. Quelles sont, en effet, dans leurs histoires, la plupart de ces victimes du courroux populaire ? Des ambitieux, qui viennent bouleverser l'ordre antique de la société, pour se mettre à la

place de l'autorité légitime, et qui succombent ensuite, comme sur un champ de bataille. Car alors chaque citoyen était, non-seulement autorisé par une coutume universelle, mais même excité par des récompenses éclatantes, à frapper l'usurpateur. Le malheureux savait d'avance que, du moment qu'il s'élevait au-dessus des lois de son pays, il se plaçait vis-à-vis de ses concitoyens sous la loi de la guerre. Ainsi, là même où vous êtes tentés de voir une doctrine qui arme les peuples contre leurs souverains, vous devez voir plutôt une loi positive qui, fidèlement traduite dans nos institutions monarchiques, se trouverait l'auxiliaire de la légitimité. Or, voyez comme ici vous devez vous rassurer. En supposant que cette loi devînt aussi la nôtre, jamais ce qu'elle a de noble dans son objet, ne racheterait à nos yeux ce qu'elle a de sauvage dans ses moyens, ou de hasardeux

dans son application. Jamais elle ne serait qu'un contre-sens dans nos mœurs. Je n'en veux qu'un exemple. Notre vénérable monarque, attaqué par un usurpateur incorrigible, nous a mis, nous a laissés, un instant, sous cette loi grecque ou romaine. Et, l'usurpateur, protégé contre la loi du moment, contre nos propres haines, par notre caractère de tous les siècles, n'a trouvé sa punition que sur le champ de bataille. Il a été décidé alors que le poignard, qui pourra bien armer quelques monstres ou quelques furieux dans tous les systèmes, ne sera jamais, parmi nous, une arme nationale. Sur ce sol natal des sentimens héroïques, nous voulons voir notre ennemi en face, et nous voulons qu'il nous voie. Notre premier mouvement, en l'attaquant, est de lui crier de se défendre, et notre générosité est plus forte que notre colère. Je n'en voudrais pas davantage pour pro-

noncer que la nation française est le premier des peuples. Mais je n'en veux pas davantage aussi pour affirmer que vos terreurs sont vaines. A la hauteur où sont placées les âmes françaises, surtout lorsque l'instruction vient ajouter à leur noblesse, elles résisteraient, sur ce point délicat, au prestige des plus illustres exemples. Et elles ne condamnent pas avec moins de sévérité Brutus sacrifiant César aux lois, que César lui-même sacrifiant les lois à son ambition. Ou, si l'ancienne Rome nous présente une coutume, une loi, qui justifie Brutus, c'est cette coutume, c'est cette loi qu'elles condamnent.

Je reviens à la première partie de votre objection. Oui, sans doute, les révolutions sont fréquentes chez ces anciens peuples. Mais le meilleur préservatif contre les révolutions n'est-il donc pas leur histoire? Ne sortons-nous pas du récit de ces catas-

trophes comme de celui des tempêtes ? A la vue de ces ébranlemens politiques, dont les résultats sont incalculables, ne trouvons-nous pas dans notre terreur un commencement de sagesse ? Je veux que quelques âmes ardentes et féroces conçoivent alors des projets de bouleversement; mais cette multitude, sans laquelle ces ambitieux seront toujours comme des généraux sans soldats, apprend en même temps à redouter des commotions où elle est presque toujours instrument et victime.

Si le premier vice qui se développe dans l'homme est l'orgueil, le premier gouvernement, pour lequel l'homme doive éprouver du penchant, est celui où le malheur d'obéir, ce malheur si grand pour l'orgueil, est si habilement déguisé au premier aspect. Offrez donc à la jeunesse l'histoire de ce gouvernement, mais avec persévérance, d'une manière développée. C'est lui offrir

l'histoire des mécomptes de l'orgueil ; puisque le même peuple, qui a refusé de se donner un chef, ne tarde pas à sentir, et souvent au milieu des plus douloureuses secousses, qu'il s'est donné plusieurs maîtres.

De cette histoire des républiques nous recueillons bientôt cette moralité précieuse, que cette forme de gouvernement est, non pas celle qui tend le plus à enfanter des vertus, mais celle qui peut le moins s'en passer, à cause de cette obstination du peuple à jouer ou à essayer le rôle de monarque; qu'elle est pour les nations ce qu'est pour les guerriers une armure pesante, qui protège la force et écrase la faiblesse. Plus même nous avons admiré d'abord les vertus dont elle a pu s'honorer, plus nous lui soupçonnons ensuite un côté faible, un principe profond de désordre, puisqu'elle a pu rendre si souvent ces vertus inutiles pour le bonheur. Que dis-je inutiles? Combien de fois nous les

voyons fatales à ceux qu'elles décorent, ou à l'état même? Rappelez-vous ces grands personnages, qui finissaient par trouver comme une armée ennemie dans ce peuple soupçonneux dont ils étaient la gloire ou les sauveurs. Rappelez-vous encore ces âmes généreuses qui, dans ces agitations perpétuelles, où il est si facile de perdre de vue la droite route, bouleversaient l'état, à force de vouloir le servir. Ne sentons-nous pas alors le besoin d'un système qui, déplaçant la puissance, dérobe à une aveugle multitude la direction de ses propres destinées; arrache le génie et la vertu à cet ostracisme sous lequel elle se complaît à les placer; et, par la stabilité des institutions, fasse sentir une barrière ou plutôt un appui aux âmes les plus fortes.

Aussi, avec quel enchantement voyons-nous s'élever et s'affermir l'autorité de ce sénat, la véritable décoration de la république ro-

maine ! Comme dans ces douces illusions que produit l'histoire, nous nous pressons autour de ces grandes figures, les Ménénius Agrippa, les Cincinnatus, dont l'apparition vient calmer les flots populaires! Hésitons-nous jamais entre Fabius et Varron, entre Cicéron et Clodius? Ne courons-nous pas au capitole, à la suite de Scipion vainqueur des tribuns comme de Carthage ?

Jeunesse, vous êtes exposée peut-être à bien des orages. Vous venez dans un siècle où, pour parler le langage romain, les dernières centuries menacent de s'armer de toute la puissance du nombre. C'est dans le sénat romain que vous trouverez, pour les combattre, vos armes les plus belles.

Eh! qu'a fait dans le principe de nos débats ce vertueux orateur (1), qui est au-

(1) Le comte de Lally Tolendal, qui en 1790 fit paraître une brochure intitulée : *Cincinnatus aux Français.*

jourd'hui l'un des ornemens du sénat français ? Son génie prophétique, qui voyait tout notre avenir, n'a fait que répéter à des Français égarés les paroles que le grand Cincinnatus adressait aux Romains ingrats.

Vous voyez donc que c'est surtout au milieu de ce fracas des gouvernemens populaires que la jeunesse doit se trouver sur la voie des idées d'ordre, de stabilité. Ses maîtres n'ont plus besoin que d'un léger effort pour la conduire jusqu'aux résultats politiques les plus précieux. Mais, sous ce dernier point de vue, les anciens sont encore ses maîtres. Ce que la simple exposition des faits a pu ébaucher dans les jeunes âmes, ces grands écrivains l'achèvent. De l'ensemble de leurs compositions historiques, il s'échappe un esprit de modération, qui vient calmer les têtes les plus ardentes. Salluste lui-même, si corrompu et si factieux, vous semble transformé en un autre homme,

lorsqu'il passe des intrigues du *forum* et des brigandages d'un proconsulat, à cette majestueuse tribune de l'histoire. Il parle de la vertu comme Caton, et de Catilina comme Cicéron même. De tels historiens, par leur gravité, nous font mieux apprécier et les plaisanteries du chef le plus ingénieux de la philosophie moderne (1), et les déclamations de l'un de ses plus fougueux disciples (2); et ce n'est point par l'ennui qu'ils nous font acheter la sagesse. Nous trouvons chez eux, dans des proportions étonnantes, ce qui peut exalter les âmes et ce qui doit les tempérer. Par leurs harangues, si fortement empreintes de l'intérêt des circonstances, ils nous plongent dans tout le feu des passions du moment, et par leurs réflexions ils nous en retirent. Nous nous trouvons, au milieu de

---

(1) Voltaire.

(2) Raynal.

ces scènes de l'histoire, tour-à-tour acteurs et juges; et nous jugeons plus sagement ensuite, parce que nous avons plus vivement senti d'abord. Vous diriez que ces grands hommes ont appliqué à l'histoire une règle établie par un autre grand homme pour un autre genre de composition. Ils n'émeuvent notre sensibilité que pour la mieux diriger, que pour faire pénétrer plus avant dans nos âmes les hautes leçons qu'ils nous destinent. Haletans à leur suite, à travers ces événemens qu'ils nous font si bien apprécier, nous vivons en quelque sorte avec ceux dont nous lisons la vie; nous recueillons en quelques heures l'expérience de plusieurs siècles.

Mais je ne suis pas encore arrivé au but que je me propose. Je me compare ici à un voyageur qui, après une excursion dans des contrées lointaines, ne veut prendre de repos que dans sa patrie. Cette aristocratie, pour laquelle nous faisions d'abord des vœux

au milieu des excès d'une aveugle multitude, ne nous épouvante-t-elle pas quelquefois dans ses vengeances? Ne sentons-nous pas alors le besoin d'une troisième puissance, qui, par une intervention imposante, sépare les combattans, ou réprime du moins les excès de la victoire? Je demande même si, à la vue de ces agitations sans cesse renaissantes, nous ne sommes pas tentés de nous réfugier jusque dans le despotisme d'un seul, comme l'a fait une des têtes les plus fortes de nos jours (1), qui, il est vrai, sait admirablement réparer les erreurs de sa politique par la sévérité de sa morale et par la hauteur de ses pensées? Or, nous n'avons pas besoin de sortir de ces anciennes histoires, pour reconnaître que ce sublime génie, à force de reculer devant ces gouvernemens populaires, ressemble enfin à ces

(1) M. de Bonald.

hommes qui, poursuivis par l'ennemi, vont toujours, jusqu'à laisser bien loin derrière eux leur plus ferme rempart. En effet, ces histoires nous offrent aussi de ces monarchies informes, où des Rois, se condamnant à vivre sans lois fondamentales, sont comme des sauvages parmi les Rois. Or, que voyons-nous dans ces monarchies ? Si les peuples résistent au joug, les explosions d'une liberté qui, repoussée par le despote, rentre par des tempêtes, et son énergie, qui aurait animé l'état, devenant un feu qui le dévore : si les peuples s'abattent sous le joug, une effroyable dégradation dans les âmes, qui fait le plus souvent qu'un grand empire figure parmi les nations, non plus comme une puissance, mais comme une proie : dans le premier cas, tous les crimes des âmes féroces; dans le second, tous les vices des âmes lâches; et, dans les deux cas, de malheureux princes, livrés au supplice d'une position in-

certaine, orageuse, puisqu'ils sont presque toujours victimes des intrigues du palais, lorsqu'ils ne le sont pas des fureurs du peuple ou des soldats. Nous ne tardons pas à reconnaître que c'est seulement cette royauté sans règles que ces grands historiens ont prétendu flétrir, lorsqu'ils ont eu l'air de céder aux préjugés de leurs nations, d'écrire sous la tyrannie de cet aveugle serment de haine à la royauté. Ou, s'il était possible qu'ils eussent condamné, en effet, cette royauté même, limitée ou plutôt consacrée par des lois, nous leur opposerions ces illustres philosophes, leurs contemporains, qui l'ont vantée; et, dans le conflit de ces grandes autorités, notre raison resterait libre pour juger par elle-même.

Ainsi, de toute cette antiquité, avec la turbulence de ses démocraties et les fureurs de ses despotes, s'élève comme un hymne continuel en faveur de cette monarchie tempérée qui a obtenu une sorte de culte chez

les Français. Vous êtes donc dans une position bien meilleure que vous ne pensiez, ô vous, âmes respectables par l'austérité de vos principes, vous auxquelles je me suis constamment adressé dans ce discours. Vous n'avez pas besoin de mutiler, de torturer l'histoire, de lui arracher des flatteries pour un gouvernement, lorsqu'elle ne doit que des leçons à tous. Laissez-la parler dans sa franchise, et le gouvernement de nos Rois aura trouvé son plus brillant éloge. C'est vous qui, par l'excès de vos précautions, produiriez, s'il était possible, le mal que vous voulez écarter. Ne devez-vous pas craindre, en effet, que, si nous conspirons pour tenir cette jeunesse dans l'ignorance, elle ne conspire pour en sortir; que, si elle ne reçoit pas la science comme le bienfait d'un gouvernement paternel, elle ne l'envisage plus tard comme sa conquête sur un gouvernement tyrannique; qu'elle ne s'é-

claire comme on se révolte? Combattriez-vous, enfin, un excès par un autre? Parce que des furieux voudraient enlever à la religion et au trône leur majesté, voudriez-vous enlever à cette liberté son prestige? Elle a en elle-même des séductions qui agiront toujours et sur la multitude et sur les esprits cultivés. Vous séparer d'elle, c'est vous priver d'un principe de force et de grandeur; c'est donner d'immenses avantages à vos adversaires. Au nom des grandes choses dont vous êtes les défenseurs, associez-leur encore celle-là; vous aurez tout pour vous. Je ne vous dirai pas : Acceptez avec résignation; je vous dirai : Embrassez avec amour ce système de gouvernement que nous a donné notre Roi, ou plutôt, que la société elle-même, sur le point d'expirer, a enfanté dans sa douleur. Voyez : à côté de cette liberté, idole des Romains, brillent parmi nous deux admirables élémens de pros-

périté, cette religion que les Romains n'ont pas connue, et cette royauté, qu'ils n'ont pas su comprendre. Espérez que sous la garde sévère de l'autorité de nos Rois, que sous l'influence douce de la religion de nos pères, cette même liberté, si remuante, si corrompue, d'abord, entre les mains des factieux, se réconciliera enfin avec l'ordre et la morale; et nous devrons surtout ce résultat à ce prince qui, placé au centre de toutes les opinions et de tous les intérêts, a tracé à son peuple la route qu'il doit suivre sur cette mer orageuse des gouvernemens libres : prince admirable, qui, prenant de toutes parts ce qu'il y a de noble et d'élevé, s'obstine à nous montrer, à travers les nuages de nos passions, et ces vieux principes d'une sévère morale, le grand objet des institutions scholastiques, et ce système de conciliation devenu un refuge pour les Français, et ce système d'une généreuse liberté devenu un modèle pour l'Europe.

DISCOURS

Prononcé par l'auteur, dans l'Académie de Rouen, en 1821, lorsqu'il y fut nommé à la place de M. Lepitre.

MESSIEURS,

Je sais que l'usage semble condamner un candidat à s'humilier devant l'assemblée qui l'honore. Pour moi, je ne m'attacherai pas à réprimer un sentiment de vanité, lorsque votre suffrage est si propre à l'inspirer, et votre caractère si disposé à le pardonner.

Mais un autre sentiment plus vif, comme plus pur, me domine; c'est la joie de pouvoir louer, devant vous, l'homme (1) qui s'est

(1) M. Lepitre.

montré, parmi des factieux, avec le dévouement d'un sujet fidèle; dans le déclin de nos études antiques, avec un enthousiasme et un talent dignes de leurs plus beaux jours; dans le monde, avec cette candeur de l'enfance dont il aimait à s'entourer : admirable modèle, que tout homme, chargé de ces fonctions augustes de l'enseignement, devrait avoir toujours sous les yeux; puisque, dans une grande fortune, il recherchait, comme son bonheur, ces fonctions elles-mêmes, par lesquelles tant d'autres croiraient payer trop cher la plus brillante fortune.

Si le plus doux de ses travaux était de diriger des esprits naissans, la plus douce de ses récompenses devait être de s'unir à des esprits cultivés, que rassemble le culte des sciences, des belles-lettres, des beaux-arts (1). Aussi, l'un de ses plus heureux jours

(1) Titre de l'Académie de Rouen.

a été celui où vos suffrages unanimes l'ont appelé au milieu de vous.

Ce n'était pas dans une telle âme que pouvaient naître ces objections si souvent reproduites contre les Académies. On ose demander encore à quoi sert une Académie dans l'empire des lettres ? Je demanderai d'abord à quoi sert un sénat dans une république ? Les Académies deviendraient précieuses par ce caractère de modération qui tend à se former au milieu d'elles. C'est là que l'imagination de chacun est réglée par la raison de tous. Il est remarquable, en effet, que l'écrivain qui, dominé par un excès de chaleur, est hors de lui-même, lorsqu'il s'agit de produire, y rentre lorsqu'il s'agit de juger les productions d'autrui. Ainsi, lors même que l'exaltation est dans chaque esprit en particulier, la sagesse peut se trouver en commun.

Ce n'est pas là, Messieurs, que se bor-

nent les salutaires effets de ces institutions académiques. Par cette perspective même d'une admission, par ces concours ouverts, par ces travaux commandés, vous entretenez, et autour de vous, et parmi vous une heureuse activité dans les esprits. Or, des assemblées littéraires, convenablement distribuées dans un empire, en combattant ainsi la paresse par l'amour-propre, déterminent, vers les travaux de l'esprit, tout ce qui est susceptible d'un aussi noble essor, et expriment, pour ainsi dire, d'une nation tous les trésors de la pensée. Il est vrai qu'alors, comme il arrive dans une végétation abondante, une foule de productions médiocres se présentent à côté des bonnes. Mais le temps inexorable dévore les premières; et les chefs-d'œuvre restent, pour briller seuls.

Mais, de tous vos bienfaits, le plus précieux pour les âmes affectueuses, expansives, c'est de ramener incessamment à la

société et ces esprits contemplatifs qui s'en retirent à leur insu, et ces caractères chagrins qui s'en arrachent avec humeur. Il en résulte un sentiment de bienveillance qui unit tous les les talens, comme il est vrai qu'un système d'analogies unit tous les arts. Ah! qu'ils ne viennent pas, tous ces écrivains farouches et superbes, qui ont vécu seuls, qu'ils ne viennent pas nous vanter les plaisirs de la solitude. Ces plaisirs n'étant guère que ceux qu'ils ont pu se donner à eux-mêmes, un tel éloge est suspect dans leur bouche, puisqu'il devient indirectement le leur. La sentence en a été portée dès l'institution de la société humaine : dans leur vie sauvage comme leur talent, étrangers aux affections les plus douces, comme aux convenances les plus sacrées, ils auront manqué le bonheur comme la gloire.

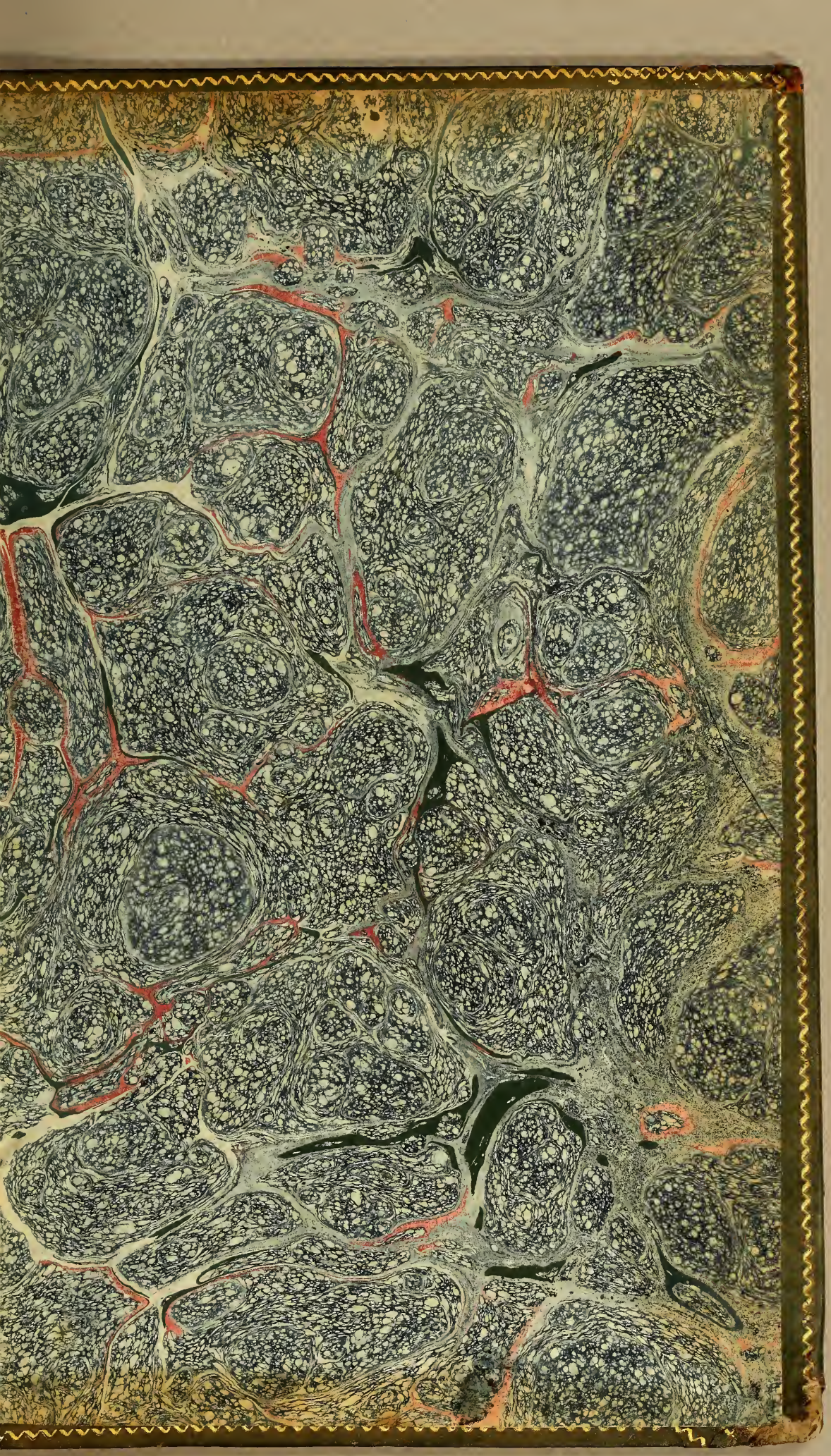
Ainsi, Messieurs, vous préservez les talens de cet isolement funeste, où trop sou-

vent ils s'éteignent, lorsqu'ils ont l'air de fermenter; où trop souvent ils s'égarent, lorsque, restant fièrement seuls, ils veulent tracer la route; où trop souvent enfin l'homme perd, en aménité, ce que l'écrivain paraîtrait gagner en culture : c'est-à-dire, que l'on puise, dans vos assemblées, et cette activité qui donne l'impulsion, et cette sagesse qui la modère, et cet esprit de sociabilité qui vient tout couronner. De ces trois avantages, le premier devient moins sensible dans notre siècle, et le troisième dans notre nation. Mais le second, j'entends ce ministère de mesure et d'ordre, acquiert plus d'importance que jamais, parce que, plus que jamais, vous aurez à réprimer tous les écarts d'une folle indépendance, je ne dis pas dans l'ordre politique. Le gouvernement, perdu, à la fin du dernier siècle, sous les nuages des factions sans cesse renaissantes, égaré ensuite dans ces régions d'un despotisme sans bornes,

fixé enfin dans ce milieu que les passions ne connurent jamais, peut désormais en braver les orages. Elevant moins haut vos pensées, vous aurez à combattre dans votre propre domaine. On prélude, autour de vous, à des systèmes nouveaux en littérature. On conteste des titres qu'une admiration de vingt siècles devrait avoir consacrés. Vous diriez que l'esprit humain est fatigué de ses plaisirs, ou importuné de la gloire de ses antiques modèles. Sauvez les lettres françaises de cette révolution dont les menacent ces écrivains, qui, sans doute, ne veulent secouer le joug que parce qu'ils ne peuvent le porter. Après tant de pertes, que notre gloire littéraire nous reste. Dans ces temps de calamités, notre littérature est devenue, avec cette famille de nos Rois, notre plus beau patrimoine. Pour déterminer parmi nous les plus grands succès littéraires, il suffit de diriger le génie d'un peuple à qui l'énergie et la grâce ne man-

07-159

quèrent jamais. Qu'une direction régulière soit donc imprimée aux esprits; et, dans ces momens où nous venons d'entendre les derniers éclats de nos longues tempêtes, dans ce silence des factions et des guerres, tout doit nous faire présager une nouvelle prospérité de ce paisible empire des lettres. Le signal nous en est, pour ainsi dire, donné d'en-haut. Nous voyons sur le trône, avec la sagesse qui fait les grands rois, le talent même qui fait les littérateurs.

FIN.

E822
M221d